N° 183 1er Décembre 1934

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Les vertus morales dans la vie intérieure

Pour comprendre ce que doit être le fonctionnement de l'organisme spirituel, il importe de bien distinguer, au-dessous des vertus théologales, les vertus morales *acquises* décrites déjà par les moralistes de l'antiquité païenne et qui peuvent exister sans l'état de grâce, et les vertus morales *infuses* ignorées des moralistes païens et décrites dans l'Évangile. Les premières, comme leur nom l'indique, s'acquièrent par la répétition des actes sous la direction de la raison naturelle plus ou moins cultivée. Les secondes sont dites *infuses*, parce que Dieu seul peut les produire en nous; elles ne sont pas le résultat de la répétition de nos actes, nous les avons reçues au baptême, comme parties de l'organisme spirituel, et l'absolution nous les rend si nous avons eu le malheur de les perdre. Les vertus morales acquises, connues des païens, ont un objet accessible à la raison naturelle; les vertus morales infuses ont un objet essentiellement surnaturel, proportionné à notre fin surnaturelle, objet qui serait inacces-

sible sans la foi infuse à la vie éternelle, à la gravité du péché, à la valeur rédemptrice de la Passion du Sauveur, au prix de la grâce et des sacrements (1).

Par rapport à la vie intérieure, nous parlerons d'abord des vertus morales acquises, puis des vertus morales infuses et enfin des rapports des unes avec les autres.

*
* *

Les vertus morales acquises

Élevons-nous progressivement des degrés inférieurs de la moralité naturelle à ceux de la moralité surnaturelle.

Notons d'abord, avec saint Thomas, que chez l'homme en état de péché mortel il y a souvent de *fausses vertus*, comme la tempérance de l'avare; il la pratique non par amour du bien honnête et raisonnable, non pour vivre selon la droite raison, mais par amour de ce bien utile qu'est l'argent. De même s'il paie ses dettes, c'est plutôt pour éviter les frais d'un procès que par amour de la justice.

Au-dessus de ces fausses vertus, il peut y avoir, même chez l'homme en état de péché mortel, de *vraies vertus* morales acquises. Plusieurs pratiquent la sobriété pour vivre raisonnablement, pour le même motif paient leurs dettes, et donnent quelques bons principes à leurs enfants.

Mais tant que l'homme reste en état de péché mortel, ces vraies vertus restent à l'état de disposition peu stable (*in statu dispositionis facile mobilis*), elles ne sont pas encore à l'état de vertu solide (*difficile mobilis*). Pourquoi ?

(1) Cf. saint Thomas, I^a II^ae, q. 63, a. 4 : « En quoi les vertus morales acquises sont-elles spécifiquement distinctes, en nous, des vertus morales infuses? »

Parce que tant que l'homme est en état de péché mortel, sa volonté est habituellement détournée de Dieu ; au lieu de l'aimer par-dessus tout, le pécheur s'aime lui-même plus que Dieu. D'où une grande faiblesse pour accomplir le bien moral, même celui d'ordre naturel.

De plus les vraies vertus acquises, qui sont en l'homme en état de péché mortel, manquent de solidité, parce qu'elles ne sont *pas connexes*, parce qu'elles ne sont pas assez appuyées par les vertus morales voisines qui souvent font défaut. Par exemple tel soldat, naturellement incliné aux actes de bravoure et qui s'est montré souvent courageux, est porté aussi à s'enivrer. Et alors il arrive que, certains jours, par intempérance, il manque à la vertu acquise de force et néglige ses devoirs essentiels de soldat (1).

Cet homme, si porté *par tempérament* à être courageux, n'a pas la vertu de force *à l'état de vertu*. L'intempérance le fait manquer à la prudence, même dans le domaine de la vertu de force. La prudence, qui doit diriger toutes les vertus morales, suppose en effet que notre volonté et notre sensibilité sont habituellement rectifiées vis-à-vis de la fin de ces vertus. Celui qui conduit plusieurs chevaux attelés à un char a besoin que chacun d'eux soit déjà dressé et docile. Or la prudence est comme le conducteur de toutes les vertus morales, *auriga virtutum*, et elle doit les avoir pour ainsi dire toutes en main. L'une ne va pas sans l'autre : elles sont connexes dans la prudence qui les dirige.

Par suite, pour que les vraies vertus acquises ne soient plus seulement à l'état de disposition peu stable, pour qu'elles soient *à l'état de vertu déjà solide* (*in statu virtu-*

(1) Cf. saint Thomas, I^a II^ae, q. 65, a. 1. Les thomistes admettent généralement cette proposition : « Possunt esse sine caritate *verae virtutes morales acquisitae*, sicut fuerunt in multis gentibus, sed *imperfectae* ».

tis), il faut qu'elles soient connexes, et, pour cela, il faut que l'homme ne soit plus en état de péché mortel, mais que sa volonté soit rectifiée vis-à-vis de la fin dernière. Il faut qu'il aime Dieu plus que soi, au moins d'un amour d'estime, réel et efficace, sinon d'un amour senti. Et cela n'est pas possible sans l'état de grâce et la charité (1).

Mais après la justification ou conversion, ces vraies vertus acquises peuvent arriver à être des vertus stables (*in statu virtutis*); elles peuvent devenir connexes, s'appuyer les unes sur les autres. Enfin, sous l'influx de la charité infuse, elles deviennent le principe d'actes méritoires de la vie éternelle. Quelques théologiens, comme Duns Scot, ont même pensé à cause de cela qu'il n'est pas nécessaire qu'il y ait en nous des vertus morales infuses.

* * *

Les vertus morales infuses

Les vertus morales acquises, dont nous venons de parler, suffisent-elles, sous l'influence de la charité, à constituer l'organisme spirituel des vertus dans le chrétien? Est-il nécessaire que nous recevions des vertus morales infuses?

Conformément à la Tradition, et à une décision du Pape Clément V, au Concile de Vienne (2), le catéchisme du Concile de Trente, 2e P., sur le baptême et ses effets,

(1) Cf. saint Thomas, Ia IIae, q. 65, a. 2. Dans l'état présent de l'humanité, tout homme est soit en état de péché mortel, soit en état de grâce. Depuis la chute, l'homme ne peut en effet aimer *efficacement* plus que soi Dieu auteur de sa nature, sans la grâce qui guérit, et celle-ci n'est pas réellement distincte de la grâce sanctifiante qui élève. Cf. saint Thomas, Ia IIae, q. 109, a. 3.

(2) Clément V, au Concile de Vienne (Denzinger, *Enchiridion*, n° 483), résolut ainsi cette question posée sous Innocent III (Denz., n° 410) :

répond : « La grâce (sanctifiante), que le baptême communique, *est accompagnée du glorieux cortège de toutes les vertus*, qui, par un don spécial de Dieu, pénètrent dans l'âme en même temps qu'elle. » C'est un effet admirable de la Passion du Sauveur, qui nous est appliquée par le sacrement de régénération.

Il y a du reste à cela une très haute convenance, bien mise en relief par saint Thomas (1). Il faut, remarque-t-il, que les moyens soient proportionnés à la fin. Or par les vertus théologales infuses nous sommes élevés et rectifiés vis-à-vis de la fin dernière surnaturelle. Il convient donc hautement que nous soyons élevés et rectifiés *par des vertus morales infuses* vis-à-vis *des moyens surnaturels* capables de nous conduire à notre fin surnaturelle.

Dieu ne pourvoit pas moins à nos besoins dans l'ordre de la grâce que dans celui de la nature. Si donc dans ce dernier il nous a donné la capacité de parvenir à pratiquer les vertus morales acquises, il convient grandement que, dans l'ordre de la grâce, il nous donne des vertus morales infuses.

Les vertus morales acquises ne suffisent pas dans le chrétien pour qu'il veuille comme il convient les moyens surnaturels ordonnés à la vie éternelle. Il y a en effet, dit saint Thomas (2), une *différence essentielle* entre la tem-

Utrum fides, caritas, aliaeque virtutes infundantur parvulis in baptismo. Il répond : « Nos autem attendentes generalem efficaciam mortis Christi, quae per baptisma applicatur pariter omnibus baptizatis, opinionem secundam, quae dicit, tum parvulis quam adultis *conferri in baptismo informantem gratiam et virtutes*, tanquam probabiliorem, et dictis Sanctorum et doctorum modernorum theologiae magis consonam et concordem, sacro approbante Concilio duximus eligendam. » Or, par ces mots *et virtutes*, Clément V entend non seulement les vertus théologales, mais les vertus morales, car il s'agissait d'elles aussi dans la question posée sous Innocent III.

(1) I^{a} II^{ae}, q. 63, a. 3. — (2) Ibid., a. 4.

pérance acquise, déjà décrite par les moralistes païens, et la tempérance chrétienne dont parle l'Évangile. Il y a ici une différence analogue à celle d'une octave, entre deux notes musicales de même nom, séparées par une gamme complète.

Comme le remarque saint Thomas (1), la tempérance acquise *a une règle* et *un objet formel* différents de ceux de la tempérance infuse. Elle garde le juste milieu dans la nourriture *pour vivre raisonnablement*, pour ne pas nuire à la santé, ni à l'exercice de notre raison. La tempérance infuse au contraire garde un juste milieu supérieur dans l'usage des aliments, pour *vivre chrétiennement*, comme un enfant de Dieu, en marche vers la vie toute surnaturelle de l'éternité. La seconde implique ainsi une mortification plus sévère que la première, elle demande, comme le dit saint Paul, que l'*homme châtie son corps et le réduise en servitude* (2), pour devenir, non pas seulement citoyen vertueux dans la vie sociale d'ici-bas, mais « *concitoyen des saints*, et *membre de la famille de Dieu* (3) ».

Il y a la même différence entre la vertu acquise de religion qui doit rendre à Dieu, auteur de la nature, le culte qui lui est dû, et la vertu infuse de religion, qui offre à Dieu, auteur de la grâce, le sacrifice essentiellement surnaturel de la messe, lequel perpétue en substance celui de la Croix.

Entre l'une et l'autre de ces vertus de même nom, il y a même plus que la différence d'une octave, il y a une différence d'ordres, si bien que la vertu *acquise* de religion ou celle de tempérance pourrait toujours croître par la répétition des actes, sans jamais atteindre la dignité du

(1) I^{a} II^{ae}, q. 63, a. 4.
(2) *I Cor.*, IX, 27.
(3) *Ephes.*, II, 19.

moindre degré de la vertu *infuse* de même nom. C'est une tonalité toute différente; l'esprit, qui anime la lettre, n'est plus le même. D'une part c'est seulement l'esprit de la droite raison, de l'autre c'est l'esprit de foi, qui vient de Dieu.

Ce sont deux objets formels et deux motifs d'action fort différents. La prudence *acquise* ignore les motifs surnaturels d'action; la prudence *infuse* les connaît : procédant, non pas seulement de la raison, mais de la raison éclairée par la foi infuse, elle connaît l'élévation infinie de notre fin dernière surnaturelle, Dieu vu face à face; elle connaît, par suite, la gravité du péché mortel, le prix de la grâce sanctifiante et des grâces actuelles à demander chaque jour pour persévérer, le prix des sacrements à recevoir. Tout cela, la prudence acquise l'ignore, car c'est d'ordre essentiellement surnaturel.

Quelle différence entre la modestie philosophique décrite par Aristote et l'humilité chrétienne qui suppose la connaissance des deux dogmes de la création *ex nihilo* et de la nécessité de la grâce actuelle pour faire le moindre pas en avant dans la voie du salut!

Quelle distance aussi entre la virginité de la vestale chargée d'entretenir le feu sacré, et celle de la vierge chrétienne qui consacre son corps et son cœur à Dieu, pour suivre plus parfaitement Notre-Seigneur Jésus-Christ!

Ces vertus morales infuses sont la prudence chrétienne, la justice, la force, la tempérance et celles qui les accompagnent comme la douceur, l'humilité. Elles sont *connexes avec la charité*, en ce sens que la charité, qui nous rectifie vis-à-vis de la fin dernière surnaturelle, ne peut pas exister sans elles, sans cette multiple rectification vis-à-vis des moyens surnaturels du salut (1). De plus celui qui,

(1) Cf. saint Thomas, I^{a} II^{ae}, q. 65, a. 3.

par un péché mortel, perd la charité, perd les vertus morales infuses, car du fait qu'il se détourne de la fin surnaturelle, il perd la rectification infuse vis-à-vis des moyens proportionnés à cette fin. Il ne s'ensuit pas cependant, qu'il perde la foi et l'espérance, ni qu'il perde les vertus acquises, mais celles-ci cessent d'être en lui stables et connexes. Celui en effet qui est en état de péché mortel s'aime plus que Dieu et tend par égoïsme à manquer à ses devoirs même dans l'ordre naturel.

*
* *

Rapports des vertus morales infuses et des vertus morales acquises

D'après ce qui précède on s'explique les rapports de ces vertus et leur subordination.

Tout d'abord la *facilité* des actes vertueux n'est pas assurée de la même manière par les vertus morales infuses et par les vertus morales acquises. Les infuses donnent une *facilité intrinsèque*, sans exclure toujours les *obstacles extrinsèques*, qui sont écartés par la répétition des actes qui engendre les vertus acquises.

On s'en rend compte aisément lorsque, par l'absolution, les vertus morales infuses, unies à la grâce sanctifiante et à la charité, sont rendues à un pénitent qui, tout en ayant l'attrition de ses fautes, n'a pas les vertus morales acquises. C'est ce qui arrive par exemple dans le cas de celui qui a l'habitude de s'enivrer et qui vient se confesser avec une attrition suffisante, pour Pâques. Par l'absolution il reçoit, avec la charité, les vertus morales *infuses*, y compris la tempérance. Mais il n'a point la

tempérance *acquise*. La vertu infuse qu'il reçoit lui donne une certaine facilité intrinsèque à exercer les actes obligatoires de sobriété; mais cette vertu infuse n'exclut pas les obstacles extrinsèques, qu'écarterait la répétition des actes qui engendrent la tempérance acquise (1). Aussi ce pénitent doit-il sérieusement veiller sur lui pour éviter les occasions qui le feraient retomber dans son péché habituel.

On voit par là que la vertu acquise de tempérance facilite beaucoup l'exercice de la vertu infuse de même nom.

***

Comment s'exercent-elles? Elles s'exercent simultanément, de telle sorte que la vertu acquise est subordonnée à la vertu infuse, comme une disposition favorable. Ainsi, dans un autre domaine, chez l'artiste qui joue de la harpe ou du piano, l'agilité des doigts, acquise par la répétition des actes, favorise l'exercice de l'art musical qui est, non pas dans les doigts, mais dans l'intelligence de l'artiste. Si, par suite de paralysie, il perd toute agilité des doigts, il ne peut plus exercer son art, à cause d'un obstacle extrinsèque. Son art pourtant reste en son intelligence pratique, comme on le voit chez un musicien de génie frappé de paralysie. Normalement il doit y avoir deux fonctions subordonnées qui s'exercent ensemble. Il en est de même pour la vertu acquise et la vertu infuse de même nom (2).

(1) Il suit de là que ce pénitent connaît par expérience beaucoup plus les obstacles à vaincre que la vertu infuse de tempérance, qu'il vient de recevoir, et qui est d'ordre trop élevé pour tomber sous les prises de l'expérience sensible.

(2) Dans le juste, la charité commande ou inspire l'acte de la tempérance acquise par l'intermédiaire de l'acte simultané de la tempérance infuse. Et même en dehors de la production de leurs actes,

*
* *

Ces vertus morales consistent dans un *juste milieu* entre deux extrêmes, l'un par excès, l'autre par défaut. Ainsi la vertu de force nous porte à garder un juste milieu entre la peur, qui fuit le danger sans motif raisonnable, et la témérité, qui porterait à se faire casser la tête sans raison suffisante. Seulement on peut mal entendre ce juste milieu. Les épicuriens et les tièdes entendent garder un juste milieu, non par amour de la vertu, mais par commodité, pour fuir les inconvénients des vices contraires. Ils confondent le juste milieu et *la médiocrité*, qui se trouve, non pas précisément *entre deux maux contraires*, mais à mi-côte, *entre le bien et le mal*. La médiocrité ou la tiédeur fuit le bien supérieur comme un extrême à éviter; elle cache sa paresse sous ce principe : « le mieux est parfois l'ennemi du bien », et elle finit par dire : « le mieux est *souvent*, sinon toujours, l'ennemi du bien ». Elle finit ainsi par confondre le bien avec le médiocre.

Le *juste milieu* véritable de la vraie vertu n'est pas seulement *un milieu* entre deux vices contraires, c'est aussi un *sommet*. Il s'élève comme un point culminant entre ces déviations opposées entre elles; ainsi la force est au-dessus de la peur et de la témérité; la vraie prudence au-dessus de l'imprudence et de l'astuce; la magnanimité

ces deux vertus s'unissant dans la même faculté, l'infuse confirme l'acquise.

Seulement, chez les chrétiens plus surnaturels, le motif explicite d'agir qui apparaît le plus est le motif surnaturel, chez d'autres c'est un motif rationnel et le surnaturel reste un peu latent (*remissus*). De même chez tel pianiste on sent davantage la technique, assez peu l'inspiration; chez un autre c'est l'inverse. — Les motifs de raison inférieure, qui touchent à la santé, sont plus ou moins explicites, suivant qu'on est plus ou moins dégagé de ces préoccupations, ou suivant aussi qu'étant bien portant, on n'a pas à penser à sa santé.

au-dessus de la pusillanimité et de la présomption vaine et ambitieuse ; la libéralité au-dessus de l'avarice ou de la lésinerie et de la prodigalité ; la vraie religion au-dessus de l'impiété et de la superstition.

Ce juste milieu, qui est en même temps un sommet, *tend du reste à s'élever*, sans dévier à droite ni à gauche, *au fur et à mesure que la vertu grandit*. En ce sens celui de la vertu infuse est supérieur à celui de la vertu acquise correspondante, car il dépend d'une règle supérieure et vise un objet plus élevé.

Notons enfin que les auteurs spirituels insistent particulièrement, comme l'Évangile, *sur certaines vertus morales qui ont un rapport plus spécial avec Dieu* et une affinité avec les vertus théologales. Ce sont la religion ou la solide *piété* (1), *la pénitence* (2), qui rendent à Dieu le culte et la réparation qui lui sont dus, *la mansuétude* (3), unie à la patience, *la chasteté parfaite*, la virginité (4), et *l'humilité* (5), vertu fondamentale qui exclut l'orgueil, principe de tout péché. L'humilité, en nous abaissant devant Dieu, nous élève au-dessus de la pusillanimité et de l'orgueil, et nous dispose à la contemplation de choses divines, à l'union à Dieu. *Humilibus Deus dat gratiam* (6). C'est aux humbles que Dieu donne sa grâce, et il les fait humbles pour les combler. Jésus aimait à dire : « Recevez ma doctrine, car je suis doux et humble de cœur (7). » Lui seul, si établi dans la vérité, pouvait parler de son humilité sans la perdre.

(1) Cf. saint Thomas, II^{a} II^{æ}, q. 81.
(2) III^{a}, q. 85.
(3) II^{a} II^{æ}, q. 157.
(4) Ibid., qq. 115 et 152.
(5) Ibid., q. 162.
(6) *Jac.*, IV, 6.
(7) *Matth.*, XI, 29.

***

Telles sont les vertus morales (infuses et acquises) qui, avec les vertus théologales auxquelles elles sont subordonnées, constituent notre organisme spirituel. C'est un ensemble de fonctions d'une très grande harmonie, bien que le péché véniel vienne y mettre plus ou moins souvent de fausses notes. Toutes les parties de cet organisme spirituel grandissent ensemble, dit saint Thomas, comme les cinq doigts de la main (1). C'est ce qui montre qu'on ne peut avoir une haute charité sans avoir une profonde humilité, tout comme la plus haute branche d'un arbre s'élève vers le ciel au fur et à mesure que sa racine s'enfonce plus profondément dans le sol. Il faut veiller, dans la vie intérieure, à ce que rien ne vienne troubler l'harmonie de cet organisme spirituel, comme il arrive, hélas! chez ceux qui, tout en restant peut-être en état de grâce, semblent plus préoccupés de sciences humaines ou de relations extérieures que de grandir dans la foi, la confiance et l'amour de Dieu.

Mais pour se faire une juste idée de l'organisme spirituel, il ne suffit pas de connaître ces vertus, il faut encore voir comment elles s'exercent sous l'influence de la grâce actuelle et ne pas ignorer les diverses formes sous lesquelles se présente le secours divin. C'est ce que nous examinerons prochainement.

Rome, Angelico.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

(1) I^a II^ae, q. 66, a. 2.

Pensées sur le Purgatoire

(*Suite et fin*)

Peines du sens

Nous avons montré comment les lumières données au jugement particulier font comprendre à l'âme la laideur de ses fautes et le besoin qu'elle a d'être purifiée. Si l'âme a résisté aux appels divins, les lumières qu'elle reçoit lui causent des regrets cuisants, regrets qui la suivront longtemps. Il nous reste à parler des peines qui lui sont infligées pour venger l'honneur divin et lui faire payer ses dettes.

On distingue ces peines afflictives en peine du sens et peine du dam.

Comment l'âme qui n'a plus son corps peut-elle souffrir ce que nous appelons les peines du sens? Il y a là pour nous un mystère. Mais, comme nous l'avons dit, des saints nous ont parlé, pour les avoir éprouvées, de ces souffrances purement spirituelles, qui atteignent l'âme dans sa nature intime. Pour les suggérer ils les comparent aux souffrances corporelles, mais il faut en les lisant se rappeler que les douleurs purement spirituelles ont avec les douleurs corporelles des rapports étroits et des différences considérables; c'est toujours l'âme qui souffre et qui dans la vie d'ici-bas rend le corps capable de souffrir, mais, quand elle n'est plus liée au corps, elle peut souffrir des peines qui correspondent aux douleurs cor-

porelles, mais sont d'un autre mode, inconnu de nous.

Sainte Véronique Juliani écrivait dans son journal le 1er janvier 1716 : « Cette nuit j'ai eu peines sur peines. Ces souffrances du purgatoire que j'ai endurées sont plus grandes que toutes les autres fois; on ne peut les expliquer ni par des paroles ni par des exemples. Je vis dans le feu; je revis dans la glace, j'ai les os brisés... »

Elle dit encore : « Le feu du purgatoire est si pénétrant que dans l'espace d'un éclair il détruirait le monde. Le monde à son contact, fût-il de fer, fondrait comme cire. Les âmes sont incorporées et comme transformées au feu. Et avec le feu, la glace, la glace enfoncée jusque dans les moelles. La glace et le feu. La glace dans le feu se durcit, au lieu de fondre. Le feu dans la glace s'irrite, au lieu de s'éteindre. Un supplice n'est pas fini qu'un autre recommence pire que le premier. On meurt de souffrir, on renaît pour souffrir encore. Que sont les tourments des martyrs? Rien, rien, en comparaison des tourments du purgatoire. J'ai parlé du feu, j'ai parlé de la glace; c'est plus que du feu, plus que de la glace; ce ne sont pas des couteaux, des glaives, des haches, des roues de char ou de moulin; c'est le bras tout-puissant de la Justice de Dieu... Et les douleurs du corps ne sont rien comparées à celles de l'âme. Chaque supplice intime est si terrible, et il est si intime! » (16 Gennaro 1715, t. VIII, p. 30). Elle ressentit encore ces souffrances les 14, 15 et 16 novembre 1715.

Sainte Catherine de Ricci avait obtenu, à force de pénitences, la conversion finale d'un prince très débauché. Elle entreprit de l'arracher au purgatoire. Pendant quarante jours elle fut comme plongée dans des flammes invisibles, mais réelles. Son corps se couvrait d'ampoules remplies d'humeurs en ébullition sous l'action d'un feu intérieur qui pénétrait sa chair et embrasait tous ses

membres. Sa langue paraissait comme un fer rouge, et son corps produisait dans sa cellule l'effet d'un poêle ardent. Ses sœurs ne pouvaient la toucher sans se brûler les doigts. Une sœur, retirant brusquement sa main après l'avoir touchée, lui disait : « Mais, ma Mère, vous êtes dans le feu. » La Sainte répondit : « Oui, ma fille. » Sainte Catherine de Gênes avait enduré le même supplice.

Les humiliations du purgatoire

Du principe proclamé par le Saint-Esprit : « On est puni par où l'on a péché », nous devons conclure que ceux qui ont commis des fautes d'orgueil, de vanité, de susceptibilité, d'ambition, doivent subir dans le purgatoire des humiliations.

L'âme captive non seulement ne peut avoir aucune complaisance en elle-même, car elle voit trop clairement que le bien qu'elle a fait, elle n'a pu l'accomplir que sous la poussée de la grâce et avec la force de Dieu, mais en outre elle éprouve des humiliations proportionnées à la gravité et au nombre des péchés d'orgueil et de vanité qu'elle n'a pas encore expiés. « *Qui se exaltat humiliabitur* : Celui qui s'exalte sera abaissé », a déclaré Notre-Seigneur.

D'où viennent ces humiliations? Est-ce parce que les autres habitants du purgatoire voient à découvert dans leurs compagnons de captivité les taches qui les souillent? Sainte Françoise Romaine l'assure. S'il en est ainsi, ceux qui ont recherché l'estime des créatures sont vraiment punis par où ils ont péché. Sainte Véronique Juliani raconte une vision qu'elle eut : « Jésus et Marie se tenaient là pour me juger. En un instant Dieu me fit voir moi-même en lui; ma vie fut découverte à tous — elle voyait

présents à ce jugement ses directeurs défunts et son évêque qui venait de mourir —. Alors furent mises sous les yeux de tous toutes les grâces que Dieu m'a faites. O Dieu, quelle fut mon épouvante en voyant que je n'avais pas profité comme Dieu le voulait! » (20 décembre 1715). Cependant cette même Sainte nous dit ailleurs : « Je voyais dans le purgatoire tant d'âmes, et aucune ne savait rien de l'autre, sauf de temps en temps, quand Dieu le permettait. Ainsi en était-il de ces deux âmes (une ancienne abbesse et une religieuse du monastère), mais quand il leur était arrivé d'avoir quelque connaissance l'une de l'autre, cela avait été pour elles un grand tourment, mais je n'ai pas su le pourquoi » (Agosto 1708). Ce qui paraît certain, c'est que les âmes expiantes connaissent des fautes d'autrui celles dont elles portent une certaine responsabilité, soit par leur complicité, soit par les scandales, mauvais exemples, mauvais conseils, qu'elles ont donnés, soit par leur faiblesse ou négligence à prévenir les fautes qu'elles devaient empêcher.

Il n'est pas nécessaire que les fautes soient connues pour que soit subie l'humiliation : le sentiment de honte est un sentiment tout intime, on peut l'éprouver dans la solitude, alors même que personne ne connaît les fautes dont on est souillé. Les saints eux-mêmes, qui pourtant, si on les compare aux autres, sont si peu coupables, quand ils reçoivent ces lumières qui leur manifestent la laideur de leurs moindres fautes, en éprouvent une confusion extrême. Écoutons ce que raconte d'elle-même sainte Marguerite-Marie : « Une fois, après avoir longtemps souffert sous le poids de la sainteté de Dieu, elle m'ôta la voix et les forces. J'avais tant de confusion de paraître devant les créatures que la mort m'aurait été plus douce » (*Vie et Œuvres*, t. II, p. 180). Et ailleurs : « Comme sa sainteté ne peut souffrir la moindre tache et qu'il me fait

voir la plus petite imperfection, ne pouvant supporter la plus légère imperfection où il y ait tant soit peu de volonté ou de négligence; et comme je suis si imparfaite et misérable que de commettre beaucoup de fautes, quoique involontaires, je confesse que ce m'est un tourment insupportable de paraître devant cette Sainteté, lorsque je me suis laissée aller à quelque infidélité... il me serait mille fois plus doux de m'abîmer dans une fournaise ardente.

« Et une fois m'étant laissée aller à quelque mouvement de vanité en parlant de moi-même, ô mon Dieu, combien de larmes et de gémissements me causa cette faute! Car lorsque nous fûmes seul à seule, il me reprit en cette manière et d'un visage sévère : — Qu'as-tu, ô poudre et cendre, de quoi te pouvoir glorifier, puisque tu n'as rien de toi que le néant et la misère, que tu ne dois jamais perdre de vue, non plus que sortir de l'abîme de ton néant? Et afin que la grandeur de mes dons ne te fasse méconnaître et oublier ce que tu es, je t'en veux mettre le tableau devant les yeux. — Et aussitôt me découvrant cet horrible tableau, où était un raccourci de tout ce que je suis, ce qui me surprit si fort avec tant d'horreur de moi-même que s'il ne m'avait soutenue, j'en serais pâmée de douleur, ne pouvant comprendre l'excès d'une si grande bonté et miséricorde, de ne m'avoir pas encore abîmée dans l'enfer et de me supporter, vu que je ne pouvais me supporter moi-même » (*Ibid.*, p. 75).

Le Curé d'Ars, qui était un si grand saint, et dont la vie comme celle de sainte Marguerite-Marie avait été aussi exempte de fautes, aspirait vivement à expier, disait-il, les péchés de sa pauvre vie. Ne trouve-t-on pas des sentiments semblables dans sainte Bernadette, et en général dans tous les saints? Si le Seigneur maintient ainsi ses amis les plus fidèles dans l'humilité, s'il leur fait si bien voir combien sont horribles les moindres

fautes, que faut-il penser des humiliations qu'il fait subir à ceux que leur orgueil et leur vanité ont rendus très coupables? Les âmes orgueilleuses sont celles qui, sur la terre, ont le moins conscience de leurs misères; elles repoussent les lumières de la grâce qui leur montreraient et leur néant et leur grande culpabilité. Ce sont donc celles qui éprouvent les plus cruelles déceptions quand s'ouvre devant elles le livre de leur vie. Quels regrets! Et combien doivent se prolonger ces sentiments de tristesse et de honte pour que soient totalement expiées ces fautes d'amour-propre qui ont abondé en elles!

Peine du dam

La grande peine du purgatoire, c'est le vide de l'âme, le besoin de Dieu, la privation de Dieu. Cette peine cependant comporte des degrés. Le Père Éternel dit à sainte Madeleine de Pazzi que la peine du dam est devenue beaucoup plus terrible depuis la venue du Fils de Dieu parmi nous, car les âmes qui devaient passer du purgatoire dans les limbes n'aspiraient pas à Dieu comme y aspirent maintenant les âmes qui savent qu'au sortir du purgatoire elles iront jouir de Dieu. Les âmes dans les limbes étaient privées de la vue de Dieu et n'en souffraient pas; même de très grands saints, comme saint Jean Baptiste, sainte Anne, saint Joachim, saint Joseph, furent ainsi, après leur mort, sans jouir de la vision béatifique, et cette privation était pour eux sans douleur. Ceci fait comprendre que tout dépend de la volonté de Dieu; il peut rendre la peine du dam relativement douce, il peut la rendre immensément pénible.

Cette peine, Dieu la fait sentir parfois à ses intimes sur la terre, et, d'après leur témoignage, elle dépasse parfois

toutes les peines. « Une heure de cette peine, écrit sainte Véronique Juliani, paraît une éternité » (30 novembre 1708). « Qui n'éprouve pas la peine du dam, dit-elle encore, ne sait pas ce que c'est que souffrir. Cette peine est pire que toutes les autres : on n'a aucune espérance, on pense qu'on sera toujours dans cet état, et la peine que l'âme éprouve ne peut s'expliquer en paroles ni d'aucune manière. Je dis seulement ceci : pour avoir perdu, ne fût-ce qu'un instant, de jouir de Dieu, sans sa grâce on mourrait aussitôt. Cette souffrance consiste dans une lumière intérieure par laquelle l'âme se voit privée du Bien Suprême. Aucun autre que Dieu ne peut la faire comprendre. » (11 Aprile 1718).

« Voici, dit sainte Thérèse, un désir qui surgit, je ne sais comment. De ce désir qui, en un instant, pénètre l'âme tout entière, naît une douleur qui la transperce bien au-dessus d'elle-même et de tout le créé. Dieu la met alors dans une séparation si universelle de toutes les créatures qu'au milieu de sa plus cruelle souffrance, il n'y a plus, lui semble-t-il, personne pour elle sur la terre... Elle a beau faire, elle ne peut s'arracher à cette solitude. Dieu semble alors à une immense distance de l'âme. Par moments cependant, il lui découvre ses perfections par une voie extraordinaire, au-delà de toute pensée et de toute expression. Pour y croire et s'en faire l'idée, il faut, j'en suis convaincue, l'avoir éprouvé. Cette communication n'a point pour but de consoler, mais de lui montrer combien juste est sa douleur de se voir privée d'un bien qui renferme tous les biens; aussi elle accroît encore ses désirs et l'acuité du sentiment de son exil. C'est alors un martyre si subtil et si pénétrant que l'âme se sent reléguée au fond d'un désert... D'autres fois l'âme est réduite au dernier degré de l'indigence et du besoin... elle semble dans un état où elle ne reçoit aucune consolation, ni

du ciel qu'elle n'habite pas encore, ni de la terre qu'elle n'habite plus et d'où elle ne veut plus en recevoir. Elle est donc comme crucifiée entre le ciel et la terre, en proie à la souffrance, ne recevant de secours ni d'un côté ni de l'autre. En effet celui qui lui vient du ciel — je veux dire cette admirable connaissance de Dieu, qui dépasse de beaucoup tout ce que l'on peut désirer — ne fait qu'augmenter son tourment. Il donne à ses désirs un tel degré d'intensité, que par moments l'excès de la douleur fait perdre la connaissance, ce qui, du reste, dure peu. On dirait les affres de la mort » (*Vie*, ch. xx).

Pour soulager son frère prêtre, condamné à un rigoureux purgatoire, la Mère Marie-Dominique-Clara Moes (1832-1895) s'était offerte à souffrir pour lui. Alors un feu intérieur l'envahit; puis la soif de Dieu devint si intense que toutes les souffrances réunies ne pouvaient se comparer à un quart d'heure de cette angoisse. Ces souffrances morales durèrent près de deux années.

Sainte Véronique Juliani décrit encore une peine très crucifiante. Dieu l'invitait à l'aimer et ces invitations étaient pressantes. Alors le désir d'aimer Dieu était merveilleusement intensifié, mais en même temps la Sainte se sentait enchaînée, impuissante, d'où résultait une vraie torture. Ce qui augmentait encore son martyre, c'étaient les lumières qu'elle recevait parfois sur les perfections de Dieu. « L'âme, dit-elle, parcourt les attributs divins, qui, l'un après l'autre, se manifestent à elle et l'embrasent, mais ceci rend plus pénible l'absence, la privation du Bien-Aimé. »

La peine du dam, avons-nous dit, si elle est souvent si terrible, peut être, d'autres fois, beaucoup moins dure. Sainte Marguerite de Cortone priait pour sa compagne Gilia qui venait de mourir. Gilia avait mené une vie toute de prières et pratiqué de dures austérités; elle était bien

digne de partager la vie de la sainte pénitente. Un ange dit à celle-ci : « Gilia sera pour un mois en purgatoire, mais elle n'y souffrira que des peines légères pour s'être laissée aller à la colère par excès de zèle » (*Vie intime*, ch. IX). Une religieuse très humble et très austère était morte à Helfta; elle avait, pendant sa maladie, accepté plusieurs choses dont elle n'avait pas besoin et où elle avait pris plaisir. Sainte Gertrude pria pour elle et obtint que cette faute lui fût remise; mais elle n'était pas encore montée au ciel. Gertrude demanda : « Est-ce donc qu'il peut se faire, Seigneur, que dans votre royaume — car la défunte paraissait être en présence de Notre-Seigneur — une âme soit torturée dans une telle attente? » Jésus répondit : « Elle n'est pas torturée, mais elle attend avec joie que tout soit consommé. » Un frère convers, d'un grand dévouement envers le monastère, étant mort, Gertrude pria pour lui, et comme on offrait la messe pour sa délivrance, il parut merveilleusement dans la joie et dans la gloire. Gertrude demanda : « A-t-il surmonté maintenant tout ce qu'il devait souffrir? » Et Jésus répondit : « Il en a surmonté plus que toi ou quelqu'un parmi les hommes ne pourrait l'estimer, lors même qu'il vous semblerait monter des feux de l'enfer au ciel; mais il n'est pas encore tellement purifié qu'il puisse être admis à jouir de ma présence » (Œuvres de S^te^ Gertrude, l. V, ch. XI). Son purgatoire était donc devenu très doux. Une religieuse, Sœur Marie-Angélique Tiria, était morte comme une sainte au monastère de la Visitation de Turin en 1660. Le jour de son enterrement on sentit durant vingt-quatre heures une odeur de violette très suave, qui se répandit dans toute la maison, jusque dans les caves et les galetas. Jeanne-Benigne Gojoz apprit du Seigneur que son purgatoire ne fut qu'une attente amoureuse d'aller à Dieu. Mme des Garets, femme du maire d'Ars, venait de perdre sa mère,

personne de grande vertu et piété. Saint Jean Vianney lui dit : « — Soyez tranquille, votre mère est bien placée. Elle est donc en paradis? demanda Mme des Garets. — Je ne vous dis pas cela, je vous dis qu'elle est bien placée. »

Bien doux dut être le purgatoire du B^x P. de la Colombière. Sainte Marguerite-Marie nous apprend que pour satisfaire à quelque négligence, qui lui était restée en l'exercice du divin amour, il fut privé de voir Dieu — donc il ne subit pas la peine du sens — depuis sa mort jusqu'au moment où il fut déposé dans le tombeau.

Les consolations du purgatoire

La justice de Dieu s'exerce terriblement dans le purgatoire, mais sa miséricorde ne reste pas inactive; aux lumières et aux peines purifiantes, si douloureuses, le Dieu de toute bonté sait joindre, quand il le veut, quand l'heure en est venue, des lumières consolantes et des sentiments qui adoucissent beaucoup les rigueurs de l'expiation.

Souvent, croyons-nous, soit après avoir fait sentir l'impression terrible de sa justice et de sa sainteté, soit en même temps, s'il le juge meilleur, il donne à l'âme une lumière magnifique sur le prix de son salut. Je suis donc sauvée; j'aurais pu me damner, et pendant toute l'éternité persister dans la révolte, dans la douleur, dans la rage et le désespoir; oui, toute l'éternité, et comme il a été dit, de cette éternité sans fin l'âme a une compréhension qu'elle n'a jamais eue dans sa vie mortelle, et voilà que grâce à l'amour de mon Dieu, pendant toute cette éternité, je le contemplerai, je l'aimerai, je le posséderai.

Mes souffrances passeront, mon bonheur ne passera pas. Sainte Véronique Juliani vit dans le purgatoire doña Giula Albani, nièce d'Innocent XI, femme de grande vertu, qui était tout heureuse et contente parce qu'elle avait su qu'elle sortirait bientôt du lieu d'expiation par l'intermédiaire de la Sainte Vierge (2 aprile 1718).

Le Seigneur peut encore éclairer l'âme sur le prix de la souffrance, que l'on apprécie toujours insuffisamment sur la terre; il peut lui faire bien mieux voir les effets merveilleux que ses douleurs produisent en elle. « Par les peines que j'endure, disait sainte Véronique Juliani, Dieu me dépouille de tout en tout, comme il nous serait impossible de le faire ni même de l'expliquer; j'apprends que la souffrance est très précieuse et donne à l'âme de devenir vraiment amoureuse de Dieu. Alors il ne reste en nous que la connaissance de Dieu et de nous » (3 maggio 1704). « J'estimerais un rude châtiment, disait sainte Marguerite-Marie, d'être un moment sans souffrir, car il me semble que toutes les heures passées sans souffrir sont perdues pour moi; aussi vous puis-je assurer que je ne souhaite de vivre que pour avoir ce bonheur de souffrir » (Œuvres, t. II, p. 245).

Alors apparaît à l'âme la sagesse des plans divins. Nous ne pouvons comprendre ici-bas combien Dieu est sage dans toutes ses voies, combien il est bon, combien il désire le bien de ses créatures et tous les moyens qu'il emploie pour les conduire au bonheur. Ce sera là, au ciel, une source d'admiration et d'éternelle reconnaissance; mais quand il plaît au Seigneur de faire voir à l'âme souffrante la grandeur de son amour, l'habileté de son gouvernement, la sûreté de ses prévisions, elle est dans une admiration extrême et dans une reconnaissance infinie.

Ce qui lui faisait le mieux comprendre, pendant son

séjour sur la terre, la bonté et l'amour de son Dieu, c'était le souvenir de l'Incarnation, de la vie terrestre du doux Sauveur, et surtout ses souffrances dans la Passion. Or il vient un moment, plus tôt pour les uns, plus tard pour les autres, sans doute selon le degré de purification qu'ils ont atteint, où de grandes lumières sont données aux captifs du purgatoire sur les humiliations, les privations, les douleurs, les sacrifices du Verbe Incarné. Si le Seigneur révèle parfois à ses intimes de la terre les détails de ce qu'il a voulu souffrir pour eux, s'il se plaît parfois à mettre sous leurs yeux le tableau des scènes de sa vie et de sa Passion, je ne puis pas croire qu'il ne le manifeste aux âmes du purgatoire, quand elles sont mûres pour cette révélation; et alors montent à leur cœur des sentiments ineffables de reconnaissance et d'amour.

Nous avons montré, d'après sainte Véronique Juliani, comment la connaissance merveilleusement accrue des attributs divins peut rendre plus ardent le désir de le voir et plus vive la peine d'être tenu loin de lui; mais cette pensée, cette vue des grandeurs et des bontés de Dieu peut être aussi un réconfort pour l'âme et une véritable jouissance d'amour; combien on se complaît à penser aux perfections de celui qu'on aime!

Pendant une semaine sainte, — probablement du 5 au 11 avril 1626 — la Vénérable Marie de l'Incarnation reçut de grandes lumières sur les attributs divins. « Mon esprit, dit-elle, se trouva appliqué à l'unité de Dieu, et dans cette unité il me fut montré cette grandeur immense, cette infinité adorable, son éternité sans commencement et sans fin... Je ressentais... une espèce d'orgueil et de complaisance en ce que mon âme voyant son grand Dieu si beau, si bon, si plein de majesté, elle se glorifiait de ce qu'il était tout cela et encore infiniment au-delà de tout ce qui se peut dire. Elle était ravie d'être rien et de ce que

Dieu était tout, parce que, si elle eût été quelque chose, il ne serait pas tout » (Édition Jamet, t. I, p. 198).

N'oublions pas que ces lumières éclatantes, qui sont rares chez les mortels, s'adaptent tout naturellement à l'intelligence de l'âme devenue pur esprit, et donc capable de recevoir sans aucun effort, sans le moindre travail, des connaissances extrêmement vastes et vraiment sublimes. Il en est de même des vues intellectuelles sur la Sainte Trinité, qui sont pour l'âme vivant dans la chair des faveurs exceptionnelles et tout à fait miraculeuses et qui sont au contraire adaptées au mode naturel des âmes séparées. La Vénérable Marie de l'Incarnation, à trois reprises différentes, fut favorisée de visions purement spirituelles sur la Sainte Trinité; à chaque fois les lumières étaient plus parfaites. « La première fois que je me manifestai à toi, lui dit le Seigneur, c'était pour instruire ton âme de ce grand mystère; la seconde fois c'était pour que le Verbe te prît pour épouse; mais à cette fois le Père, le Fils et le Saint-Esprit se donnent pour posséder entièrement ton âme » (Édition Jamet, t. I, p. 299). Quand ces connaissances merveilleuses sont communiquées aux âmes du purgatoire, et on ne peut douter qu'elles leur soient données de plus en plus brillantes, elles produisent nécessairement en elles des joies ineffables.

Une autre consolation qui peut être goûtée dans le purgatoire est la compagnie des saintes âmes qui endurent les mêmes souffrances, mais qui ont les mêmes sentiments de résignation et d'amour. Comme tous les captifs de cette prison sacrée n'ont plus aucun sentiment égoïste, ils sont devenus capables d'affections très pures et très ardentes. « S'il est doux d'aimer et d'être aimé sur la terre, dit Mgr Chollet, que dire du purgatoire, où l'on aime d'une affection plus pure, puisqu'on est saint et

irrévocablement saint; plus intense, puisque rien ne vient plus faire vaciller le cœur et que la vie naturelle et la grâce étant à leur maximum d'énergie décuplent la puissance de l'amour; plus éclairée, puisqu'on y voit les choses à leur vrai point de vue et à leur vraie valeur? Ajoutons à cela qu'on y est plus aimé et qu'on y sait davantage les sentiments dont on est l'objet. Au purgatoire, on sait clairement, à n'en pas douter, quelle tendresse on a provoquée au cœur de Dieu et au cœur de ses frères, et cette conscience plus vive, plus sûre d'être aimé engendre des joies plus abondantes » (*Nos morts*, p. 107).

La plus grande consolation du purgatoire est la connaissance donnée à l'âme de l'amour que Dieu lui porte. « Je vois, dit sainte Catherine de Gênes, une si grande correspondance entre Dieu et l'âme que lorsqu'il la voit revenir à la pureté dans laquelle il l'a créée, il lui lance des rayons d'amour enflammé et attirant, capables de l'anéantir, tout immortelle qu'elle est. L'âme en demeure tellement transformée en son Dieu qu'elle se voit n'être qu'une même chose avec lui. Et ce Dieu d'amour continue toujours de l'attirer et de l'embraser, sans la laisser un moment jusqu'à ce qu'il l'ait fait revenir à la manière d'être d'où elle était sortie, c'est-à-dire à la pureté dans laquelle il l'avait créée. Quand l'âme, par une vue intérieure, se voit ainsi attirée de Dieu avec un feu d'amour si grand, alors, à la chaleur de cet amour embrasé de son très doux Seigneur et Dieu, qu'elle sent rejaillir dans son cœur, elle se liquéfie tout entière. Elle voit ensuite à la lumière divine que Dieu ne cesse de l'attirer et de la conduire amoureusement à son entière perfection avec un soin si tendre et une si continuelle providence, et qu'il le fait par pur amour pour elle, et elle voit que, retenue par l'empêchement du péché, elle ne peut suivre cet attrait que Dieu lui imprime, elle ne peut répondre à ce regard

unitif dont Dieu l'a regardée pour l'attirer à lui... C'est la vue de ces choses qui engendre la véritable peine du purgatoire » (*Traité du Purg.*, ch. IX).

Sainte Thérèse, décrivant la peine extrêmement cruelle que causait en elle le sentiment de l'absence de Dieu, ajoute : « Cependant cette souffrance est accompagnée d'un si grand bonheur que je ne sais à quoi la comparer; c'est un martyre à la fois délicieux et cruel » (*Vie*, ch. XX). Sainte Marguerite-Marie, après avoir parlé de l'impression de la sainteté de justice, ajoute : « La sainteté d'amour ne cause guère moins de souffrance, à la réserve que toutes ces peines donnent à l'âme des mouvements de joie et de contentement si grands qu'il n'est pas moins difficile de les exprimer » (*Vie et Œuvres*, t. II, p. 145).

Peines et consolations

Il y a, nous venons de le voir, pour les âmes souffrantes, et des douleurs déchirantes et des consolations indicibles. Comment les unes et les autres se combinent-elles?

Les œuvres de Dieu sont admirables à la fois d'unité et de variété. Il n'y a pas sur la terre deux humains ayant le même visage, il n'y a pas deux feuilles d'arbre entièrement semblables. Il n'y aura pas au ciel deux élus ayant eu ici-bas la même histoire, il n'y aura pas non plus deux âmes ayant enduré le même purgatoire; autant d'âmes expiantes, autant de purgatoires différents.

Mais il y a des ressemblances : certaines âmes ont un purgatoire effroyablement douloureux, d'autres un purgatoire relativement doux, et entre ces deux extrêmes un état intermédiaire. Sainte Brigitte est la première qui ait signalé les trois régions du purgatoire : celle qui, dit-elle,

avoisine l'enfer, où les peines sont épouvantables; celles où les peines, tout en étant fort douloureuses, sont beaucoup moindres, enfin la région supérieure, où il n'y a d'autre peine que le désir de parvenir à Dieu. Sainte Françoise Romaine vit aussi le purgatoire divisé en trois parties et elle les décrit de la même façon. Ce que disent les autres saints des différences de peines conduit à la même division.

« Il y a beaucoup d'âmes, déclare la Mère Clara Moes, dont le purgatoire ne consiste que dans la privation de Dieu, douleur suprême, du reste, même pour les âmes qui endurent aussi les autres peines. J'ai vu dans cette catégorie beaucoup d'âmes qui avaient mené une vie bonne, sainte et humble, inconnue aux yeux du monde, et qui avaient fait leur purgatoire sur terre par l'acceptation généreuse de leurs souffrances. Elles sont généralement privées pendant peu de temps après leur mort de la vision de Dieu, deux mois par exemple, parfois quelques heures seulement. Je n'en ai pas vu qui aient été retenues dans ce lieu plus de deux ans... Quelques-unes accomplissent leur purgatoire au lieu même où l'âme a quitté le corps. Au contraire, parmi les âmes qui ont subi la peine du sens, il y en a qui restent encore très longtemps privées de la vision de Dieu pour expier leur manque d'amour et de désir de Dieu. »

Dans quelle mesure Dieu accorde-t-il les lumières consolantes et les sentiments suaves; comment les mélange-t-il aux lumières torturantes et aux impressions martyrisantes? Y a-t-il alternance ou concomitance? Il doit y avoir sur ce point des variétés innombrables, mais il n'est pas douteux que dans le purgatoire supérieur les consolations sont beaucoup plus grandes et plus fréquentes. Dieu tient compte du besoin de réparer qu'ont ces pauvres âmes, mais aussi des vertus qu'elles ont prati-

quées. Sainte Gertrude priait pour un frère convers récemment décédé, qui avait été au service de son couvent et toujours très dévoué. Le Seigneur fit savoir à la sainte les consolations que ce fidèle serviteur goûtait au milieu de ses souffrances. « Toutes les joies, dit-il, qu'il ressentait chaque fois qu'il rendait service sont aujourd'hui réunies ensemble et il les ressent toutes à la fois. Il possède encore la joie de tous les cœurs qu'il a réjouis, ceux des pauvres par une aumône, ceux des enfants par des présents, ceux des malades par un fruit ou par quelque autre soulagement. Enfin il a de plus la joie de savoir que toutes ces actions m'étaient agréables. »

Le Seigneur a égard, par-dessus tout, à la pureté et à l'intensité de la contrition que l'âme souffrante éprouva sur la terre. Les âmes égoïstes qui n'ont obtenu leur pardon que par une contrition rigoureusement suffisante ne peuvent être traitées comme celles qui ont eu une vive douleur d'avoir offensé leur Dieu; celles-ci ont un purgatoire plus court et plus consolé.

Nous trouvons très juste ce que la Mère de Riants (Visitandine de Lyon, 1639-1724) dit avoir appris d'une âme du purgatoire qui lui serait apparue : « Les flammes du purgatoire, trouvant en moi tant de souillures, me pénétrèrent si profondément que j'y étais entièrement appliquée. Ce fut seulement lorsqu'elles eurent ôté en moi la plus grosse rouille que je fus consolée par la vue des miséricordes divines » (*Mère Suzanne de Riants*, p. 228). Quand l'âme qui a beaucoup à expier est mise en présence de ses nombreux péchés, quand elle voit avec une évidence aveuglante combien odieuse a été son ingratitude, combien révoltant fut l'abus qu'elle a fait des grâces divines, les vues consolantes ne peuvent avoir une grande prise sur elle. Et ne faut-il pas appliquer aux âmes du purgatoire le principe proclamé par Notre-Sei-

gneur, qui bénissait son Père d'avoir donné ses lumières aux humbles ? Tant que les fautes d'orgueil et d'amour-propre n'ont pas été expiées, elles restent un obstacle aux lumières de joie.

Sainte Catherine de Gênes a cru que les peines du purgatoire n'allaient pas en diminuant, que les âmes expiantes goûtaient très vivement dès leur entrée dans le séjour des douleurs la joie de souffrir et qu'elles ne pensaient plus aux fautes par elles commises. Les autres saints nous dépeignent tout autrement l'état de ces pauvres âmes. C'est que sainte Catherine a décrit le genre d'épreuves qu'elle a subies et qui avaient achevé en elle l'œuvre de purification. Or, comme elle n'avait jamais commis que des fautes légères et qu'à ce moment elle était déjà tout imprégnée de l'amour divin, sa purification ne pouvait être qu'une purification d'amour, celle que subissent les âmes qui ont peu péché et beaucoup aimé.

Nombreux sont les témoignages, et nous en avons déjà cité, qui montrent que les consolations grandissent avec l'amour. Parlant d'un moine qui avait été très fervent pendant sa vie mortelle, Notre-Seigneur disait à sainte Brigitte : « Étant en purgatoire, il brûlait d'un si grand amour à mon égard et moi envers lui, qu'il réputait très légère la véhémence de la douleur » (*Révélations*, l. VI, ch. xxxv).

Le 1er août 1704, le Seigneur fit comprendre à Véronique Juliani qu'il voulait la mettre dans le purgatoire d'amour. « De fois à autre, raconte la sainte, Dieu me donnait un assaut de son divin amour. Cela m'enflammait tellement qu'il me semblait être dans une fournaise... Dieu me donnait une lumière particulière qui me faisait connaître que dans tant d'années de ma vie je n'avais jamais pratiqué aucune vertu avec cette vraie perfection que j'aurais dû y mettre. Pendant que je demandais pardon, Dieu

m'enflammait de son divin amour et me faisait comprendre qu'il ouvrait les bras de sa miséricorde pour me pardonner. Cet excès d'amour de mon Dieu pénétrait mon âme d'une manière que je ne puis dire. »

C'est des âmes ferventes que nous croyons devoir entendre ce que dit Jeanne-Bénigne Gojoz : « L'adorable Sauveur se fait voir à l'âme juste au moment de la mort pour ordonner d'elle, et celle-ci reçoit son jugement avec tant d'amour et de soumission à l'égard d'un tel Juge que celles qui sont destinées au purgatoire vont le faire avec une grande paix et un divin contentement, lequel en la justice et la volonté de Dieu leur fait trouver leur purgatoire suave. Oh! qu'elles jouissent déjà d'un bonheur extrême d'être assurées de l'amour de leur Créateur! » Ainsi cette sainte religieuse eut-elle la vue du jugement d'une de ses Sœurs du monastère, Anne-Thérèse Lesna, qui avait été très vertueuse et était morte après de longues souffrances : « L'amour et la bonté du Juge me rendirent comme bienheureuse... Cette Sœur me parut déjà béatifiée à la seule vue de ce Juge Sauveur. Elle me fut montrée si belle, si soumise, si amoureusement anéantie dans la volonté de son souverain Seigneur Jésus, que je ne crois pas que son purgatoire fût long ni bien douloureux » (p. 580).

Durée du purgatoire

La durée du purgatoire ne peut pas ne pas être très variable. On ne peut la connaître que par les révélations des saints. Évidemment les faits attestés par eux ont une valeur relative, des erreurs pouvant bien se glisser dans des révélations privées ; mais l'accord est frappant entre les déclarations des saints et on est effrayé de ce qu'ils affir-

ment sur la longueur du purgatoire pour un très grand nombre de chrétiens.

Sainte Véronique Juliani parle d'une Sœur de son couvent, qui lui avait été très opposée et qui avait lutté contre les tentatives de réforme et de retour à l'observance de la pauvreté; mais elle était morte dans un vrai repentir. Sans les prières et les souffrances de la Sainte elle aurait dû rester dans le purgatoire autant d'années qu'elle en avait passées sur la terre. De beaucoup d'autres personnes qui moururent de son temps et qu'elle délivra à force de pénitences et d'extrêmes douleurs imposées à elle surnaturellement, la sainte dit qu'elles auraient dû rester des années et des années dans un dur purgatoire.

On demandait au saint Curé d'Ars, dont le regard embrassait le passé, le présent et l'avenir, les secrets de conscience et les mystères de l'au-delà, si un vieux monsieur, non pratiquant, mort sans avoir pu se confesser, M. d'Escrivieux, était sauvé. « Oui, dit-il, mais il est dans le purgatoire pour un temps indéfini. » D'un autre, bon chrétien, mort dans un accident, il dit : « Dans trois ans il ira au ciel et vous le saurez par un de vos enfants » ; ce qui arriva, l'enfant ayant eu un songe révélateur. A une dame il dit : « Il y a dix ans que votre père souffre en purgatoire, une seule messe le délivrerait. »

Le Frère Jérôme de Corleone (1639-1717), frère convers capucin, qui mena une vie très sainte et fit beaucoup de miracles, apprit qu'un voisin, chaudronnier, Francesco Fontana, était encore en purgatoire, vingt-deux ans après sa mort.

A sainte Marguerite de Cortone le Seigneur dit : « Réjouis-toi, ma fille, de la délivrance de ta mère : elle est restée dix ans dans le purgatoire, maintenant elle est dans la gloire du Paradis. » Comme la sainte priait pour trois défunts que certains croyaient n'être pas sauvés, le

Seigneur lui dit qu'ils avaient échappé à l'enfer, et qu'à cause de ses prières ils ne resteraient que vingt ans dans les flammes du purgatoire.

Sainte Ludgarde pria et fit des pénitences pour Simon, abbé cistercien, très austère, mais trop dur pour ses moines. Elle obtint sa délivrance, mais elle sut que s'il n'avait été secouru, il fût resté quarante ans dans le purgatoire.

Sœur Marie de Jésus Crucifié, carmélite de Bethléem, dont le Procès de béatification est commencé, disait à ses Sœurs : « Il n'y en a pas une ici qui n'ait des parents dans le purgatoire. Il y a un prêtre connu de plusieurs ici en purgatoire depuis dix ans. Il n'a jamais commis un seul péché mortel ; mais quand il y a le moi ! » Elle disait aussi : « Les peines y diffèrent beaucoup : les uns souffrent plus que s'ils enduraient les plus cruels supplices ; les souffrances de certaines autres âmes ressemblent à celles d'une maladie sur la terre. »

A la Mère Françoise de la Mère de Dieu (1615-1671) le Seigneur montra un jour quatre prêtres qui étaient depuis plus de cinquante ans dans le purgatoire, pour n'avoir pas bien usé des sacrements et ne s'être pas droitement acquitté de leur ministère. Elle vit une fois dans la prison des âmes une de ses parentes, morte depuis vingt-trois ou vingt-quatre ans ; une autre fois un autre de ses parents mort à l'âge de dix-huit ou vingt ans, qui s'y trouvait depuis vingt ans.

Beaucoup plus consolantes sont d'autres révélations qui nous montrent des âmes promptement purifiées, et ces révélations sont nombreuses.

Sainte Brigitte priait pour un vieillard, prêtre, ermite d'une vertu singulière. La Sainte Vierge lui apparut et lui dit : « L'âme de cet ermite serait entrée au ciel aussitôt après son décès si elle avait eu, en la mort, un parfait

désir de voir et de posséder Dieu ; c'est pourquoi il est maintenant détenu dans ce purgatoire de désir où il n'y a d'autre peine que le désir de parvenir à Dieu, mais avant que son corps soit inhumé, son âme sera en gloire » (l. IV, ch. CXXVII).

Sainte Thérèse vit monter au ciel quinze jours après sa mort un provincial Carme ; elle avait craint, dit-elle, que son expiation durât beaucoup plus longtemps, parce qu'il avait été pendant vingt ans supérieur, ce qui entraîne tant de responsabilité. Une religieuse, grande servante de Dieu, monta au ciel un jour et demi seulement après sa mort. Une autre, morte à dix-huit ou vingt ans, qui avait été toujours malade, fut entièrement purifiée au bout de quatre heures. Un frère lai jésuite, mort pendant la nuit, fut, le jour qui suivit, conduit au ciel par Notre-Seigneur lui-même dans une très grande gloire (*Vie*, ch. XXXVIII). S'étant rendue à Salamanque pour assister dans ses derniers moments Sœur Éléonore de Jésus, morte à la fin de son noviciat, Thérèse vit Notre-Seigneur soutenant de ses mains divines la tête de la malade. La Sainte demanda à Notre-Seigneur d'accorder la même faveur à toutes ses Filles. Jésus lui répondit : « Je le ferai pour toutes celles qui observeront la Règle. » Il tint parole, car, en 1623, la Sœur Théodora de Saint-Joseph, religieuse très digne de foi, rapporte que la Sœur Guiomar du Saint-Sacrement lui apparut environnée de gloire au moment où elle venait de mourir, et lui apprit que toutes les religieuses qui étaient mortes au couvent de Salamanque se trouvaient réunies au ciel. (*Vie de la Vén. Anne de Jésus*, t. I, p. 86).

Sainte Marguerite-Marie apprit qu'une de ses sœurs avait été condamnée seulement à autant de jours en purgatoire qu'elle avait passé d'années sur la terre. Elle avait un jugement plus doux pour avoir bien subi ses humiliations sans en parler (*Vie et Œuvres*, t. I).

Le 8 mai 1714, mourut à Città di Castello Sœur Maria Imperia, religieuse bénédictine, qui était très liée avec sainte Véronique Juliani. Véronique la vit dans le purgatoire et vit la Sainte Vierge envoyer vers elle un rayon qui, parti de son cœur, illumina l'endroit du purgatoire où elle était, et lui causa un grand rafraîchissement. Elle ne devait passer que quelques jours dans le purgatoire, mais sa sainte amie obtint sa délivrance dès le premier jour.

On demandait un jour au Curé d'Ars si une dame malade guérirait. Celui qui posait la question ignorait que la dame fût morte pendant qu'il se rendait à Ars. Le saint Curé le savait surnaturellement; il répondit : « Elle a déjà sa récompense. » Il dit la même chose de la Mère Saint-Joseph, fondatrice des Sœurs de Saint-Joseph de Belley, à une future novice de cette communauté. Cette Mère mourut le 7 octobre 1853, et c'est le lendemain que saint Jean Vianney la déclarait au ciel. On lui demandait des prières pour Mlle de Marinais, qui avait consacré sa vie à l'exercice des bonnes œuvres. Il déclara qu'elle n'avait plus besoin de prières, ayant déjà reçu la récompense.

La Mère Moes, qui vit dans le purgatoire des prêtres condamnés à de longues années de souffrances, en vit d'autres qui n'y restèrent que quelques mois, d'autres seulement un mois, d'autres seulement huit jours, et un autre deux jours.

Ces saints nous signalent aussi des âmes généreuses qui au moment de la mort ont entièrement achevé l'œuvre de leur purification et qui montent tout droit au ciel.

Délivrance des ames du purgatoire

Françoise de la Mère de Dieu priait un jour pour une des Sœurs de son couvent qu'elle voyait souffrir en purgatoire. Jésus lui dit alors : « Je suis saint et ma sainteté ne peut souffrir aucune impureté. J'ai plus de désir de la délivrer qu'elle et vous n'en avez; mais il faut que mon ordonnance soit accomplie » (*Vie*, ch. x).

Tels sont, bien certainement, les sentiments du Cœur de Jésus : si grand est son amour pour les âmes qu'il a rachetées de son sang qu'il a un ardent désir de les introduire dans la patrie; il se complaît grandement à les voir devenir de jour en jour plus pures et plus capables d'exercer leur amour. Après la mort l'amour ne peut plus grandir, mais il s'affranchit des entraves qui ne lui permettent pas de s'exercer librement et qui sont les restes du péché. Tant qu'elle était dans la période d'épreuve, l'âme fidèle par chacun des actes surnaturels qu'elle accomplissait obtenait un accroissement et de sa puissance d'intuition et de contemplation et de sa puissance d'amour. Notre-Seigneur n'a-t-il pas promis de récompenser un verre d'eau donné en son nom, et n'est-il pas dit et redit dans l'Écriture que Dieu rendra à chacun selon ses œuvres? Même si dans l'âme juste les fautes voisinent avec les bonnes œuvres, celles-ci auront leur récompense quand celles-là seront réparées.

Quelle immense puissance d'amour ont donc obtenue, à l'heure de leur mort, ceux qui se sont appliqués à bien servir le Seigneur pendant des années, qui ont reçu avec foi beaucoup de sacrements, qui ont fait un grand nombres d'actes de vertu! S'il en est ainsi pour les chrétiens

pieux, que ne faut-il pas dire des fervents, qui s'efforcent de renoncer à toute attache superflue et qui veulent se donner au Seigneur sans réserve ; leurs actes surnaturels sont encore plus nombreux, et comme leur amour a beaucoup plus de valeur, leurs actes de vertu sont plus méritoires.

Quant à ceux qui sont parvenus à la vie unitive, qui agissent habituellement sous l'influx du Saint-Esprit et ont reçu du Seigneur l'attachement constant à sa divine volonté, leurs moindres actes, étant commandés par cet amour très pur et très intense, leur obtiennent des accroissements d'amour continuels et admirables.

L'amour, de sa nature, étant purificateur, ces âmes unies ne peuvent plus avoir que des taches légères, leur dette à la justice divine est très petite ; mais si grande est la pureté requise pour entrer au ciel que ces âmes très fidèles peuvent avoir encore une purification à subir. Mechtilde de Magdebourg (l. VI, ch. v) dit avoir vu l'âme d'un très bon curé qui venait de mourir, très belle, mais encore en attente de la gloire du ciel ; et comme elle s'étonnait de ce que ce prêtre si méritant ne recevait pas tout de suite sa couronne, il lui dit : « La gloire que je dois recevoir pour avoir vécu purement dans mon office est si grande que je ne puis encore y parvenir. »

A mesure que s'accomplit l'œuvre de la purification, les obstacles qui entravaient chez l'âme expiante sa puissance affective disparaissent et de plus en plus grandit pour elle la facilité d'exercer son amour, les lumières consolantes lui sont accordées avec une clarté toujours croissante, et au regret amer d'avoir offensé Dieu succède de plus en plus la reconnaissance d'avoir été bénie de lui, la joie d'en être aimée, l'adhérence à sa sainte volonté, et à la fin il n'y a plus dans cette âme que les sentiments de bonheur, de conformité, d'union ineffablement ardente

à la volonté divine, qui seuls peuvent subsister chez les Élus.

Mûre pour la béatitude éternelle, l'âme est conduite au séjour des bienheureux. Sainte Françoise Romaine la dépeint comme s'élevant et traversant les chœurs célestes jusqu'à ce qu'elle rencontre celui qui correspond à ses mérites.

Quand l'élu est parvenu à la place qui lui convient, il connaît et contemple la Trinité Sainte selon toute la capacité d'intelligence et il l'aime selon toute la capacité d'amour qu'il a acquises par ses œuvres, il jouit de Dieu selon l'étendue de ses mérites, et il chante avec une reconnaissance sans bornes les infinies miséricordes : *Misericordias Domini in aeternum cantabo.*

Angers.

A. Saudreau.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

La Bienheureuse Gemma Galgani

La jeune mystique lucquoise, proclamée bienheureuse par l'Église le 14 mai 1933, fut l'une de ces âmes privilégiées dont l'Écriture dit : « Arrivée en peu de temps à la perfection, elle a fourni une longue carrière (1) ». Née le 12 mars 1878, elle mourut le 11 avril 1903, dans la fleur de l'âge mais dans la maturité de la sainteté. Et cette vie si brève s'écoula tout entière dans le cadre le plus modeste, dans le silence et l'effacement. L'activité extérieure de Gemma fut celle d'une écolière studieuse, puis celle d'une humble ménagère. Rien, on le voit, ne pouvait attirer l'attention de ses concitoyens sur une jeune fille si obscure et rien ne l'attira en effet. Mais Dieu se pencha sur cette âme dès le début de son existence : il la regarda et il l'aima. Gemma répondit spontanément et sans réserve aux avances de l'amour divin. Sa docilité fut constante. Et Dieu se plut à la combler de grâces éminentes et de faveurs extraordinaires. Il la fit participer dans son âme et dans sa chair virginale à la Passion du Rédempteur et l'attira de bonne heure à l'intimité la plus familière avec lui : privilèges inconcevables, si l'Incarnation ne nous avait déjà manifesté à quel point Dieu veut devenir l'ami intime de l'homme afin que l'homme devienne son intime ami. « Il y a là, dit Bossuet, une inclination véhémente.

(1) *Sagesse*, IV, 14.

Jamais Dieu n'a rien voulu avec tant de passion : or, vouloir à Dieu c'est faire... Et s'il agit avec passion comment ne produira-t-il pas des effets extraordinaires et qui surpassent toutes nos pensées? (1) »

Les « effets extraordinaires » produits par l'amour divin dans l'âme de Gemma nous furent dévoilés, dès 1907, par celui qui la dirigea durant les dernières années de sa vie, le P. Germain de Saint-Stanislas, Passioniste, puis par un recueil de *Lettres et Extases*, enfin, plus récemment, par les dépositions des témoins au procès de béatification. Ces trois sources abondent en détails précieux que l'on retrouvera, chronologiquement enchâssés, dans la récente biographie écrite par le P. Félix de Jésus Crucifié (2).

Résumer une vie contemplative si riche est impossible. Du moins essaierons-nous d'en marquer les principales étapes. Celles-ci indiqueront assez comment cette vie humble fut une réalisation parfaite de la parole de saint Paul : « Votre vie est cachée en Dieu avec le Christ », et avec le Christ crucifié (3). Et l'on ne s'étonnera pas que l'héroïque Gemma, après avoir été « admise à la communion de ses souffrances (4) », soit, maintenant, glorifiée avec le Christ et associée à son triomphe.

(1) Bossuet, *Méditation sur la félicité des saints. Œuvres oratoires*, éd. Lebarq, t. I, pp. 17, 25. — Cf. *Élévations sur les Mystères*, XXIV^e^ Semaine, 8^e^ élévation : « Voilà donc le caractère de Jésus : c'est un époux tendre, passionné, transporté, dont l'amour se montre par des effets inouïs. » *Œuvres*, éd. Lachat (1862), t. VII, p. 387.

(2) P. Germano di S. Stanislao, C. P., *Biografia della Serva di Dio Gemma Galgani, vergine lucchese*, Roma, plusieurs éditions. — *Lettres et Extases de Gemma Galgani*, trad. par le P. Joachim, Passioniste; Paris, Mignard, 1920. — *La Vénérable Gemma Galgani, la Stigmatisée de Lucques*, par les RR. PP. Germano et Félix, C. P.; Paris, Mignard, 1932. — La biographie la plus récente est celle du P. Amedeo, C.P., *La Beata Gemma Galgani*, Roma, 1933.

(3) *Coloss.*, III, 3. *I Cor.*, II, 2.

(4) *Philip.*, III, 10.

*
* *

Dès ses premières années, grâce à l'influence de sa mère, femme d'une rare vertu, Gemma fut tout orientée vers Dieu. Avec l'intuition qu'ont toutes les mères, Mme Galgani discerna vite chez son enfant, parmi les qualités d'une riche nature, les germes précoces de la vertu et l'action de la grâce. Gemma avait un penchant pour la solitude et le silence et peu d'attraits pour les jeux où se plaisent les enfants, Malgré un tempérament vif et très ardent, il y avait, dans son maintien, une réserve et une gravité qui n'étaient pas de son âge. Aussi, Mme Galgani aimait-elle à prier avec sa fille, non seulement le matin et le soir, mais souvent au cours de la journée; l'enfant contractait ainsi l'habitude et le goût de la prière. Puis, en des causeries à la portée de sa jeune intelligence, elle lui expliquait les vérités de la foi, la laideur du péché, le bonheur d'aimer Dieu et de le servir, les joies du paradis. Lui montrant le crucifix, elle lui disait le grand amour de Notre-Seigneur mort pour nous sur la croix. Gemma ne se lassait pas d'écouter sa mère et quand celle-ci devait s'interrompre pour s'occuper du ménage : « Maman, lui disait-elle en la retenant par sa robe, parlez-moi encore un peu de Jésus. »

Lentement consumée par la tuberculose, Mme Galgani savait que son rôle d'éducatrice prendrait fin avant la complète formation spirituelle de sa chère Gemma. C'est pourquoi elle résolut de confier son enfant à l'Esprit-Saint, et, dans ce but, se hâta de la préparer au sacrement de confirmation. C'était l'usage, en Italie, de le donner bien avant la première communion. Gemma y fut admise le 26 mai 1885; elle n'avait que sept ans. Après la cérémonie, elle resta à l'église avec les personnes qui l'avaient accompagnée, pour entendre une messe d'action de grâces. « J'écoutais de mon mieux la sainte messe, a-t-elle raconté plus tard, et je priais pour maman lors-

que, soudain, une voix me dit au cœur : Veux-tu me la donner, ta maman? — Oui, répondis-je, à la condition que vous me preniez aussi. — Non, reprit la voix, donne-moi volontiers ta maman : je te la conduirai au ciel. Toi, tu dois rester avec ton père. — Il me fallut bien répondre affirmativement (1). » Le douloureux sacrifice qu'elle venait de faire dans le secret de son cœur fut agréé par Dieu. L'année suivante, le 17 septembre 1886, Mme Galgani mourait saintement, offrant sa vie à Dieu pour le salut de ses enfants.

Gemma était alors dans sa huitième année. Soucieux de lui donner une excellente éducation, son père l'envoya comme externe chez les Sœurs de Sainte-Zite. Gemma fut tout heureuse de retrouver à l'école des Sœurs les pratiques de piété auxquelles sa mère l'avait accoutumée. Dans cette atmosphère favorable, certains attraits intimes s'accentuèrent, notamment celui qu'elle éprouvait depuis l'âge de six ans pour la sainte Eucharistie (2). Cet attrait devint un désir véhément, irrésistible. Gemma suppliait avec larmes son père et son confesseur : « Donnez-moi Jésus, vous verrez que je serai plus sage; je ne ferai plus de péchés, je ne serai plus la même. Donnez-le-moi. Je sens que je me consume et je n'y tiens plus. » A de si extraordinaires instances, le confesseur finit par céder. Il déclara à M. Galgani que s'il ne voulait pas voir son enfant dépérir de chagrin, il fallait l'autoriser sans délai à faire sa première communion. Grande fut la joie de Gemma. Aussitôt, elle sollicita de son père la permission de se retirer au couvent des religieuses pour se pré-

(1) Ce fut la première locution divine dont fut favorisée Gemma. Elle devait entendre bien souvent, durant sa vie, cette voix intérieure.

(2) Mme Galgani communiait tous les jours. Gemma l'accompagnait à la messe et l'avait interrogée sur la sainte communion. Les explications de sa mère et son exemple excitèrent en son cœur le désir de recevoir Jésus.

parer, dans la solitude et la prière, à sa première rencontre avec Jésus.

J'obtins la permission le soir, et le lendemain je me rendis en hâte au couvent où je restai dix jours. Durant ce temps, je ne vis personne de ma famille, mais que j'étais bien ! quel paradis ! A peine dans le couvent, je courus à la chapelle remercier Jésus et le prier ardemment de me bien préparer à la sainte communion. Alors je sentis naître en mon âme un grand désir de connaître en détail toute la vie de Jésus et sa Passion. Je manifestai donc ce désir à ma maîtresse et elle commença aussitôt ses explications. Un soir, à une heure tardive, elle me parlait du crucifiement, du couronnement d'épines, de tous les supplices de Jésus. Elle en fit une peinture si vive que, saisie d'une douleur intense, je fus prise à l'instant d'une forte fièvre qui m'obligea de garder le lit toute la journée du lendemain. Du coup, on me supprima les explications.

Ce fut le 17 juin 1887, en la fête du Sacré-Cœur, que Gemma fit sa première communion. Pendant son action de grâces, elle ne put s'empêcher de dire à une de ses compagnes qui venait de communier à ses côtés : « Je me sens brûler : je sens ici (et elle indiquait son cœur) un feu qui m'embrase. Et vous, le sentez-vous aussi ? » Les douces impressions de ce grand jour ne s'effacèrent jamais du cœur de Gemma. Toute sa vie, elle fêta l'anniversaire de sa première communion avec une dévotion spéciale. Elle écrivait à son directeur :

Le jour de ma première communion a été, je puis le dire, celui où mon cœur s'est trouvé le plus embrasé d'amour pour Jésus... Ce qui se passa en ce moment entre Jésus et moi je ne saurais l'exprimer. Jésus se fit sentir fort, bien fort, à mon âme indigne. Je goûtais à cet instant combien les délices du ciel diffèrent de celles de la terre. Je me sentis prise du désir de rendre continuelle cette union avec mon Dieu.

Gemma était, pour la piété, d'une précocité exceptionnelle. Ce n'est pas à dire que les premiers pas dans le chemin de la perfection lui furent très faciles. Comme nous tous, elle eut à lutter. Le défaut dominant de son caractère était la vivacité; c'est au prix d'efforts soutenus qu'elle en réprimait les mouvements impétueux. Que de fois elle se fit violence pour arrêter sur ses lèvres les répliques cinglantes que le moindre choc faisait jaillir de son esprit, aussi prompt que perspicace, et qui auraient mis les rieurs de son côté! Accusée à tort et punie injustement, elle se taisait pour ne pas découvrir la coupable. « Pourquoi ne pas vous justifier? » lui dit un jour une des religieuses. « Laissez courir, c'est mieux ainsi », répondit Gemma. Elle agissait au rebours de sa nature afin de la mater. Douée d'une intelligence vive et pénétrante, d'une volonté ferme et résolue, elle était encline à commander plus qu'à se laisser conduire. Son obéissance fut toujours irréprochable. Mais ses efforts continus et une stricte vigilance sur elle-même la rendaient parfois peu sociable et trop silencieuse pour son âge. On se méprit beaucoup sur son vrai caractère. Les uns la jugeaient fière et orgueilleuse, les autres timide et taciturne. Elle expliqua plus tard à son directeur qu'elle avait pris à dessein un air distant et réservé parce qu'elle craignait, en se répandant trop au dehors, de tomber dans la dissipation et d'offenser Dieu. Elle acquit d'ailleurs assez vite une grande maîtrise de soi, et tout ce qui dans sa conduite pouvait paraître artificiel et forcé disparut progresssivement, si bien que la vertu, acquise par de rudes combats, semblait chez elle une seconde nature.

Gemma s'acquittait consciencieusement de ses devoirs scolaires. Mais son application au travail ne diminuait pas son attrait pour le recueillement et la prière : « Chaque soir, dit-elle, après la classe, à peine de retour à la maison, je m'enfermais dans ma chambre pour réciter, à genoux, le rosaire entier. La nuit, je me levais plusieurs fois, pendant un quart d'heure environ, pour recomman-

der à Dieu ma pauvre âme. » Avant de se rendre à l'école, elle assistait à la messe. Son confesseur lui avait permis de communier d'abord trois fois par semaine, puis tous les jours. Ses rapports avec Notre-Seigneur devenaient plus intimes. « Il se faisait sentir toujours davantage à ma pauvre âme, écrit Gemma; il me disait beaucoup de choses et me donnait à goûter plus fréquemment de très grandes consolations. »

Mais la vie spirituelle n'est pas un enchaînement sans fin de douceurs et de consolations. Le Christ est inséparable de sa croix; la souffrance est inséparable de l'amour. Gemma ne tarda pas à en faire l'expérience. Pendant un an elle éprouva une désolante aridité. Elle connut le dégoût de la prière, la répugnance à l'oraison, le sentiment aigu de l'absence de Dieu. A ces peines intérieures, s'ajoutaient d'autres peines venant des créatures. On ne comprenait pas, dans son entourage, les aspirations de son âme, son amour du silence et du recueillement. Son père lui-même lui reprochait sa piété excessive et son goût de la solitude. Il aurait voulu qu'elle se vêtît avec plus d'élégance et se joignît à ses frères et sœurs pour la promenade. Enfin Dieu la frappa dans l'une de ses plus chères affections. Une vive tendresse, fondée sur la plus parfaite similitude de goûts surnaturels, l'unissait à son frère Eugène. Celui-ci, entré au grand séminaire, avait déjà reçu les ordres mineurs, quand il contracta le mal auquel avait succombé sa mère. Il mourut prématurément au mois de septembre 1894. Le chagrin de Gemma fut immense : elle tomba malade, et si gravement qu'elle faillit mourir. La guérison fut lente et Gemma restait très affaiblie : les médecins lui défendirent de continuer à fréquenter l'école. Elle demeura donc à la maison, veillant sur ses jeunes frères et sœurs et s'occupant du ménage. Ses devoirs domestiques ne l'empêchaient aucunement de penser à Dieu. Sa prière était continuelle. Levée de bon matin, elle assistait à la messe et communiait. Le soir, elle revenait à l'église pour l'adoration

publique du Saint-Sacrement en usage dans la ville de Lucques. Afin d'éviter la singularité, qu'elle avait en horreur, elle ne se rendait que deux fois par jour à l'église. Mais, sa journée finie, elle se hâtait de gagner sa chambre pour réciter à genoux le rosaire et se livrer à l'oraison.

Les attributs divins et surtout la Passion du Sauveur étaient le sujet ordinaire de ses méditations. Rarement elle prenait un livre : le crucifix lui suffisait. « Je ne gagne pas, disait-elle, à lire des prières dans les livres : mon âme n'y trouve pas de nourriture et se fatigue. Aussi, je prie de moi-même comme je peux. » C'est sa mère qui, de très bonne heure, lui avait appris à faire la méditation quotidienne. Cet exercice lui était donc devenu familier et elle y avait réalisé de tels progrès qu'elle pouvait écrire à son père spirituel :

> Je fais la méditation sans aucune fatigue. Mon âme se sent de suite abîmée dans l'immensité de la grandeur divine et s'absorbe tantôt en un point, tantôt en un autre. Je réfléchis d'abord qu'étant créée à la ressemblance de Dieu, Lui seul doit être mon unique fin. Il me semble alors que mon âme, délivrée de la pesanteur du corps, s'envole vers Jésus : et me trouvant ainsi en sa présence je me perds toute en Lui... Je termine l'oraison en priant Jésus d'accroître en moi son amour sans mesure.

Elle écrivait encore :

> Dans l'oraison, je suis comme hors de moi, dans une paix et une tranquillité qui ne peuvent s'expliquer. Je ne distingne plus en quel lieu je me trouve, ni si j'ai l'usage des sens. Je me sens attirée par une force; mais ce n'est pas une force violente, c'est une force douce. Lorsque je goûte ensuite la plénitude de la douceur que donne la possession de Jésus, j'oublie entièrement que je suis de ce monde; je sens que mon âme est comblée et n'a plus rien à désirer : le cœur est satisfait, car il possède un bien immense, infini, un bien incomparable et sans défaut. Le

bonheur que, dans sa bonté et sa charité sans limite, me fait goûter Jésus est si grand que, après l'oraison, je ne cherche ni ne veux plus rien sur la terre.

De plus en plus la terre était pour elle un pénible exil :

Je vis sur la terre, disait-elle, mais il me semble y être comme une âme égarée. Toujours et toujours ma pensée s'échappe vers Jésus, hors duquel tout est pour moi méprisable.

Et un autre jour :

Je suis très contente que le temps s'écoule avec rapidité : c'est autant de moins à passer en ce monde où plus rien ne me charme et ne me retient.

Vers la fin de l'année 1896, Gemma se sentit attirée vers une plus haute perfection. Elle écrit dans son journal :

Pendant cette nouvelle année (1897), je me propose de commencer une vie nouvelle. Ce qui m'arrivera cette année, je l'ignore. Je m'abandonne à vous, ô mon Dieu! Toutes mes espérances et mes désirs seront pour vous. Je me sens faible, ô Jésus, mais j'espère en votre secours et je prends la résolution de vivre d'une autre manière, c'est-à-dire plus près de vous.

Notre-Seigneur répondit à l'appel de son humble servante et l'aida, tout d'abord, à se détacher sans réserve des choses caduques d'ici-bas. Un jour, pour sortir en ville, Gemma s'était parée d'une chaînette d'or et d'une croix de même métal, cadeau de sa marraine de confirmation. De retour dans sa chambre, elle crut voir son ange gardien ; il la regardait d'un œil sévère et lui dit : « Les seuls bijoux qui embellissent l'épouse d'un roi crucifié sont les épines et la croix. » Cette vision et ce reproche impressionnèrent vivement Gemma. Elle enleva aus-

sitôt ses bijoux et prit la résolution de ne jamais plus les porter. Depuis lors, sa tenue fut d'une simplicité extrême : une robe de laine noire, descendant jusqu'aux pieds, une pèlerine de même étoffe et de même couleur, un chapeau de paille également noir, sans fleurs ni rubans, tel fut jusqu'à sa mort, l'été comme l'hiver, les jours ordinaires et les jours de fête, l'unique vêtement de Gemma : elle n'en voulut jamais d'autre. De plus, elle réduisit au strict nécessaire les objets à son usage : une grossière malle de bois, renfermant un peu de linge, un crucifix, un chapelet, deux ou trois petits livres de piété et une statuette de Notre-Dame des Sept-Douleurs que lui avait donnée sa mère mourante : c'était tout.

Dieu la préparait ainsi à un dépouillement plus absolu. En effet, au cours de cette année 1897, M. Galgani, qui avait trop généreusement accepté d'être la caution des uns et des autres, fut complètement ruiné. Il supporta ce coup terrible avec un grand esprit de foi : mais sa santé en fut ébranlée et il mourait bientôt, le 11 novembre de cette même année. Pour les six orphelins c'était le dénuement total. « Nous nous trouvions sans rien, écrit Gemma, nous n'avions pas de quoi manger. »

Les théoriciens de la mystique enseignent que, parfois, aux épreuves qui accompagnent ordinairement la purification passive des sens, s'ajoutent la maladie ou les infirmités, la perte des biens temporels, la mort de parents très aimés (1). Gemma ignorait ces lois mystérieuses de l'action divine, mais elle comprit que Dieu permettait pour son bien de telles épreuves. Elle confiait à une amie que la ruine de sa famille lui était apparue comme une grâce. Elle accepta volontiers cet état de pauvreté qui la rendait plus semblable au Sauveur et elle encouragea les autres à s'y résigner sans murmure. « C'est l'état dans

(1) Cf. Scaramelli, *Direttorio Mistico*, Tratt. V, cap. XII, n. 135, éd. Bassano, 1840, p. 317. — Garrigou-Lagrange, *L'Amour de Dieu et la Croix de Jésus*, 1929, t. II, p. 502.

lequel Dieu nous veut », disait-elle, et elle calmait leurs inquiétudes en répétant, avec une confiance inébranlable : « Soyez tranquilles, soyez tranquilles, la Providence viendra. » « Et la Providence venait », a déposé au procès une de ses tantes, « car pour dîner et pour souper nous avions toujours quelque chose, et si le nécessaire venait à manquer, la Providence nous l'envoyait toujours ».

L'épreuve de la pauvreté allait bientôt être aggravée par celle de la maladie. Depuis quelque temps, Gemma ressentait de vives douleurs dans les reins : elle devint toute courbée. Les médecins reconnurent une déviation de la colonne vertébrale. Des abcès se formèrent dans le dos. Refusant l'anesthésie, Gemma subit, sans une plainte, plusieurs incisions et une série de pointes de feu. Puis pendant un an elle dut porter un corset de fer. Heureuse de ressembler davantage au divin Crucifié, elle était pleinement abandonnée à la volonté de Dieu. Sa patience, son égalité d'humeur, sa tranquillité souriante, faisaient l'admiration des religieuses qui la soignaient. Cependant le mal empirait. Le 2 février 1899, Gemma reçut le saint viatique. Sur le conseil de son confesseur, elle commençait, quelques jours plus tard, une neuvaine au Sacré-Cœur. Celle-ci s'acheva le premier vendredi de mars. Gemma reçut la sainte communion. Ici, laissons-lui la parole :

> Quels moments heureux je passais avec Jésus ! Il me répétait : Gemma, veux-tu guérir ? Mon émotion était si grande que je ne pouvais répondre. Je dis alors mentalement : Jésus, comme vous le voudrez Vous-même. Pauvre Jésus !... La grâce était faite : j'étais guérie... Deux heures après, je me levai. Ceux de ma famille pleuraient de joie. Moi aussi j'étais heureuse, non point d'avoir recouvré la santé, mais parce que Jésus m'avait choisie pour sa fille. En effet, avant de me quitter ce matin-là, il m'avait dit au cœur, fort, très fort : Ma fille, la grâce que je t'ai accordée ce matin sera suivie de grâces beaucoup plus grandes encore...

La guérison avait été instantanée et complète. On devine avec quelle stupéfaction les médecins virent, marchant dans sa chambre, celle qu'ils avaient laissée mourante la veille au soir. L'un d'eux était si ému qu'il ne put dire que ces mots : « Gemma, priez pour moi. »

Comme le Seigneur l'avait annoncé à son humble servante, cette faveur de la guérison fut suivie de grâces bien plus précieuses. Le jeudi saint de cette même année 1899, Gemma terminait l'heure sainte quand elle se sentit envahir tout à coup par un profond recueillement, et Notre-Seigneur lui apparut cloué sur la croix. Elle se prosterna le front contre terre et resta ainsi plusieurs heures. Cette émouvante vision excita, chez elle, un ardent désir d'aimer parfaitement le Rédempteur. Mais comment atteindre la perfection de l'amour? Gemma interrogea son confesseur. La réponse ne lui paraissant pas assez nette, elle consulta le Seigneur lui-même. « Jésus, dans son infinie bonté, nous confie-t-elle, ne craignait pas de s'humilier jusqu'à se faire mon maître. » Un soir d'avril, pendant qu'elle était en oraison, Notre-Seigneur lui apparut de nouveau et, découvrant ses plaies béantes, il lui dit :

> Regarde, ma fille, et apprends comment on aime. Vois-tu cette croix, ces épines, ces clous, ces chairs livides, ces meurtrissures, ces plaies, ce sang? Tout est l'œuvre de l'amour infini. Vois jusqu'à quel point je t'ai aimée. Veux-tu m'aimer vraiment? *Apprends d'abord à souffrir : la souffrance apprend à aimer.*

Gemma comprit la divine leçon. Désormais, son désir de souffrir égalera son désir d'aimer :

> Je veux souffrir, je veux souffrir avec Jésus, disait-elle : ne me parlez pas d'autre chose. Je veux être semblable à Jésus : toujours souffrir tant que je vivrai, et toujours vivre pour toujours souffrir.

Et elle précise : « Souffrir, mais sans aucune consolation, sans le moindre soulagement : souffrir par seul amour. » La nature cependant a peur de la souffrance : la sensibilité n'est pas détruite par la grâce, et Gemma s'alarmait d'en sentir la révolte :

> Alors qu'aux âmes vraiment enflammées d'amour tout est facile, pourquoi un petit sacrifice, l'ombre même de la souffrance, m'apparaissent-ils, à moi, si pénibles? C'est un signe évident que je n'aime pas Jésus, n'est-ce pas?

Elle écrivait encore :

> Que Jésus me caresse ou me frappe, c'est tout un pour moi : j'y reste indifférente. Cependant, je dois avouer qu'à la vue de la croix tous mes sens frémissent : mais cela n'est pas un péché, me dit mon confesseur. Malgré cette grande répugnance, mon cœur embrasse toutes ses peines et y met toutes ses délices.

Elle dit un jour à son directeur :

> Croyez, Père, que je renonce volontiers à toutes les consolations de Jésus : je ne les veux pas. *Jésus est l'Homme des douleurs, je veux être la fille des douleurs.*

Ce vœu allait être exaucé pleinement. Un soir, tandis qu'elle était en prière, Notre-Seigneur lui apparut avec ses blessures ouvertes. Il s'en échappait non du sang mais des flèches de feu qui vinrent toucher les mains, les pieds et le cœur de Gemma, imprimant dans sa chair les stigmates de la Passion. Revenue de ce ravissement, Gemma eut beaucoup de peine à se mettre au lit, à cause de la douleur aiguë causée par les cinq plaies. Celles-ci devaient se rouvrir chaque semaine, le jeudi vers huit heures du soir, pour se refermer le vendredi à trois heures de l'après-midi :

> Quand s'approche la soirée du jeudi, écrivait Gemma, je me sens toute changée : je suis si heureuse. Le vendredi est toujours pour moi un jour de fête.

Son amour toujours plus ardent la rendait insatiable de souffrance. Les stigmates ne lui suffisaient pas. Elle voulait ressentir tous les divers tourments de la Passion. Dans une extase, on l'entendit s'écrier :

> O Jésus, quand mes lèvres s'approcheront des vôtres pour les baiser, faites-moi goûter l'amertume du fiel. Quand mes épaules s'appuieront aux vôtres, faites-moi sentir les fouets de la flagellation. Quand votre chair se communiquera à la mienne (dans l'Eucharistie), donnez-moi part à votre Passion. Quand ma tête s'approchera de la vôtre, faites-moi sentir la piqûre des épines. Quand mon côté s'approchera du vôtre, faites-moi sentir le coup de lance qui le perça...

Et Dieu agréa cette requête. A plusieurs reprises, Gemma souffrit les douleurs du couronnement d'épines, et celles de la flagellation. Elle porta aussi à l'épaule la plaie creusée par le poids de la croix. Cette merveilleuse participation à tous les supplices du Rédempteur dura deux ans.

En raison de ces manifestations mystiques, la vie de Gemma au sein de sa famille devenait des plus pénibles. Nul ne la comprenait et elle avait à souffrir, de la part des siens, les tracasseries les plus indiscrètes. On l'épiait quand elle se retirait dans sa chambre, et ses frères appelaient les voisins : « Venez voir Gemma partir en extase! » Ses tantes l'invitaient durement à cesser cette « comédie ».

Aussi Gemma désirait-elle entrer dans un couvent. Toutes ses démarches, toutes ses instances furent vaines. Mais Dieu, qui veillait sur elle, lui donna l'équivalent d'un cloître. En novembre 1899, Gemma fut adoptée par une famille profondément chrétienne, la famille Giannini. Là elle fut entourée de respect et d'affection, par le père, la mère, et les douze enfants. Une sœur de M. Giannini, familièrement appelée « tante Cécilia », devint sa confi-

dente et l'auxiliaire de ses directeurs. Par son expérience de la vie intérieure, elle pouvait, mieux que personne, comprendre les dons faits par Dieu à cette âme; par sa prudence, elle savait écarter les indiscrets et empêcher les commentaires. Gemma put vivre, dans sa famille adoptive, aussi cachée et aussi recueillie que derrière les grilles d'un carmel.

Toutefois, sur l'ordre de son directeur, elle demanda instamment la cessation des stigmates extérieurs. Ils cessèrent, en effet, le 12 février 1901, fête de la Passion. Mais les douleurs ne cessèrent pas; d'autres même s'y ajoutèrent, celles notamment causées au Sauveur par la dislocation des os durant le crucifiement, la tension des membres cloués à la croix, l'exténuation de tous les organes pendant les trois heures de l'agonie et la soif brûlante qui lui fit crier : « *Sitio!* » Rien ne manqua à Gemma de ce qui devait la rendre une parfaite image de Jésus crucifié. Rien, absolument, car aux souffrances corporelles s'ajouta le martyre du cœur.

En effet, quelques jours après l'impression des stigmates, en ce même mois de juin 1899, Notre-Seigneur lui avait fait connaître toutes les peines intérieures qu'elle aurait à souffrir jusqu'à la fin de sa vie :

> Après l'heure sainte, écrit-elle dans son autobiographie, Jésus m'a dit qu'il allait mettre sous peu ma vertu à l'épreuve, juger si je l'aime vraiment et si l'offrande que je lui ai faite de moi-même est réelle. Il m'a dit qu'il saurait à quoi s'en tenir quand je me trouverais dans l'aridité, l'affliction, la tentation; quand tous mes sens révoltés seraient comme autant de bêtes affamées... quand je n'éprouverais plus aucun goût pour les choses du ciel et que mon cœur serait privé de tout réconfort... Les injures, ajouta Jésus, ne te manqueront pas : *personne plus ne te croira*. Tu ne trouveras de soutien nulle part, pas même dans tes supérieurs. Tous au contraire te mortifieront et tu seras dans une confusion extrême... Tu essaieras de faire oraison, et tu ne sentiras qu'impuissance. Tu me chercheras sans pouvoir me trouver, et il te semblera que

je te chasse, que je m'éloigne de toi. Tu voudras te recueillir, et tu n'auras que des distractions... Lorsque tu iras communier ou te confesser, tu n'éprouveras aucun sentiment, mais de l'ennui en tout... Pour comble, tu prendras la vie en dégoût et tu auras peur de la mort, et il te manquera jusqu'au soulagement de pouvoir pleurer. Jésus m'a dit qu'il voulait me traiter comme il avait été traité lui-même par son Père céleste.

Gemma vit fondre sur elle les terribles épreuves annoncées. Comme toujours, elle trouva dans sa foi héroïque et dans son amour la force de se mettre à leur taille, au lieu de chercher à les réduire à la sienne (1). Ses lettres nous ont gardé les échos émouvants de son angoisse douloureuse :

Père, père, quel temps de ténèbres! Vous-même n'y verriez goutte si vous étiez comme moi. Jésus, je le reçois tous les matins, mais je ne le sens pas. Tout a disparu, et, ce qui est pire encore, je ne me souviens plus du passé. Comment ai-je vécu jusqu'à présent? je ne saurais le dire... (2). Et puis quel dégoût dans la prière! Le croirez-vous? Même lorsque je suis à l'église, je m'ennuie. Pauvre Jésus! Durant le temps que je consacre à la méditation, il me semble que je suis en purgatoire. Je la fais néanmoins. Voyez à quel point j'en suis venue. Se peut-il quelque chose de pire? Je suis pourtant contente, parce que telle est la volonté de Dieu. Enfin, je fais toutes mes prières habituelles, et même, pour réagir, je les prolonge. — Père, n'en doutez plus : je resterai ainsi tant qu'il plaira à Jésus. Que de fois j'ai répété ces jours-ci, vraiment de tout mon pauvre cœur : « Votre bon plaisir, ô Jésus, jamais le mien. Je brûle de vous contenter. Je ne veux que vous seul et votre très sainte volonté. » Oh! combien je m'aperçois, Père, qu'en faisant ce que veut la bonté de Jésus *toute croix devient une joie, à tel point que souffrir m'est trop doux* (3).

(1) « Ce n'est pas la souffrance qui doit se conformer à nous, disait-elle, mais nous qui devons nous conformer à la souffrance. » Cité par le P. Amedeo, *op. cit.*, p. 174.

(2) *Lettre* 22.

(3) *Lettres* 23, 24.

Ce qui fut le plus douloureux au cœur de Gemma, ce fut le changement d'attitude de son Père spirituel. Mgr Volpi était son confesseur depuis sa première communion. Elle l'aimait et le vénérait comme un père. Il avait toujours hésité à se prononcer sur l'origine des stigmates. A la suite d'un examen médical, il crut à une cause morbide et traita de rêveries tous les phénomènes de la vie mystique de sa pénitente. Prêtres et amis, jadis convaincus, doutaient. Gemma ressentit vivement cette profonde humiliation, « la première et la plus belle que m'ait donnée mon bien-aimé Jésus ». Elle craignait que son confesseur l'abandonnât : mais Mgr Volpi ne pouvait rester longtemps sur une si fâcheuse impression. Il fit appel à un pieux et savant Passioniste, le P. Germain de Saint-Stanislas, et le pria d'examiner à fond sa pénitente. L'examen fut long et minutieux, et sa conclusion favorable à Gemma. Sur les instances de Mgr Volpi, le P. Germain accepta d'être le directeur spirituel de Gemma. Celle-ci, sous la conduite de ce guide expérimenté, acheva de traverser la terrible purification passive de l'esprit. Le Seigneur recommença de se faire sentir à son âme : son cœur fut de nouveau embrasé d'amour.

> Jésus est en moi et je suis toute à lui. J'attends maintenant la grâce d'une totale transformation en Lui et je me consume du désir de m'abîmer dans l'océan immense du divin amour.

L'heure vint enfin où, après tant d'épreuves purificatrices, Dieu allait élever sa fidèle servante à l'union stable et parfaite. Gemma n'avait jamais osé nommer Jésus son époux. Un jour, dans une extase, elle exprima timidement son désir :

> O Jésus, toujours votre fille? Rien de plus? Je voudrais, cependant... O Jésus, oui, je comprends, ce serait trop

pour moi. Vous dirai-je mon désir ? Je voudrais, Jésus, je voudrais être, ô Jésus, votre... épouse. Oui, votre épouse, ô Jésus.

Notre-Seigneur ne tarda pas à l'exaucer. Il lui apparut sous la forme d'un petit enfant, porté dans les bras de sa divine Mère. Pour gage de leur mariage mystique, Marie enleva du doigt de son Fils un anneau qu'elle mit au doigt de Gemma.

Parlant de son nouvel état, elle écrivait à son directeur :

Jésus continue de m'aimer, mais non de la même façon qu'auparavant. Il continue de me recueillir et de m'unir à lui, mais d'une manière différente. Depuis ce jour a commencé pour moi une vie nouvelle.

Et elle décrit les effets de cette union :

Aujourd'hui, je ne suis plus en moi, je suis avec mon Dieu, toute pour Lui ; et Il est tout en moi et pour moi... Mon cœur palpite continuellement à l'unisson du cœur de Jésus. Vive Jésus ! Le Cœur de Jésus et le mien sont une même chose. Je ne passe pas une minute sans sentir sa chère présence ; et Il se manifeste d'une manière toujours plus aimable... Oh ! les doux moments qui s'écoulent pour moi ! C'est une félicité comparable seulement à la béatitude éternelle des anges et des saints.

Comparable, mais non pas identique. Les illuminations intérieures les plus éblouissantes n'égalent pas la clarté de la vision face à face. Gemma sentait bien la différence et la soulignait dans une lettre à son directeur :

Voilà, certes, le paradis sur la terre, et cependant j'aspire au paradis même ; car, voyez-vous, Père, si d'ici-bas je vois mon Dieu, je vois Jésus, je ne le vois pas *entièrement*. Il ne se donne pas à contempler tout entier, bien que ce qu'Il laisse entrevoir dépasse toute imagination. Et moi je veux Le contempler tout entier.

Pour que se réalise un tel désir, « l'âme voit qu'il ne lui reste plus qu'à briser la toile fragile de la vie naturelle où elle se sent enveloppée... et elle demande sa dissolution (1) ». C'est le vœu formulé par saint Paul : « Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo (*Philip.*, I, 23). » Gemma écrit au P. Germain :

> J'ai un brûlant désir de m'envoler vers mon Dieu. Oh! si vous pouviez apprendre un de ces jours, mon cher Père, que Jésus a fait de moi une victime de son amour, que je suis morte du pur amour! Ah! la belle mort! Je ne vis pas tant que Jésus ne me consume pas dans ses flammes. Je voudrais voir mon cœur incendié par l'amour. Je voudrais que tous pussent dire : « L'amour de Jésus a réduit en cendres le cœur de Gemma (2). »

Et dans une autre lettre :

> « Quelle joie quand je pourrai vous dire : « Bon papa, je pars, je vais en paradis! Adieu! Quelle consolation! Aller pour toujours auprès de Jésus! Laissez-moi, Père, laissez-moi demander la mort à Jésus... Tout ce qui met obstacle à cette rencontre avec Jésus, tout ce qui la retarde, me cause de l'ennui. Allons, vite, dites à Jésus de me prendre! (3) »

Depuis sa prodigieuse guérison en 1899, Gemma jouissait d'une bonne santé. Le dimanche de la Pentecôte 1902, dans une extase, elle entendit le Seigneur lui demander si elle consentirait à être victime expiatoire, particulièrement pour les sacrilèges et les péchés des prêtres. « Comment, ô Jésus, si j'accepte? Mais tout de suite, ô Jésus! Déchargez sur moi votre colère et glorifiez-vous sur cette misérable créature. » Le 9 septembre suivant elle tombait

(1) S. Jean de la Croix, *Vive Flamme d'amour*, Str. I, vers 6. Trad. Hoornaert, t. III, p. 166.
(2) P. Félix, *op. cit.*, p. 259.
(3) *Lettre* 116.

gravement malade. Elle eut des accès de fièvre, des vomissements de sang; son estomac ne pouvait tolérer la moindre nourriture. Aux cruelles souffrances qui en résultaient, le Seigneur ajouta les épreuves spirituelles. Il lui retira les douceurs de la contemplation et, sauf à de rares intervalles, toute faveur mystique. Bien plus : elle trouvait force et consolation dans la communion quotidienne, ce réconfort lui fut enlevé. Elle aimait à lire de temps en temps : elle devint aveugle. Enfin, elle eut à subir des vexations diaboliques et à soutenir de violentes tentations d'impureté et de désespoir. On écrivait à son directeur : « Gemma est bien malade : c'est un squelette recouvert de peau. Elle endure des souffrances terribles et des peines intérieures qui font frémir. »

Les médecins, craignant que son mal ne fût contagieux, conseillèrent d'isoler la malade. On loua donc une chambre dans une maison voisine et on y transporta Gemma. Cette séparation lui fut très sensible, car elle aimait tendrement sa famille adoptive. Elle dit en pleurant à la tante Cécilia : « C'est la seconde fois que je perds une mère; mais vive Jésus! Seule avec Jésus seul. »

Gemma, nous l'avons dit, avait participé à tous les tourments de la Passion. Il ne lui restait plus qu'à éprouver les douleurs suprêmes de l'agonie et de la mort. C'est pendant la semaine sainte de 1903 qu'elle devait consommer son sacrifice. Le mercredi saint, 8 avril, on lui donna la communion en viatique. Elle désirait la recevoir encore le lendemain, et elle garda le jeûne, malgré la torture d'une soif brûlante. Son action de grâces ne fut qu'une longue extase au sortir de laquelle, se tournant vers la Sœur qui la veillait, elle dit : « Quelle journée j'aurai demain! » Ce lendemain arriva : c'était le vendredi saint. Vers dix heures du matin, sa mère adoptive allait se retirer quand Gemma lui dit : « Ne me laissez pas seule, restez jusqu'à ce que je sois clouée à la croix. Je vais être crucifiée avec Jésus. » Peu après, elle tomba dans une profonde extase. Elle avait les bras en croix, et son visage

exprimait à la fois la souffrance et l'amour, la désolation et le calme. Elle garda cette attitude jusqu'à une heure et demie, mais les souffrances continuèrent jusqu'au samedi matin. Ce jour-là, vers huit heures, elle reçut l'extrême-onction, en pleine connaissance, répondant aux prières du prêtre. Puis tous ceux qui auraient pu la réconforter, dans ses derniers instants, s'éloignèrent. Sa ressemblance avec Jésus mourant devait être complète. Auprès de son lit seulement quelques femmes charitables. Le confesseur vint lui donner une dernière absolution et on ne le revit plus. Quant au P. Germain, éloigné de Lucques, il ignorait le grave état de la malade et ne pouvait songer à se rendre auprès d'elle. Lorsqu'on le rappelait au souvenir de Gemma, elle souriait et répondait : « J'ai fait à Dieu le sacrifice de tout et de tous : je ne demande plus rien. Maintenant je me prépare à mourir. » Dieu lui-même semblait s'être retiré d'elle tandis que le démon lui livrait ses derniers assauts. Elle resta donc seule, sur sa croix, dans un complet abandon.

Enfin, épuisée par la véhémence de son amour plus que par celle du mal, elle prit son crucifix et dit : « Voyez, ô Jésus, je n'en peux vraiment plus. Si telle est votre volonté, prenez-moi. » Et se tournant vers l'image de la Vierge : « Maman, je vous recommande mon âme : dites à Jésus qu'Il me fasse miséricorde. » Ce furent ses dernières paroles. Elle était calme et semblait reposer, quand tout à coup elle sourit, inclina la tête et, doucement, expira. Il était une heure de l'après-midi. Elle allait chanter l'Alleluia de Pâques au paradis.

***

Il est remarquable que, depuis un quart de siècle, des chrétiens de tous pays et de toutes conditions ont été attirés par le rayonnement posthume de cette mystique. Ne

citons qu'un témoignage, celui d'un jésuite missionnaire, le P. Drouart : « La vie de Gemma publiée par moi en japonais a eu un succès phénoménal. Cinq mille exemplaires épuisés en moins de deux mois. Jamais je n'ai vu au Japon un pareil succès de librairie. Les païens eux-mêmes veulent lire l'édifiant ouvrage (1). » Pour comprendre la raison d'une telle influence sur des âmes si nombreuses et si diverses, il faut lire la biographie complète de Gemma. Dans les limites d'un article de revue, on ne peut donner qu'une esquisse imparfaite. Il aurait fallu dire son amour des pauvres et son zèle pour la conversion des pécheurs, décrire l'harmonieux ensemble de ses dons naturels et des vertus surnaturelles qu'elle pratiqua jusqu'à l'héroïsme. Il y avait en elle un équilibre heureux de qualités contraires : prudence et simplicité, pureté et pénitence, esprit d'enfance et maturité. Sa pureté fut angélique : elle garda sans souillure la blanche robe de son baptême. Mais sa vertu dominante fut, au témoignage de son directeur, la simplicité.

Gemma était d'un naturel franc et sincère. Pour elle, oui était oui, non était non. Elle ignora toujours la fausse honte et le respect humain. Dans ses rapports avec le prochain, elle observait, certes, les règles essentielles de la politesse, mais il y avait dans ses paroles une spontanéité ingénue. Elle ne s'embarrassait pas de formules compliquées. En écrivant à son directeur ou à Mgr Volpi, elle entrait brusquement en matière : « Monseigneur, veuillez me prêter votre attention : aujourd'hui il m'est arrivé ceci... — Vive Jésus! Père, je suis contente. Jésus, j'en ai la certitude, m'envoie un peu de tribulation pour mon profit et mon utilité..... — Me voilà encore! Priez beucoup, Père, pour que vraiment Jésus vous éclaire. Je ne vous cacherai rien... » Une fois même elle dit franchement au P. Germain : « Lorsque vous m'écrirez, priez auparavant notre Jésus. *N'écrivez pas au petit bonheur,*

(1) Rapporté par le P. Félix, *op. cit.*, p. 395.

comme vous le faites souvent. Pardonnez-moi cette remarque; il y a si longtemps que je voulais vous la faire. »

Cette simplicité foncière se manifestait pareillement dans ses relations avec Dieu, les anges et les saints. Elle était encore une enfant quand elle entra dans les voies de la contemplation mystique : c'est en enfant qu'elle traita toujours avec la majesté divine. Elle parlait au Seigneur, à la Sainte Vierge et à son ange gardien, avec l'abandon d'une petite fille qui parle à son père, à sa mère et à son frère aîné. « Voilà, disait son directeur, la merveille qui m'a toujours le plus étonné et ravi en Gemma : je veux dire ce naturel, cette spontanéité, cette aisance, au milieu des manifestations les plus élevées de l'ordre surnaturel. » Si, dans une extase, elle recevait pour elle ou pour d'autres quelque avertissement divin, elle en faisait part aussitôt à son directeur : « Jésus a dit ceci et m'a commandé de vous le communiquer. Si j'ai mal compris, faites-vous-le mieux expliquer par Lui-même. » Et elle n'y pensait plus. A Notre-Seigneur qui lui reprochait un jour son hésitation à croire à la réalité d'une apparition, elle répondit : « Je doute parce que les autres doutent. Si vous êtes Jésus, faites-vous connaître comme on le désire. Croyez-nous, sans quoi nous ne pouvons plus aller de l'avant, ni moi, ni mon confesseur. » Et une autre fois elle dit avec sa franchise ingénue : « Le confesseur m'a dit que vous n'êtes pas Jésus. Le confesseur peut-il se tromper? »

La présence visible de son ange gardien lui paraissait une des choses les plus normales. A l'annonce de cette faveur, son directeur avait paru mécontent. « Vraiment, Père, lui écrivit Gemma, je n'y comprends rien. *Les autres, lorsqu'ils sont en prière, voient leur ange*. Si moi aussi je le vois, vous criez et vous vous inquiétez. » Avec ce compagnon céleste, elle était d'une familiarité naïve et primesautière. S'il était encore dans sa chambre, à l'heure de son départ pour la messe, elle lui disait en sortant : « J'ai bien mieux que vous : je vais à Jésus. » Et, sans plus s'occuper de lui, elle partait.

Dans les leçons historiques pour la fête de saint Hugues, abbé de Cluny, il est dit que ce qui lui attirait la confiance et l'admiration de tous c'était sa souveraine prudence unie à la plus grande simplicité (1). On en peut dire autant de Gemma. Au sortir d'un entretien avec elle un prélat déclarait : « Je n'éprouverais aucune difficulté à faire ma confession générale à cette enfant et à lui confier les plus intimes secrets de ma concience, tant est grande la confiance que m'inspire la candeur de son âme. » C'est bien son aimable simplicité qui rapproche de nous cette contemplative si ordinairement ravie en Dieu et qui attire vers elle, de tous les points du monde, des âmes si nombreuses. Son exemple les invite à s'engager dans la voie d'enfance spirituelle, à estimer la souffrance réparatrice et à s'offrir, en union avec le Rédempteur, comme des « victimes vivantes, saintes et agréables à Dieu (2) ».

Farnborough.

André Cabassut, O.S.B.

(1) « Concurrebant ad eum undique tum abbates, tum monachi, qui summam in ipso simul et prudentiam et simplicitatem mirabantur. » *Brev. Monast.*, 29 avril.

(2) *Rom.*, XII, 6.

Jérôme Gratien de la Mère de Dieu

Les six fins de l'esprit

Du Dilucidario del verdadero espiritu, *véritable encyclopédie de la vie intérieure* (1) *et l'une des principales œuvres du Vénérable Père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, premier Provincial du Carmel réformé et directeur* « insustituible » (2) *de sainte Thérèse de Jésus, nous extrayons quelques chapitres, de doctrine simple et pratique, sur les six fins de l'esprit et sur l'* « *annihilation* » *de l'âme dans la vie spirituelle. Nous les faisons précéder de quelques réflexions sommaires sur l'ensemble des œuvres de cet auteur, trop peu connu, — ou trop méconnu, —* « *digne* », *cependant,* « *d'être lu beaucoup plus qu'il ne l'a été jusqu'ici, pour son abondante et très claire doctrine, et pour les nombreuses et savoureuses connaissances qu'il nous donne des temps primitifs de la Descalcez.....* (3) »

« *Autant J. de J. M. Aravelles et Antoine de la Croix ont d'autorité dans l'exposition de la doctrine de saint Jean de la Croix, autant en a le P. Gratien dans l'exposition de celle de sainte Thérèse. Le P. Gratien a été l'un des meilleurs mystiques de la Réforme, et cependant aucun n'a exercé moins d'influence que lui parmi nos auteurs. Cette ombre qui depuis 1592* (4) *a enveloppé sa figure eut pour ceci, comme pour tant d'autres choses, de très funestes conséquences* (5). »

(1) *Obras del P. Jer. Gracian,* por el R. P. Silverio de Santa Teresa, Introd. p. XXVI, tome I, Burgos, 1932.
(2) *Ibid.*, t. III, Introd. p. XXIV, Burgos, 1933.
(3) *Ibid.*
(4) Son expulsion de l'Ordre.
(5) *La Escuela mistica Carmelitana,* Madrid, 1930.

Ainsi s'exprime, dans sa docte et excellente étude : La Escuela mistica Carmelitana, *le R. P. Crisógono de Jesús Sacramentado au cours des pages 128-133 qu'il a consacrées aux œuvres spirituelles du Vénérable Père.*

Il ajoute encore : « *Aujourd'hui où sont déchirés et dissipés ces brouillards qui enveloppèrent sa grande figure aux jours confus de la* Reforma, *il doit être regardé comme l'un des premiers anneaux de cette chaîne* » *de l'École Carmélitaine née avec saint Jean de la Croix et sainte Thérèse.*

Si les Œuvres du P. Gratien n'ont point la transcendance de celles du grand Docteur mystique et de la Doctora *d'Avila, — elles ont ceci qui — sur un autre plan — a sa valeur : d'être d'une doctrine saine et sûre, accessible à toutes les âmes, et d'une clarté que le P. Silverio appelle à juste titre « une transparence qui jamais ne se trouble* (1) ».

Le P. Gratien ne laisse guère à ses lecteurs le loisir de s'égarer sur le sens véritable de ses pensées ; pas une théorie qu'il n'expose, pas un principe qu'il ne pose ou n'exprime sans les accompagner d'une ou plusieurs comparaisons, de quelque exemple apportent ces clartés que ne peut pas toujours donner la seule exposition doctrinale.

Le P. Silverio a fort bien fait remarquer que pour juger des écrits du P. Gratien il faut tenir compte qu'il n'a pu généralement y apporter qu'une courte ou insuffisante préparation immédiate; qu'il ne se proposa pas d'étonner le monde par sa sagesse, et que ses pages — souvent écrites au courant de la plume, au milieu de souffrances terribles et de travaux absorbants et continuels — furent seulement le fruit de son zèle répondant aux nécessités qui se révélaient à lui dans son apostolat des âmes (2). « *Il fut, dit-il, un véritable type de vulgarisateur des bonnes doctrines* (3). » *Et nous croyons qu'on ne saurait en effet lui appliquer de qualificatif plus exact.*

Le but du P. Gratien était bien déterminé, et tout à fait différent de celui de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse. Tandis que saint Jean de la Croix écrit surtout pour les

(1) R. P. Silverio, *Obras*, t. I, Introd. p. XXII.
(2) Cf. *Obras*, t. I, Introd. p. XXI.
(3) *Ibid.*

âmes entrées déjà dans les voies spirituelles, — il le dit lui-même —, tandis que sainte Thérèse se propose d'écrire spécialement pour ses filles, le P. Gratien, lui, s'adresse à tout le monde. Son intention n'est pas d'explorer jusqu'au fond ni d'épuiser les matières spirituelles dont il traite, au contraire il s'en défend; là-dessus il est formel et fréquemment il y revient. Ce qu'il veut, c'est se faire tout à toutes les âmes et à chacune d'elles, c'est leur dire tout à la fois le nécessaire et le suffisant. Commençants, progressants et parfaits trouvent en lui, clairement exprimé, le mot qui convient à leurs aspirations, à leur état, et peuvent tour à tour y puiser encouragement, stimulant, assurance et sécurité.

Le souci d'être ainsi utile à toutes les âmes, d'être compris par toutes à tous les degrés d'intelligence, est peut-être, avec les rares loisirs dont il disposait, la cause de ce style simple et parfois négligé; ici ou là encore le caractère de certaines comparaisons semble par trop populaire. Ce sont des lacunes? Sans doute, mais elles n'empêchent ni l'ensemble d'être excellent, ni le langage de présenter ailleurs de riches nuances (1), *et il y a dans ses écrits, au témoignage du P. Silverio, des pages qui, en profondeur et en beauté, ne le cèdent en rien aux meilleurs écrits de son temps, saint Jean de la Croix mis à part* (2).

Pour apprécier équitablement la valeur des Œuvres spirituelles du P. Gratien, nous devons nous placer à son point de vue, pour constater si les moyens qu'il a pris sont proportionnés à la fin qu'il a voulue : universaliser la doctrine spirituelle en la vulgarisant, la concrétisant, la rendant accessible à tous. Simplicité, clarté, adaptation pratique facilitée, sûreté de l'affirmation, prudence dans les conseils, discrétion dans le choix et l'emploi des moyens, semblent bien être les qualités de ses écrits, outre la qualité de la doctrine proprement dite.

★★★

(1) Cf. *Obras*, t. I, Introd. p. XXII.
(2) Cf. *Ibid.*

Des six fins auxquelles peuvent arriver la vie spirituelle et l'oraison ; de leurs noms ; et des trois degrés de pureté, lumière, amour, union, quiétude et vie dans le Christ (1).

Daigne Notre-Seigneur me donner sa grâce et son esprit, infuser en moi le don d'intelligence, mettre des paroles dans ma bouche, de la clarté dans mon entendement, donner de la précision à mon style, afin que brièvement je puisse décrire ce que les contemplatifs appellent fins de l'esprit, termes des exercices spirituels et parties de la perfection.

Nous pouvons ramener ces fins au nombre de six. Elles sont comme les six ailes des séraphins que vit Isaïe ou des animaux enflammés de la vision d'Ezéchiel. Je tirerai de la Sainte Écriture les noms qui les expriment, et par lesquels ont coutume de les appeler les « théologiens mystiques ».

La première de ces fins se nomme : *Puritas elevata et oculus simplex* : pureté élevée ou œil simple; la seconde : *Lux inaccessibilis et vertex theologiae mysticae :* lumière inaccessible ou sommet de la théologie mystique; la troisième : *Amor seraphicus et supremus gradus dilectionis :* amour séraphique ou suprême degré de l'amour; la quatrième : *Unio consummata :* union consommée; la cinquième : *Quies in dilecto vel centrum animae :* repos dans le Bien-Aimé ou centre de l'âme; le sixième : *Contactus Divinitatis vel Vita in Christo :* contact de la Divinité ou vie *dans le Christ.* Les exemples et la doctrine les expliqueront.

Trois motifs m'ont déterminé à traiter de ces six fins. J'ai pensé d'abord que les personnes adonnées à la vie

(1) *Dilucidario,* I^re^ partie, chap. XVI.

spirituelle, les connaissant, seront portées à rechercher les moyens de parvenir à la perfection et y travailleront. Qui ignore le terme où il doit aboutir, malaisément trouvera le bon chemin pour s'y rendre. Qui ne voit pas la cible où viser tirera mal les flèches de ses désirs, de ses pensées, de ses actions, et dirigera mal ses exercices spirituels.

En second lieu, moyennant cette doctrine, beaucoup d'âmes qui se croient spirituellement très avancées seront confondues et s'humilieront, se voyant encore si éloignées d'en atteindre les fins, pour s'être longtemps attardées à des voies moins parfaites. D'autres, par contre, seront encouragées par la connaissance de ces fins ultimes dont parlent les auteurs spirituels : car ces biens ne sont pas un trésor réservé à Dieu seul, parce qu'Il est toujours prêt à secourir l'âme qui se dispose à les atteindre : souvent même d'un seul bond, comme il advint à Madeleine, ceux qui se font violence peuvent ravir le « royaume des cieux ». Grâce à cette lumière, peut-être quelque âme parcourra-t-elle plus de chemin en très peu de temps que d'autres en beaucoup d'années.

Troisième motif. Par tout ce que j'écrirai dans ces pages, plusieurs points de doctrine exposés dans les œuvres de la Mère Thérèse de Jésus et d'autres auteurs spirituels seront confirmés, et l'on verra justifié par la Sainte Écriture et par les saints Docteurs ce que ces auteurs ont voulu dire.

Or pour expliquer plus clairement cette doctrine qui est des plus importantes et des plus nécessaires, je crois bon, avant de parler de ces six fins en particulier, de faire encore quelques remarques préliminaires.

Première remarque. Souvent, par ignorance du vrai sens des noms donnés aux sentiments spirituels, on ne comprend exactement ni les choses qu'ils représentent ni la doctrine qu'ils contiennent : d'où tant d'erreurs et une telle diversité d'opinions parmi les personnes d'orai-

son. Je vais donc donner la signification de ces six noms.

Et d'abord le mot : *fin de l'esprit.*

Il exprime le plus haut degré et le sommet où peut arriver l'âme qui s'élève à Dieu dans l'oraison, le but final du chemin de la perfection, le plus parfait et le plus excellent qui se puisse obtenir par les exercices spirituels. En conséquence la *pureté élevée* n'est pas autre chose que le suprême degré de la pureté, le plus haut point, la limite où peut atteindre l'âme qui se purifie, et le terme de la vie purgative. Et je dis qu'elle s'appelle *œil simple :* l'œil ne peut souffrir aucun grain de terre ni de poussière, si petit soit-il; de même l'âme qui atteint ce sommet de pureté est dépouillée de tout péché et de toute tache.

La *lumière inaccessible* est le plus haut degré de connaissance où l'on puisse arriver en cette vie, la fin et le terme de toute lumière, contemplation et oraison, appelée par plusieurs « théologie mystique », car elle a son principe dans la plus haute lumière de la théologie qui est la connaissance de Dieu.

L'*amour séraphique* est le suprême degré de la charité, le plus haut point où l'on peut s'élever dans l'amour. Comme le ciel empyrée, le ciel de feu, est de tous le plus élevé, comme de tous les éléments le feu forme la sphère suprême (1), comme la hiérarchie des séraphins est la plus sublime de toutes et comme séraphin signifie embrasé d'amour, cette fin de l'amour plénier de Dieu est appelé amour séraphique.

L'*union consommée* est la suprême et ultime fin à laquelle peut atteindre l'âme qui veut s'unir au Christ. On a coutume de lui donner le nom de mariage spirituel. Lorsqu'un prétendant sollicite la main d'une dame, désireux de contracter union avec elle, il arrive, dit-on, à sa fin quand se consomme le mariage. Ainsi de l'âme. Dès qu'elle commence à se donner à l'oraison et au service

(1) D'après la physique des anciens.

de Dieu, elle prétend s'unir à Lui, et quand elle atteint le souverain degré de cette union, se consomme alors, peut-on dire, le mariage spirituel.

Quies in dilecto, ou le *repos dans le Bien-Aimé*, est la fin de tous les désirs de l'âme quand elle possède le Christ en plénitude et qu'alors sont satisfaites, contentes et tranquilles toutes ses puissances, comme est tranquille en son centre la pierre tombée de haut. Pour cette raison ce repos dans le Bien-Aimé est appelé *centre de l'âme*.

La *vie dans le Christ* est la fin de toutes les perfections. Elle se réalise quand l'âme en vient à agir, parler et penser comme agirait, parlerait et penserait le Christ s'il se trouvait dans le même état, le même âge, la même situation où l'âme se trouve. Aussi cette fin peut-elle s'appeler encore d'un autre nom : *la suprême imitation du Christ*. Quelques contemplatifs la nomment : *contactus Divinitatis*, contact avec la Divinité : il semble en effet que l'âme en arrive alors à toucher la Divinité sans intermédiaire. De même que le corps, au moment où lui est infusée l'âme, commence à vivre par l'effet de ce contact, ainsi l'âme, quand elle meurt à tout ce qui est du monde et se joint à Dieu, vit en Dieu et peut dire avec saint Paul : « *Vivo ego, jam non ego, vivit in me Christus.* » L'explication de ces termes, par lesquels sont désignées les six fins de l'esprit, facilitera la compréhension des livres spirituels qui traitent de ces matières.

Seconde remarque — importante et très nécessaire en ces choses. Ces fins et ces exercices spirituels appelés *pureté*, *lumière*, *amour*, *union*, *quiétude* et *vie*, peuvent être considérés en trois états et en trois manières.

Premièrement en leur plus haut degré en l'état suprême où ils peuvent arriver. Ils sont alors dits absolument fins ultimes et termes de toute la perfection. En cet état la pureté se nomme vraiment pureté élevée, — la lumière, inaccessible, — l'amour, séraphique, — l'union, consommée, — la quiétude, centre de l'âme, — et la vie

dans le Christ, contact de la divinité. Si nous les considérons en cet état suprême, aucune âme n'y peut atteindre en ce monde. Je ne parle pas ici de l'âme de la Très Sainte Vierge : aucune intelligence créée ne saurait comprendre à quel point elle s'éleva! Je parle des autres âmes qui sont dans le monde : elles ne montent jamais si haut qu'elles puissent atteindre ce degré de pureté élevée, pour pures qu'elles soient. Aucune n'a laissé ou ne laisse d'être à tel ou tel moment coupable de quelque faute, tant que dure la vie sur terre, puisqu'il est écrit : *septies in die cadit justus*, le juste tombe sept fois le jour. Aucune n'a tant de lumière et tant de sagesse qu'elle n'ignore beaucoup de choses qu'elle doit apprendre. Aucune non plus n'a tant d'amour et ne réalise tant d'union avec le Christ, ne se repose et ne vit si bien en Lui qu'elle soit au terme de l'amour, de l'union, de la quiétude et de la vie : pour saint et parfait que l'on soit, on peut toujours travailler à l'être davantage et à s'élever plus haut dans le chemin de la perfection.

Le second état de ces six fins est un degré intermédiaire. A ce degré quelques âmes parviennent. L'âme qui n'a conscience d'aucune faute mortelle non confessée, qui s'abstient des fautes vénielles et de leurs occasions, est, peut-on dire, en l'état de pureté, — bien qu'elle n'en puisse atteindre, comme nous l'avons dit, le souverain sommet. De même beaucoup d'âmes saintes possèdent de grandes lumières, un amour ardent, une haute union, beaucoup de quiétude, et vivent en Dieu, mais toujours il leur reste un grand chemin à parcourir pour atteindre au degré suprême. La raison en est que, par ces six chemins, on va à Dieu, que Dieu est infini, et infinie aussi l'étendue de ces chemins.

Le troisième état de ces fins est le degré infime, quand l'âme n'en approche en rien ou très peu. Ainsi appelle-t-on infime pureté celle de l'âme qui, tout en évitant les péchés mortels, tombe encore dans de nombreux péchés véniels et n'en fuit pas les occasions. De même, on dit

infimes la lumière, l'amour, l'union, la quiétude et la vie de l'âme en cet état.

Supposés donc ces trois états et ces trois degrés, je dis que leur doctrine est profitable à tous, qu'on se trouve en l'état intermédiaire ou infime. Chacun, en la méditant, prendra conscience de tout ce qui lui manque pour arriver au sommet, et pourra s'animer à y tendre plus énergiquement. Connaissant la richesse et l'excellence de ces fins, on en sera tout épris, et c'est avec plus de joie encore qu'on s'acheminera vers ces cimes [...].

Un avertissement pour finir. Quand les auteurs spirituels traitent de ces fins en leur perfection dernière et totale, ils ne veulent point dire qu'elles soient, en ce degré, accessibles ici-bas, pas plus qu'en écrivant sur la béatitude céleste on ne prétend qu'on puisse en jouir en ce monde. J'insiste sur ce point parce que certains se scandalisent d'entendre parler de pureté élevée ou d'amour séraphique, s'imaginant que ceux qui le font croient certaines âmes parvenues à ce degré souverain, et pareille erreur leur fait abhorrer une telle doctrine. Mais que veulent dire les auteurs qui en traitent? Qu'il y a des âmes qui s'élèvent très haut ! Et quand ces mêmes âmes rapportent certaines grâces ou grandeurs spirituelles expérimentées par elles, elles n'affirment pas davantage les avoir reçues en ce degré suprême [...].

Et si je dis ceci, qui est important, c'est que des personnes ayant lu les livres de la Mère Thérèse de Jésus et de quelques autres, où sont relatées beaucoup de ces grâces spirituelles obtenues par les âmes de haute oraison, prétendent qu'il ne faut pas laisser imprimer et publier cette doctrine, vu que peu d'âmes parviennent à de telles hauteurs. Ces personnes se trompent; cette doctrine, au contraire, encourage les pécheurs et les faibles, qui, attirés par la convoitise de si grandes richesses, s'adonnent ainsi à la vie d'oraison.

(A suivre.)

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Les Directives spirituelles de l'Église

LE POUVOIR MYSTÉRIEUX DU CHRIST-ROI

I. — *Regnum amoris*

L'Église offre au monde en ce temps une preuve magnifique de sa vitalité. En Argentine, des foules qu'on n'avait jamais vues aussi nombreuses, aussi ardentes, ont offert le spectacle d'une fraternité vraiment catholique : des hommes de toutes les races, de toutes les langues et de toutes les nations n'ont eu qu'une âme pour acclamer, avec le Chef de la chrétienté, le Christ-Roi, pour redire avec lui son message : *Christus Rex Eucharisticus vincit.*

Ce cri de fidélité au Christ a retenti là-bas dans la paix. Tous l'ont redit, les hommes au pouvoir, les hommes de la rue. Dans les Asturies, les martyrs l'ont opposé en mourant aux blasphèmes de leurs bourreaux. En Allemagne l'épiscopat commence la lutte contre le nouveau paganisme au nom du Christ Roi. Au Mexique, l'amour du Christ Roi soutient l'Église traquée, décimée dans une longue et savante persécution. A Paris, spontanément, de leur propre chef, des milliers de jeunes gens ont voulu manifester en public leur attachement à leur unique Maître : *Christus Rex Eucharisticus regnat.*

Quel est ce règne? Comment le Crucifié du Golgo-

tha, mort dans une humiliation sans pareille, exerce-t-il encore cette influence incomparable?

« Nous ne persécutons pas les dieux morts, disait un meneur bolcheviste : le Christ est un Dieu vivant. » Nous tenons au Christ comme à la vie. Tout le rayonnement, toute la bienfaisance, et ce prodigieux dévouement que le monde lassé attend de l'Église, ne peuvent venir que de Jésus-Christ. Mais comment atteindre à cette source jaillissant en vie immortelle? Comment le Sauveur exerce-t-il sur nos âmes son pouvoir sauveur? N'est-ce point la question que se posent les croyants attentifs aux battements les plus secrets de leurs cœurs?

Pour y répondre nous avons cru bon de traduire pour nos lecteurs de larges extraits de la belle et profonde homélie que prononça le Cardinal Pacelli devant un million d'auditeurs au Congrès de Buenos Aires.

Il envisagea le Royaume de Dieu comme Royaume d'amour, et l'Eucharistie comme sacrement de ce divin règne, comme le grand moyen dont Jésus se sert pour *actuer* sa puissance dans l'Église et dans nos âmes :

Le royaume d'amour de Jésus [...] est avant tout le royaume intérieur, auquel il faisait allusion quand il disait : Le royaume de Dieu est au dedans de vous (Lc, XVII, 21); c'est encore le royaume social qu'il a mis en lumière dans les suaves paraboles du lac (Mt., XIII); c'est enfin le royaume ineffable de la vie éternelle. Les frontières du royaume de Dieu s'élargissent et s'élèvent jusqu'à la source où jaillit l'amour divin.

En ce royaume, ainsi compris, la manière dont le Christ règne répond à son amour, et le règne propre de son amour diffère du règne de son pouvoir infini. Régner, ici, ce n'est plus un concept juridique, dont le contenu s'exprime par ces termes qui définissent les pouvoirs politiques : légiférer, juger, exécuter.

Régner en ce cas signifie : avoir des sujets qui accueillent

avec amour le gouvernement du Roi, et leur donner une part heureuse à tous les biens du royaume. Régner ainsi c'est vivre au milieu des sujets et pour eux, par un gouvernement tout de zèle, de prévoyance, de bonté. C'est faire en sorte que le royaume ait tous les moyens de parvenir à sa fin; que la vie du royaume réponde à son idéal. C'est établir la vie du royaume sur des fondements inébranlables qui assurent cette *tranquillitas ordinis*, cette paix que seul peut donner le Roi éternel. [...] Un tel règne est l'expression, l'œuvre de l'amour. On dirait [...] que tous les attributs divins, qui ont quelque rapport avec ce règne, sont devenus autant d'instruments de l'amour même.

Mais comment cet amour de Jésus va-t-il régner sur nous, comment va-t-il nous atteindre et nous mouvoir? C'est ici qu'apparaît le rôle incomparable de l'*Eucharistie*, que le cardinal Pacelli nomme *Sacramentum Regni*, *Sacrement du Royaume* :

Deux choses constituent le royaume du Christ dans la vie intérieure de l'âme : la *soumission* au Roi éternel et la *participation* aux biens du Royaume. L'âme s'abandonne à Jésus, et Jésus ouvre à l'âme ses trésors. L'Eucharistie produit si manifestement cet effet dans les cœurs, que la preuve en paraît inutile. L'Eucharistie dans le dessein de Dieu précisément a pour but d'éteindre en nous les convoitises, de supprimer les mouvements rebelles, d'allumer la flamme de la divine charité. Elle est le vin mystique qui fait germer les vierges, elle est le sacrement de l'amour. Par cette double efficience elle nous porte vers notre Roi d'un soumission si sincère que cette obéissance s'épanouit en abandon d'amour sans condition.

Mais Jésus ne veut régner que pour donner : il veut combler nos âmes de toutes les richesses du Royaume, et l'Eucharistie en lui soumettant nos cœurs les ouvre, du même coup, à l'opulence infinie de ses biens. L'Eucharistie nous donne, peut-on dire, une « pleine possession » de ces biens. En Jésus sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science; il est le Bien

suprême et la source de tout bien, et par l'Hostie ne se donne-t-il pas *lui-même, tel qu'il est*, et dans une intimité si profonde qu'il ne saurait se donner ici-bas sous une forme plus parfaite?

Dans le Sacrement Eucharistique il y a cette réciprocité d'amour qui se peut exprimer par ces douces paroles du Cantique : *Dilectus meus mihi, et ego illi :* Mon Aimé est à moi, et moi à lui (Cant., II, 16).

Cette réciprocité d'amour, Jésus l'a décrite dans le discours eucharistique de Capharnaüm : *Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui* (Jo., VI, 57). N'avez-vous jamais lu chez les saints, chez sainte Thérèse en particulier, les merveilles cachées du Royaume de Dieu dans l'intime des cœurs? Oh! le scintillement de la divine Sagesse, l'incandescence de l'amour, le déploiement des beautés de Dieu et de l'âme ensemble, la transformation des cœurs en Dieu! Telle est la gloire dont nous auréole le Sacrement du Royaume. L'Eucharistie peut à ce point *actuer* en nous le règne de Jésus-Christ!

II. — *L'Eucharistie sacrement du Royaume de Dieu*

Le Royaume de Dieu n'est pas seulement intérieur : il revêt encore un aspect extérieur, public, social, et c'est l'Église visible. Ici encore l'Eucharistie est le grand moyen du règne du Christ, elle *actue* invisiblement dans l'Église visible la puissance du Sauveur.

Considéré sous cet aspect, le Royaume de Dieu doit posséder le gouvernement, les moyens adéquats pour atteindre sa fin et la vie sociale voulus de son Chef. Le Christ doit vivre dans son Église, la gouverner, l'enrichir de moyens sociaux ordonnés à son objectif surnaturel. *Présence active* nécessaire, présence promise, présence réalisée : Voici, je suis avec vous jusqu'à la consommation du siècle (Mt., XXVIII, 20). Peut-on évo-

quer ces vérités bienheureuses sans penser aussitôt à l'Eucharistie?

Par l'Eucharistie Jésus demeure parmi les hommes et devient source de vie éternelle pour l'Église. Sous les espèces sacramentelles, inertes et silencieuses, la foi nous découvre l'action mystérieuse et assidue de Jésus dans son Église. Le grand pape Léon XIII n'hésita pas à dire, en termes originaux et puissants, que l'Eucharistie, en ce sens, est l'âme de l'Église (Enc. *Mirae caritatis*). C'est là que le gouvernement extérieur et visible de la hiérarchie doit puiser lumière, force, zèle, prudence, devenir autant qu'il se peut fécond et agréable au Seigneur.

L'Eucharistie n'est pas le seul organe du règne divin : tous les sacrements y concourent, mais tous en dépendance de l'Eucharistie, ordonnés à elle, qui est leur fin et leur couronnement, comme l'enseigne saint Thomas : *Omnia alia sacramenta ordinari videntur ad hoc sacramentum sicut ad finem* (III^{a}, q. 65, a. 3).

L'Eucharistie contient en effet et communique aux âmes cette vie éternelle qui est toute la fin de l'Église. On comprend donc qu'elle soit en un sens profond « source de la vie collective et sociale de l'Église elle-même », puisque la fin d'une société est le principe qui commande à son organisation et préside à tout son gouvernement. Le cardinal Pacelli insiste avec une très opportune sagesse sur cet *aspect spirituel* de la vie sociale dans l'Église :

La vraie formule de cette vie sociale, saint Paul nous l'a donnée dans la doctrine du corps mystique du Christ, et notre divin Rédempteur lui-même dans l'allégorie de la vigne. [...] L'Église, en union avec Jésus-Christ, reçoit de lui la vie, qui ne diffère point de la sienne. Ce qui compte le plus dans l'Église, ce n'est pas la vie extérieure, mais bien la vie intérieure, cachée avec le Christ, en Dieu. La fin pour laquelle Dieu a institué son Église ce n'est pas de donner aux hommes une vie sociale pareille à la vie des autres socié-

tés humaines, mais de nous transmettre une vie d'ordre supérieur et divin. Cela se fait par l'incorporation au Christ, et l'Eucharistie est par excellence le Sacrement de l'incorporation à Notre-Seigneur. Un Père disait que par elle nous devenons *concorporels* et *consanguins* avec le Christ. L'Eucharistie se nomme le sacrement de l'unité. Il me semble que Notre-Seigneur a voulu mettre en lumière plus que jamais le mystère de l'unité dans son Église, en son discours de la dernière Cène et sa prière sacerdotale, pour insinuer ainsi que l'unité tirait son origine des mystères eucharistiques. C'était bien cette vérité que saint Paul avait en vue, quand il écrivait aux Corinthiens : *Unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus* : Nous formons d'une multitude un seul corps, nous tous qui avons part au même pain (I Cor., x, 17). L'Eucharistie, mystère de foi et d'amour, devient ainsi comme le cœur de la sainte Église, d'où se répand dans tout le corps social la vie de son Roi divin Jésus-Christ. Quand Dieu inspira à un Pontife le dessein merveilleux d'*instaurer tout dans le Christ*, de relier toutes choses au Christ comme au Chef, il lui inspira en même temps de promouvoir d'abord la vie eucharistique.

III. — *Le germe de la vie éternelle*

Notre vraie vie, trésor secret, semence mystérieuse mise au creux de l'âme par la main du Seigneur, ne meurt pas : ce rayon venu de l'éternité y remonte. Que peut l'Eucharistie pour la vie qui traverse la mort ? Ce sacrement des pèlerins nous conduit aux portes. Nous fera-t-il entrer ? *Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle* (Jo., VI, 52). Il ne l'aura pas, il l'a. Il l'a comme une semence qui se dilate à l'intérieur de la chair où la mort déjà porte ses coups sourds. L'Eucharistie hâte le détachement nécessaire, elle nous fait presser le pas, elle crée une nostalgie, une faim qui ne peut s'assouvir ici-bas. L'âme eucharistique veut goûter ce « vin nouveau » qu'on ne boit pas dans les cou-

pes de la terre. L'Eucharistie est donc « la semence du Royaume de Dieu en sa formation définitive » :

Par sa vertu la vie de foi se transforme en vie de vision, les voyageurs arrivent à la patrie, et ceux qui ont reçu en partage le Christ humilié auront part à sa gloire incorruptible. Nous pouvons ajouter que l'Eucharistie nous donne un avant-goût de la vie céleste. Saint Paul disait que les justes sont déjà sauvés en espérance : *Spe enim salvi facti sumus* (Rom., VIII, 24). L'Apôtre emploie cette expression à dessein. Il ne dit pas qu'ils espèrent de se sauver. Il veut insinuer et inculquer cette idée que la justice est comme une possession anticipée de la vie éternelle. A plus forte raison nous pouvons le dire de l'Eucharistie, laquelle, nous donnant le Christ, nous donne en Lui tous les biens du ciel. La mort, moment de notre transformation, ne fera que déchirer le voile et nous montrer ouvertement et en clair ce que déjà nous possédions, ce que déjà nous voyions, d'une certaine manière, à la lumière de la foi. Au ciel « nous serons toujours avec le Seigneur » (I Tim., IV, 17), parce que nous étions avec lui déjà sur la terre. Divine impatience du Cœur du Christ qui, par une série de prodiges, a voulu nous faire avoir, dans le temps encore, la vie de l'Éternité et nous faire porter secrètement au cœur, durant la nuit de la foi, la flamme de l'immortel amour.

IV. — *L'Eucharistie lien de la fraternité catholique*

L'Eucharistie s'enveloppe de silence. Elle attire les âmes contemplatives dans une intimité qui paraît immobile. Elle est le sacrement de l'union — mais cette union n'est-elle pas un cœur à cœur, ineffable, secret, incommunicable? L'homme qui a joui de la paix eucharistique ne va-t-il point se porter de tout son désir vers la solitaire oraison, loin des tracas de l'action? L'Eucharistie nous tournerait-elle au dedans, vers un horizon intérieur tout rempli de nous-même, de nous seul?

Pareille dévotion serait illusoire. Nous recevons dans l'Eucharistie la grâce surabondante du Christ. Or cette grâce est *souveraine* : elle domine et fait vibrer tous les battements de la vie dans le corps mystique. Toutes les pulsations de cette grâce reçues dans un cœur aimant et sincère doivent donner au rythme de nos sentiments une ampleur universelle, une grandeur catholique. Le cœur du chrétien et le cœur du Christ dans la communion, quand les choses sont bien faites, ne peuvent avoir qu'un amour pareil ; les volontés, une égale intention. Sublime, merveilleux accord qui lierait ensemble toute la gerbe de l'humanité, si tous les hommes étaient de parfaits communiants. Notre malice fait obstacle à ce pouvoir créateur d'unité. Cependant, à mesure que s'étend le règne du Roi Eucharistique, grandit le sentiment de notre fraternité catholique.

L'Eucharistie seule a permis ce prodigieux rassemblement de Buenos-Aires. Elle a rendu possible et puissamment efficace cet appel que le Cardinal Légat lançait à tous les congressistes et par la radio au monde entier, au début de ces fêtes :

Je désire que durant ce Congrès s'élève de la multitude venue des régions les plus éloignées du globe une prière fervente pour la paix du monde, surtout entre les peuples sud-américains. Les blanches espèces eucharistiques, formées d'innombrables grains de froment fondus dans une indissoluble unité, symbolisent l'union qui doit régner selon le Christ entre les hommes. Prosternés en ces jours devant l'Hostie immaculée, de chacun de nos cœurs nous devons faire jaillir un cri ardent, un cri *universel* — puisque les langues les plus diverses de la terre se confondront en ce cri pour élever d'un seul accent cet appel : *Jésus Roi de la paix, accordez au monde la paix véritable* (1).

(1) Card. Pacelli, discours inaugural ; *O. R.*, 12-10-34.

Le résultat souhaité fut obtenu. Le Cardinal Légat, dès son retour à Rome, a rendu témoignage au pouvoir du Christ opérant la fusion d'esprits si divers avec une force évidente :

Ces heures édifiantes de fête eucharistique, cette démonstration de l'unité catholique dans l'Église et la Papauté, ont donné aux immenses foules du Congrès une précieuse certitude : celle de la fraternité dans le Christ, voulue de Dieu d'homme à homme sans distinction de classe, et de la fraternité voulue de Dieu pareillement de peuple à peuple, par-delà les limites de nation et de race.

Buenos-Aires fut sous la sainte influence de cette fraternité. Cet esprit pénétra comme un fluide surnaturel et précieux toutes les cérémonies solennelles du Congrès. Devant l'autel du Dieu Eucharistique s'agenouillèrent les représentants de tous les peuples comme une seule famille spirituelle. Rancœurs, inimitiés, luttes, furent oubliées : le baiser de paix, que le Légat donna aux ministres durant la Messe pontificale et fut par eux transmis aux Cardinaux et aux Évêques, représentants de toutes les nations et de toutes les races, fut un symbole et une promesse. Claire et puissante sortit alors du cœur des masses la prière pour la fraternité et la paix : pour la paix dans la justice et dans l'amour entre les classes, pour la solidarité véritable entre les peuples.

On peut affirmer qu'un des fruits les plus saints et l'une des plus grandes conquêtes du Congrès fut vraiment le désir de cette paix, et la prière pour cette paix, jointe à la volonté d'employer les moyens pour l'obtenir. Toute parole prononcée en ce sens eut une approbation et des applaudissements unanimes. Qui put avec un tel bonheur assister aux merveilles de ces journées en rapporta des souvenirs ineffaçables : jamais sans doute la persuasion que seul l'amour de Dieu peut conduire à la paix véritable ne fut aussi répandue dans l'intime des cœurs. Propager cet amour fraternel, en faire la loi fondamentale et efficace de la vie individuelle et sociale des peuples, abattre les obstacles qui s'opposent à la possession de cette très haute fin : voilà le grand objectif indiqué par le Congrès à tous les catholiques du monde. L'amour fraternel, l'atmosphère spirituelle émanant de la table eucha-

ristique doit imprégner la vie de chaque jour et de chaque heure. Et tel est le grand message social de Buenos-Aires au monde catholique. (*O. R.*, 4-x-34.)

Pourrait-il en être autrement lorqu'une fois cet amour du Christ nous a touchés? L'âme qui sait que ce pain seul apaise le désir toujours renaissant du cœur pourrait-elle ne point le donner à qui l'ignore? Cette âme, disait encore le Cardinal Pacelli, « se sent impatiente de voir le Christ établir en elle le règne de son amour. Elle désire ardemment de pouvoir dire : *Dominus possedit me* : Le Seigneur me possède (Prov., VIII, 22)... Elle se sent pénétrée d'ardeurs apostoliques pour étendre les confins de l'Église; en proie à je ne sais quelle douce agonie, elle redit enfin : *Cupio dissolvi et esse cum Christo* : Je désire me dissoudre, pour être avec le Christ; et elle se sent à la même heure assez forte pour effectuer, confiante dans l'amour, les plus généreuses séparations. Je puis tout, dit-elle, en celui qui pour mon amour s'est caché et vit dans la divine Eucharistie. Le sacrement du Royaume dilatera le règne de Jésus dans le sein mystérieux du monde des esprits... » Et si nous voulons en vérité tout restaurer dans le Christ, renouer ce « monde cassé » avec le lien de la fraternité catholique, il nous faut revenir tous au principe, au point de départ, au centre d'où tout rayonne, au Chef, au Roi Eucharistique. *Christus Rex Eucharisticus imperat.*

fr. Étienne Lajeunie, O. P.

Les Scouts au service de Dieu

Le prochain Congrès National des Scouts de France, qui va se tenir à Toulouse les 30 et 31 décembre, aura pour effet d'attirer l'attention des éducateurs sur la pédagogie scoute. A cette occasion, nous voudrions mettre en relief quelques-uns des principes de cette éducation, engagés dans le programme du Congrès, et montrer surtout comment, par leur pénétration dans les milieux populaires où ils se recrutent déjà dans la proportion de 60 %, les Scouts de France, tout en restant fidèles à l'idéal de Baden-Powell, peuvent servir magnifiquement les intérêts de l'Église et contribuer au renouveau chrétien. L'unanimité n'est malheureusement pas encore réalisée sur ce point. En effet, un auteur qui veut préciser l'attitude religieuse des scouts catholiques tente une chose délicate. Se fait-il un scrupule de ne pas abandonner la moindre parcelle de son catholicisme? au nom de la fraternité scoute et du respect dû à la pensée du fondateur, on lui refuse l'honneur de faire du scoutisme authentique. A-t-il le souci de se plier au système d'éducation de Baden-Powell? des catholiques se trouvent pour l'accuser d'introduire dans la vie de l'Église un élément étranger et trouble. Qu'en est-il de ces griefs?

Baden-Powell et ses disciples.

Chose étrange! Si vous lisez attentivement Baden-Powell, il vous sera difficile d'admettre un scoutisme où Dieu soit absent, tant le fondateur insiste sur la nécessité de placer Dieu à la base de l'éducation et de donner aux Éclaireurs non seulement des principes religieux mais des convictions religieuses. Pour lui, la religion est manifestement affaire

non d'instruction mais d'éducation (1). Mais si d'aventure vous vous trouvez en présence de scouts « neutres », vous justifierez mal à leurs yeux le scoutisme catholique. Un des leurs, à qui nous devons à bien des titres le respect, écrit : « Baden-Powell a exprimé souvent le vœu qu'aucune fédération ne fût confessionnelle et que « jamais la religion ne séparât deux Éclaireurs »... il regrette les séparations établies entre Éclaireurs par la question religieuse, et regrette également que des Églises se servent du scoutisme pour une fin extérieure à lui... (2). »

Comment répondre? Par des textes? Rien de plus décevant : tantôt ils semblent se reporter à une situation particulière, celle des Éclaireurs anglais; tantôt ils paraissent établir des principes que la réalité vient contredire. Rien de plus certain que, pour Baden-Powell, il est essentiel à la promesse de l'Éclaireur de faire mention de Dieu, et pourtant il existe en France une Fédération, reconnue par le Bureau International, qui rend facultative cette intervention de l'idée de Dieu (3). Est-il exact, également, que Baden-Powell souhaite qu'aucune Fédération ne soit confessionnelle?... Il est vrai que ce vœu exprime surtout la crainte de voir compromise la fraternité qui doit exister entre scouts. Dans ce cas, comment ne pas noter ce que dit Baden-Powell touchant le statut religieux des Troupes : « Une troupe peut se limiter entièrement à une secte ou à une confession (par exemple, les instructeurs et les garçons appartenant tous à l'Église anglaise, à l'Église catholique romaine, à l'Église Wesleyenne, etc.)... (4). » Si le Fondateur reconnaît des troupes confessionnelles, pourquoi adopterait-il une attitude différente

(1) « Actuellement, les actes de beaucoup d'entre nous ne sont que bien peu guidés par leur conviction religieuse. Cela provient en grande partie du fait qu'ici encore *l'instruction* a été mise à la place de *l'éducation* pour l'enseignement religieux du jeune garçon, et que parfois l'enseignement est donné par des gens qui n'ont pas d'expérience véritable et ne sont pas convenablement préparés à ce travail. » *Guide du Chef Éclaireur*, p. 84.

(2) *Le Chef*, revue des E. D. F., août-septembre 1934, p. 293.

(3) Lire sur cette question : *Figure du Scoutisme en France* (Spes), ch. I, Scoutisme et Neutralité.

(4) *Guide du Chef Éclaireur*, p. 85.

vis-à-vis des Fédérations? Et, touchant la possibilité d'une fraternité scoute dans le cadre des diverses croyances, Baden-Powell a implicitement marqué sa position quand il a écrit :

J'ai par conséquent confiance que la haute approbation accordée par le Pape au mouvement scout et guide recommandera celui-ci aux autorités de l'Église catholique dans toutes les parties du monde, et que nos chefs catholiques qui, dans certains centres, se sont sentis hésitants à unir leurs efforts avec ceux des sections de religions différentes, sentiront maintenant qu'en coopérant avec eux ils appliquent, en fait, les instructions de Sa Sainteté citées plus haut et qu'ils s'unissent vraiment « *pour résister aux forces de désagrégation si dangereuses en ce moment* » (1).

Quoi qu'il en soit des textes, la meilleure réponse à la question soulevée est dans l'idée que Baden-Powell se fait de la religion et dans la situation de fait des Fédérations françaises. Chose certaine, Baden-Powell a horreur d'une « religion du dimanche »; pour lui la religion doit remplir, imprégner chaque journée, chaque instant de l'Éclaireur. Nous venons de voir au surplus que, selon lui, la religion est affaire non d'instruction mais d'éducation. Bien mieux que des phrases, c'est cet état d'esprit qu'il faudrait commenter et creuser. Il y a là, on s'en rend compte, de quoi légitimer — et largement — l'existence de Fédérations confessionnelles où l'on s'applique à inculquer ces principes et à donner des habitudes religieuses.

Au reste, chez nous — à part les Éclaireurs de France qui ont comme découronné leur mouvement en rendant facultative la mention de Dieu — il n'existe que des Fédérations confessionnelles où la pensée du Fondateur est pleinement respectée. Un seul groupe n'a pas encore été reconnu — les Éclaireurs Israélites de France — et lui aussi a toujours revendiqué et revendique encore le droit d'être admis comme un mouvement confessionnel.

Notre but en effet est tout à fait parallèle à celui des Scouts de France et des Éclaireurs Unionistes. Mouvements qui cherchent à

(1) *Figure du Scoutisme...*, p. 80. Lire aussi sur cette question de la collaboration les pages 46-48.

profiter du scoutisme pour cultiver chez leurs membres la conscience confessionnelle et l'amour de leur religion. Entrer dans une association laïque serait positivement aux yeux des milieux auxquels nous nous adressons le reniement de tous nos efforts. Ne confondez pas ceci surtout avec les vues étroites d'un exclusivisme intransigeant .. Il y a un scoutisme catholique officiel, un scoutisme protestant officiel, pourquoi ne peut-il y avoir de scoutisme juif officiel?... (1)

Revendication qui n'est pas purement verbale. Voici ce qu'a écrit un prêtre catholique, le R. P. Riquet, qui les a vus à l'œuvre :

Pendant huit bons jours, ils (les Éclaireurs Israélites) furent nos voisins. J'ai pu tout à mon aise, en compagnie de mes scoutmestres, voir et revoir leur camp. Au point de vue technique scoute, ils nous ont paru d'une valeur au moins égale à la moyenne des troupes S.D.F. et ils nous ont montré à plus d'une reprise de quelle manière effective ils comprenaient la fraternité scoute. Ils étaient à la gare lors de notre arrivée, et nous aidèrent à porter nos bagages, et en quittant leur camp, ils nous abandonnèrent gracieusement le reliquat de leurs provisions. Le feu de camp auquel ils nous invitèrent nous fit voir des Éclaireurs pleins d'entrain, chantant avec un bel unisson et pleins d'égards pour leurs frères scouts catholiques dont ils invitèrent l'Aumônier à dire le dernier mot de cette soirée difficilement oubliable.

A plusieurs reprises, les chefs m'ont dit, avec une belle loyauté, leur volonté de créer un mouvement scout nettement religieux et loyalement français. De fait, le salut aux couleurs se fait chez eux avec un sérieux que certaines de nos troupes pourraient leur envier. Et je souhaiterais que tous les Éclaireurs catholiques respectent le Dimanche et le Vendredi comme j'ai vu les Éclaireurs israélites s'astreindre aux observances kasher et sabbatiques Ils ne veulent pas d'un scoutisme laïcisé, ils le veulent intimement religieux... (2)

Ainsi scoutisme et religion doivent-ils demeurer inséparables, et il est illusoire en même temps que dangereux de briser cette union au nom de la fraternité scoute. D'où vient cette crainte que « des Églises se servent du scoutisme pour

(1) Lettre du Commissaire National R. Gazmon à M. le Comte Marty, Commissaire International, 2 décembre 1928.

(2) Lettre du R. P. Riquet à M. le Chanoine Cornette, 1er novembre 1930.

une fin extérieure à lui »? Ceux-là seuls peuvent l'éprouver qui établissent un fossé entre scoutisme et religion. En vérité, la fin dernière du scoutisme peut-elle être différente de celle de l'Église? Celle-là doit être, de toute évidence, ordonnée à celle-ci. On ne saurait oublier, sans meurtrir profondément notre nature humaine, que Dieu est notre fin ultime avec qui la religion nous met en relation étroite et constante.

Les scouts dans l'Église.

Ce problème de la fraternité et de l'union soulevé à l'intérieur du mouvement scout dans le monde, se pose aussi à l'intérieur de l'Église Catholique. Quel embarras pour les curés lorsqu'ils ont vu leurs jeunes paroissiens revêtir pour la première fois le costume kaki, si suspect dans les débuts, et l'introduire dans l'église à l'heure des offices! Quel émoi, pour les fidèles, de voir les premiers « boy-scouts » franchir les limites du sanctuaire et gravir les degrés de l'autel pour le service de la Messe! Mais qu'est cela à côté des 50.000 scouts de France, venant s'ajouter aux jocistes, aux Équipiers, aux confrères de patronage!... Signe manifeste et émouvant de la vitalité de notre race et de notre Foi! Mais ne parle-t-on pas aussi d'éparpillement, de division? Il en est qui soupirent après le jour où tous les jeunes se grouperont autour du Christ sans autre loi que la Charité, sans autre orgueil que leur dignité de frères du Christ et d'enfants de l'Église.

Puisque certains de ces jeunes ont bien exprimé ce qu'il fallait répondre, pourquoi ne pas leur céder la parole? Voici donc en quels termes les rédacteurs de l'*Étoile Filante* ont maintenu et l'opportunité de groupements spécialisés et la nécessité entre eux d'une même inspiration foncière :

Nous ne sommes ce que nous sommes, nous ne valons le peu que nous valons que parce que nous avons trouvé chacun un climat spirituel, un terroir où notre vocation personnelle put prendre racine et nourrir, selon son espèce, quelques fruits.

Oui, il y aurait péril à rester dans des groupes distincts si chacun devenait fanatique d'une formule, et se persuadait qu'elle est la seule clef du salut. Oui, si ce qui nous réunit n'était que curiosité, expansion naïve, gentillesse et légèreté de jeunesse. Mais c'est bien autre chose... Si l'on soulevait le voile qui cache le secret des

cœurs, l'on verrait sans doute que ce qui rapproche les jeunes catholiques d'aujourd'hui, c'est un grand zèle pour le salut des âmes et par-dessus tout une grande avidité pour le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tous les mouvements de jeunesse catholique sont portés par cet élan d'amour..., et c'est cet élan seul que nous sentons en nous quand, les préoccupations de l'action congédiées, nous refermons sur nous les portes de notre chambre la plus secrète.

Toutes les fois que nous assistons à la Messe, nous nous retrouvons pris, corps et âme, dans la grande marée chrétienne, soumis à son seul rythme, liés à toutes les molécules qu'elle emporte. Toutes les fois que nous recevons notre Dieu, nous le supplions de mettre son cœur à la place du nôtre... et quand nous nous relevons, c'est à peine si nous percevons ce qui nous distingue de ceux — quels qu'ils soient — qui viennent de le recevoir près de nous.

Cela suffit. Dès lors notre diversité n'est pas division mais richesse. Quand on reste profondément conscient de l'Unité de tous les chrétiens dans le Christ, on est libre de chercher à se développer dans sa ligne... pour porter jusqu'aux mains du Père tous les fruits dont il a greffé les surgeons sur nous. Nous ne gagnerions rien à nous confondre. Nous perdrions beaucoup à nous uniformiser. Il suffit que nous restions frères et que nous sachions le montrer (1).

Spécialité scoute.

Une fois reconnue, pour les Éclaireurs authentiques de Baden-Powell, la nécessité de servir Dieu au sein du mouvement et au sein de l'Église, comment déterminer et fixer la nature de ce service?

Problème délicat. Nous nous trouvons ici en présence d'apôtres qui se font une très haute idée du scoutisme catholique, mais qui, à notre sens, donnent prise au reproche d'en faire un mouvement inaccessible à beaucoup et de dépasser les limites permises. Voici ce qu'écrit le R. P. Froget, S.J., à propos d'un article intitulé « Spiritualité scoute? » (2) :

Le scoutisme offre-t-il un authentique cheminement vers la perfection? Non seulement vers la perfection morale de l'homme — — ce qui ne fait aucun doute — mais vers la vie de perfection

(1) *L'Étoile Filante*, neuvième cahier, dans *Revue des Jeunes*, juillet-août 1934, pp. 148-149.

(2) *Figure du Scoutisme...*, p. 89.

religieuse?... Si le scoutisme catholique n'est pas encore une spiritualité de vrai nom, il en présente au moins quelques traits essentiels...

L'auteur s'efforce ensuite de montrer que le scoutisme 1° conduit à Dieu, 2° conduit à Dieu par le Christ. Puis il poursuit :

Peut-on en induire qu'ils soient mis par leur scoutisme sur la voie de l'union divine, ces privilégiés du grand air et de la grâce? Union divine au sens de la haute mystique? Non. Aucune école n'y mène. Union divine au sens de l'ascèse poussée? Oui, du moins le scoutisme met sur cette voie. C'est tout ce que nous disons (1).

Visiblement, l'auteur demeure embarrassé — comment ne le serait-il pas? — et il achève lui aussi sur un point d'interrogation, en autorisant toutefois l'espoir que l'avenir permettra de parler sans conteste et au sens propre de spiritualité scoute.

Voici encore, dans le *Bulletin de liaison des Aumôniers scouts*, un article intitulé « Scoutisme et perfection » dont nous ne citons que la conclusion :

Il n'est donc pas exagéré de rapprocher les deux termes : scoutisme et perfection. Le scoutisme propose un idéal ordonné de perfection humaine intégrale, il donne le moyen efficace de le réaliser : il est donc comme un état de perfection (2).

Revenons maintenant à Baden-Powell, et sans nous étendre ici sur des notions de philosophie ou de théologie, essayons de préciser l'adaptation religieuse qui nous paraît la plus conforme à son idéal.

Quel est pour le fondateur le but du Mouvement scout? La formation du caractère :

C'est donc bien là le but le plus important du scoutisme : édu-

(1) *Scoutisme et Spiritualité*, dans *La Cité Chrétienne*, 5 avril 1934, p. 782. Sur quoi repose cette distinction entre « Union divine au sens de la haute mystique » et « union divine au sens de l'ascèse poussée »?...

(2) 4e année, pp. 185 188.

quer; je ne dis pas instruire, mais éduquer, c'est-à-dire pousser le garçon à apprendre lui-même, parce qu'il le désire, tout ce qui tend à lui donner du caractère (1).

Puis, analysant les moyens d'arriver à ce but, il place en première ligne « la piété envers Dieu ». L'orientation est donc toute différente entre l'idéal scout et les spiritualités : ici, l'on cherche directement la perfection dans l'union à Dieu, sous le charme de sa Bonté, de sa Beauté, de son Amour souverains; là, on s'applique d'abord à obtenir le plein épanouissement de notre humanité par un déploiement efficace de nos puissances et facultés humaines.

Ce que demande Baden-Powell, c'est que chacun fasse « de son mieux ». L'effort de l'Éclaireur sera donc de se dépasser sans cesse. Or, quoi de personnel, de subjectif, comme cette résolution! « Faire de mon mieux », « me dépasser », pour moi, sera tout autre chose que pour mon voisin. Cela ne regarde que moi. Puis-je donc affirmer qu'en embrassant l'idéal scout je me trouve de ce fait « comme dans un état de perfection »? A le prétendre, ne vais-je pas aboutir ou bien à gonfler malencontreusement mon scoutisme ou bien à rabaisser jusqu'à lui — au point de les rendre pratiquement équivalentes, sinon inutiles — les formes authentiques de vie religieuse directement ordonnées à la perfection de la charité?

La sagesse consiste donc — nous semble-t-il — à adopter purement et simplement la formule de Baden-Powell. Oui, pour le jeune catholique scout, le but des efforts n'est autre que la formation personnelle. Dieu ne lui est pas présenté, au sein du scoutisme, comme un *objet* directement visé, encore qu'il ne cesse d'être la *fin* unique de son labeur. Comme tel, c'est moins l'*union* à Dieu que le *secours* de Dieu qu'il recherche. *Fortitudo mea, Dominus.* Ma force, c'est le Seigneur (Ps. CXVII, 14).

Humanisme catholique.

Dieu au service de l'homme? (2) En un sens, cette propo-

(1) *Guide du Chef Éclaireur*, p. 81.

(2) Le R. P. Le Tilly soulève cette question dans sa traduction française du traité de l'Espérance par saint Thomas d'Aquin, p. 220. « Est-il possible de faire de Dieu un moyen de nous perfectionner,

sition est vraie. Nous ne pouvons pas plus nous développer, arriver au plein épanouissement de notre nature humaine en dehors de Dieu et sans Lui, que le poisson ne peut vivre hors de l'eau. Dieu nous est indispensable. Il est entre nous et Lui des liens très étroits, ceux de créature à Créateur. Nous ne saurions l'oublier sans nous nuire essentiellement. Reconnaître ces liens inscrits dans notre nature, « faire de nécessité vertu », n'est-ce pas nous développer dans notre ligne et réaliser, comme l'entend le Créateur, l'idéal de la perfection humaine?

Or, telle est bien l'exigence de l'idéal scout. L'Éclaireur tend vers Dieu comme vers son bien et son achèvement. Est-il de sa nature de reconnaître les droits de Dieu, de l'adorer, de le servir? Il rendra à Dieu ce culte qui lui est dû, il accomplira cette justice. A l'égard de Dieu, comme envers le prochain, il aura à cœur d'accorder à chacun ce qui lui revient : « A César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu. »

Cette attitude porte un beau nom : celui de religion. C'est une vertu, c'est-à-dire une force qui perfectionne l'homme et le conduit à sa fin. Non pas évidemment à la manière des vertus théologales, qui opèrent l'union intime de l'âme avec Dieu, mais à la manière des vertus morales, à savoir sur le plan de l'action humaine. Encore une fois, il est uniquement question ici de justice, de dette à payer, de service divin. L'Éclaireur sait qu'en s'acquittant de ce devoir il travaille éminemment à son progrès moral.

La religion ainsi comprise, comme la source du culte de Dieu jaillie des profondeurs de ce que l'homme a de plus intime et de plus caractéristique... est vraiment, pour les mœurs de l'humanité, un achèvement de nature. Et ainsi ce n'est pas seulement un fait expérimental que l'homme soit un « animal religieux ». Ce fait a

et n'est-ce pas là renverser tout l'ordre divin qui veut que la créature se réfère à lui et non pas qu'elle le réfère à elle? » Ces pages fort intéressantes sont à lire. Mais il faut remarquer que l'auteur parle d'une vertu théologale qui, en l'occurrence, a pour objet et pour fin *Dieu*, en tant qu'il est la perfection de l'homme. Dans notre cas, il s'agit de la religion, justice envers Dieu, donc d'une vertu qui a pour objet la perfection de l'homme en tant qu'il est ordonné à Dieu.

sa justification dans la nature humaine. Sa nature postule impérieusement son achèvement dans l'attitude religieuse... La religion a donc une valeur éducative pour l'homme, du fait qu'il est homme (1).

Que ce soit là aussi l'opinion de Baden-Powell, il n'y a pas à en douter. La pensée de Dieu, Maître du monde, juge des consciences, souveraine grandeur, revient fréquemment dans ses livres, et c'est pour inviter ses disciples à élever fréquemment vers lui leur pensée, à faire de toute leur vie un culte. Voici ce que nous lisons dans *La Route du succès* :

Le bonheur ne peut pas se concevoir en dehors de la religion. Si tu veux vraiment faire route vers le succès, c'est-à-dire vers le bonheur, il ne faut pas seulement que tu te gardes de ces mauvais farceurs que sont les athées, mais que tu mettes la religion à la base de ta vie. Il ne s'agit pas seulement d'aller à l'église... Ce qui est nécessaire, je vais te le dire. En premier lieu, reconnaître qu'il y a un Dieu. Ensuite, faire sa volonté et tirer le meilleur parti de la vie qu'il nous a donnée, ce qui implique notamment l'amour du prochain. Voilà la vraie foi, c'est-à-dire une chose à quoi l'on ne pense pas seulement le dimanche, mais qu'on vit à toute heure et dans tous les états de la vie quotidienne. Pour observer ainsi ta religion, je voudrais te recommander deux choses : D'abord, lis la Bible et l'Évangile... Et puis lis cet autre livre admirable : la nature qu'a créée Dieu (2).

Comment ne pas se souvenir ici de la parole de saint Paul : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. » La gloire, l'honneur de Dieu : souci bien scout par conséquent. Et comme il faut nous réjouir de voir nos scouts placer leur ambition à relever les calvaires,

(1) *L'Éducation personnelle et surnaturelle de soi-même par la vertu de religion*, par le R. P. Gardeil, O. P., dans Revue Thomiste, année 1919, pp. 104-124 et 214-225. Le passage cité ici se trouve pp. 104 et 105. Toute cette étude est du plus haut intérêt pour les éducateurs.

(2) *La Route du Succès*, par Baden-Powell, chez Alexis Rédier, 11, rue de Sèvres, Paris, pp. 151-152.

Nous pourrions ajouter à ce texte d'autres citations tirées du *Guide du Chef Éclaireur* et de *Éclaireurs*. Afin d'abréger, nous nous contentons de renvoyer le lecteur aux pages 113-115 de notre travail *Scouts de France et Ordre chrétien*.

à orner les statues de la Vierge et des saints, au carrefour des routes, à rouvrir sur leur passage des églises longtemps abandonnées, à célébrer en pleine campagne ce culte parfait qu'est le Saint Sacrifice de la Messe...

La vertu qui nous paraît dominer l'idéal scout semble être par conséquent la vertu de religion. Par elle, le scout pratique, comme dit saint Thomas, « la première des vertus morales » ; par elle il acquiert éminemment le sens de l'honneur, si essentiel à l'éducation du caractère ; le sens du « juste », si nécessaire à l'esprit de groupe ; le sens aussi de la fierté religieuse, seul remède au lamentable respect humain. Enveloppé et porté par l'esprit d'une religion adaptée à sa vie de plein air, le scout comprend mieux la valeur de l'article 10 de la Loi : « Le Scout est pur dans ses pensées, ses paroles et ses actes. » Ainsi parvenu à l'extrême frontière du domaine théologal, il est près d'y entrer, et il y entrera aisément pour peu que la grâce le prévienne et consacre son effort.

Admirons une fois de plus le génie du Fondateur prescrivant à ses Éclaireurs, comme minimum commun, la croyance en Dieu. Pouvait-il exiger moins s'il voulait fonder efficacement une fraternité universelle? Car, sur cette base solide et moyennant cette condition indispensable, l'on peut vraiment parler de collaboration et d'action concertée entre confessions religieuses différentes. Aussi pensons-nous qu'en exprimant le désir « que la religion ne séparât jamais deux Éclaireurs », Baden-Powell n'entendait nullement affirmer la nécessité, pour une entente et une collaboration, de faire abstraction de toute confession religieuse. Bien au contraire. Dans sa pensée, au lieu de considérer ce qui les divise, les confessions religieuses doivent retenir surtout ce qui les unit « pour résister aux forces de désagrégation si dangereuses en ce moment ».

D'autre part, en limitant les visées de l'idéal scout à l'objet de la vertu de religion, nous suggérons une vue plus nette des rapports réciproques entre scoutisme et catholicisme. Du seul fait qu'il est scout, le Chef doit se soucier de la manière dont ses garçons remplissent leur devoir religieux, et ceux-ci sont tenus d'apporter, dans la pratique du culte, cette spontanéité, cette crânerie, qu'ils apprennent à introduire dans l'accomplissement de tous leurs devoirs. Aussi rendront-ils « à la scoute » cette haute justice à laquelle nul ne peut

échapper et dont ils ont une conscience plus avertie : servir Dieu. Le scoutisme authentique doit amener ou ramener à l'Église catholique tous ses enfants.

Celle-ci, en les recevant, va-t-elle négliger l'esprit scout qui anime cette jeunesse? Nullement. Cet esprit, cette morale, elle va les enrichir de spiritualité chrétienne; cette action, ces efforts qui s'exercent auprès des jeunes âmes, elle va leur donner une profondeur, une élévation dont seule elle tient le secret. Par elle, la vie scoute va s'établir sans heurts sur le plan théologal, sur le plan de l'intimité avec Dieu. Grâce à cette intervention, le chef de troupe fera de l'Action Catholique. De son côté, l'Aumônier ne sera pas seulement le fonctionnaire qualifié pour présider à la prière et célébrer le service divin, ce sera le Prêtre dans toute la plénitude de son ministère, chargé de communiquer la vie divine. L'on sait en effet que le domaine de l'union intime avec Dieu relève d'une action sacrée propre à la grâce et commune à toute l'Église. Seule, l'Église a qualité et pouvoir pour agir au plus profond des âmes; seule, elle peut élever chacun de ses enfants et les introduire en un plan supérieur où Dieu se donne autant à l'âme que l'âme à son Dieu pour vivre une même vie, où la justice se mue en amitié, où un même esprit nous force de crier : *Abba*, Père! Comment cela? Par ses sacrements, par sa doctrine, par son sacerdoce, par les traditions de ses familles religieuses où cette vie de l'Église s'épanouit, se diversifie pour répondre à tous les caractères, à tous les besoins. Nous aboutissons donc de nouveau à la conclusion formulée dans *Spiritualité scoute*? C'est l'honneur du scoutisme catholique français d'appeler, de supposer une spiritualité — non point celle de telle école, de telle famille religieuse, si illustre soit-elle — mais celle même de l'Église catholique, son seul Docteur et Maître de vie.

Hyac. Maréchal, O. P.

La Journée des Jeunes Catholiques

Il nous semble que la « Journée des Jeunes Catholiques », organisée à Paris en la fête du Christ-Roi, doit être considérée comme un germe plein d'excellentes promesses d'action catholique.

Huit jeunes catholiques, appartenant aux groupements et aux milieux les plus divers, décident de marquer l'année jubilaire de la Rédemption par un témoignage éclatant de leur foi au Christ, unique Sauveur du monde. Et voici qu'aussitôt naît en eux la conviction qu'une telle manifestation ne peut s'organiser que sous le signe de l'unité, dans la conscience renforcée de leur fraternité essentielle, celle qui ne repose point sur la communauté de culture, ou de classe, ou de race, mais sur la communauté de foi et de vie dans le Christ.

Alors, approuvés par l'autorité ecclésiastique, ils élaborent un tract-programme aux arêtes nettes et vives : « Un même maître : le Christ; une même équipe : l'Église: une même solution : l'Évangile; un même champ de travail : le monde; de mêmes frères : tous les hommes. » Ils font appel à des camarades. Ils constituent des équipes de travail. Ils mettent sur pied un vaste projet, qu'ils réalisent point par point.

Le 28 octobre, à 14 h. 15, plus de six mille jeunes gens se trouvent rassemblés au Palais de la Mutualité. Il y a, dès l'arrivée, une flamme sur les visages qui traduit la tension intérieure des âmes. Après une sorte de meeting où, pour exprimer l'unité de tous dans le Christ, les discours sont remplacés par des chants, des chœurs parlés et les jeux dramatiques, un cortège, rapidement formé, se met en marche. Les manifestants se tiennent par le bras. Les commissaires les ont répartis en groupes de 120 sur rangs de 6. Ce n'est ni le morne défilé des enterrements, ni la parade militaire. C'est juste ce qu'il faut. Et les passants considèrent avec étonnement ces jeunes qui s'en vont, serrés, enlacés, graves,

vers Notre-Dame et vers le Christ. Leurs 62 phalanges s'allongent en un défilé interminable, puissant.

Sur le parvis, plus d'un millier de jeunes, n'ayant pu assister au meeting, attendaient leurs camarades. Et tous envahirent aussitôt la vieille cathédrale, nef, bas-côtés, avant-chœur, tribunes. Après une allocution du P. Doncœur, l'âme commune de l'immense assemblée s'exprima et s'exalta avec une force admirable dans les prières du Jubilé et les chants liturgiques du Salut. Et quand tout fut fini, longtemps encore le parvis reste noir d'une foule fraternelle qui ne consentait point à se disperser.

Et, en effet, à quoi bon les manifestations qui ne comportent point de suite? Les jeunes qui ont organisé et réalisé celle du Christ-Roi avaient une ambition vaste. Et dès leur première réunion de travail, ils ont visé au-delà de la journée projetée, pour écarter la misère d'une action sans lendemain. Réussiront-ils? A notre avis, ils le peuvent, car l'action engagée contient des virtualités et comme trois promesses que nous voudrions mettre en lumière.

Chez nos meilleurs catholiques le soin, essentiel certes, de l'approfondissement intérieur est souvent exclusif. De là, dans l'action catholique, une tendance à oublier que la grâce repose sur la nature et que le Verbe de Dieu s'est fait chair pour atteindre l'homme engagé dans le sensible. Voulant gagner le monde au Christ, nous ignorons ou dédaignons les lois psychologiques qui régissent la formation de l'opinion publique. Et nous laissons presque entièrement aux mains de nos adversaires des moyens naturels très puissants, comme la parole publique, le meeting, les manifestations de toutes sortes. Bien plus, entre catholiques mêmes, le fâcheux individualisme qui règne sur le plan naturel masque les réalités mystiques de notre union dans le Christ. Il y a comme un divorce entre les deux plans, et, dans l'ordre des sentiments humains, notre psychologie collective correspond mal aux réalités surnaturelles de la communion des saints.

La journée du Christ-Roi marque un effort réel de compréhension et de réalisation à cet égard. Il convient de noter en particulier comme un fait nouveau, à Paris du moins, le *cortège* dans la rue, qui, s'il manquait de signification claire pour le public qui regardait, a produit une impression profonde sur tous ceux qui y participèrent.

Certes, nos jeunes admettront volontiers qu'il reste beaucoup à faire dans cet ordre de l'utilisation des moyens naturels. Mis à part le jeu des routiers et le chœur parlé des jocistes, le meeting proprement dit au Palais de la Mutualité a paru d'une réalisation encore assez pauvre. Nous pensons également que par peur du *laïus*, comme ils disent, nos jeunes ont sous-estimé la parole. Enfin, il y aurait intérêt à se débarrasser des formules d'une individualisme étriqué qui demeurent encore misérablement apposées sur les richesses du message chrétien. Il faudrait étudier les moyens de mettre en pleine lumière que le Christianisme est moins une affaire individuelle qu'une cause, merveilleusement proche de nous et nôtre, et en même temps transcendant et sublime, parce qu'elle est à la fois la cause de l'homme et la cause de Dieu. En face des cités temporelles et charnelles qui briguent si ardemment autour de nous l'hommage de la subordination totale de l'homme, il faudrait pouvoir dresser l'image et l'étendard de la seule Cité qui soit digne de recevoir le service total de la personne humaine, et la seule capable de l'abriter.

Un pareil objectif est difficile évidemment. Mais une fois admise la nécessité d'une technique des moyens naturels, les développements et les progrès sont illimités. Et telle est la première riche promesse de la « Journée des Jeunes Catholiques ».

La seconde promesse concerne la coordination des divers mouvements spécialisés. L'élégante brochure de 38 pages distribuée pour éclairer les participants sur *l'esprit* de la journée est tout entière un hymne à l'unité. Ouvriers jocistes, étudiants de la J.C., routiers et scouts de France, aînés de nos patronages, compagnons de Saint-François, se sont mêlés les uns aux autres comme pour sentir battre leur cœur chrétien et pour exalter le sens de leur fraternité dans une action commune. C'est la *première fois* que nos divers groupements collaboraient aussi étroitement. Et c'est là, posé, un germe d'une incalculable fécondité.

Quelques-uns ont pu craindre que la mystique de l'unité ne porte quelque coup aux mouvements spécialisés, dont la vitalité et l'utilité sont hors de conteste. Mais il n'y a pas lieu de craindre. Tout le monde a pu reconnaître au contraire que les mouvements spéciaux les plus puissants ont aussi le

mieux contribué au succès de cette journée de l'unité. Et sans eux on n'aurait rien pu faire. On ne rassemble pas une poussière d'individus, on rassemble facilement des corps constitués.

Il nous a paru donc — et c'est une première leçon à recueillir de cette journée de l'union — qu'il y aurait le plus grand intérêt à provoquer, partout où il y a un fondement réel à l'association, des groupements particuliers puissants et vivants (en évitant par-dessus tout la fiction des groupements et des fédérations sur le papier). La richesse d'une vie est certainement conditionnée par la spécialisation d'organes très nombreux.

Mais n'est-il pas évident aussi que plus les mouvements spécialisés deviendront nombreux et puissants, plus il sera nécessaire qu'un seul esprit profond les anime? Si divers que paraissent nos organes, ils n'ont qu'un seul sang, qu'une seule âme. Or il ne suffit pas de décréter l'âme commune dans les statuts de nos associations. Pour prendre conscience de notre *être* commun, il faut parfois vivre et travailler ensemble, dans la plus étroite fusion. Et telle est la leçon peut-être la plus éclatante de la Journée du Christ-Roi.

« Organiser une manifestation collective dans des conditions telles que puisse être déclanché par là un mouvement vraiment dynamique d'action catholique » : telle était l'ambition de nos jeunes. Elle n'apparaîtra point chimérique, si l'on veut bien considérer qu'après une promesse de technique des moyens naturels et une promesse de coordination vraie des divers groupements, la « Journée des Jeunes Catholiques » nous offre quelque espérance de *cadres* pour une action véritablement commune.

Huit jeunes catholiques ont remué huit mille de leurs camarades. C'est un fait et une grande leçon. Ne suffirait-il pas d'appliquer plus largement encore chez les jeunes la même formule et de la transporter, avec les transpositions nécessaires, dans les milieux d'hommes, pour obtenir les cadres d'une action catholique, des cadres agissants et non bureaucratiques, et pour provoquer à brève échéance un immense regroupement des forces catholiques?

André Richard.

Pour la lecture spirituelle

Un saint Dominique en images [1]

L'homme a un besoin naturel d'images. Les quotidiens, le cinéma, les magazines, ont exaspéré ce besoin. L'habitude en a fait chez lui une exigence. Il ne peut plus penser sans voir. Est-ce un mal? est-ce un bien? C'est un fait. Quiconque songe à propager, à faire rayonner ou simplement entendre ses idées devra en tenir compte. Justification de l'art dramatique, même sur le plan religieux. Faut-il s'étonner qu'on l'accueille — et qu'on le pratique — même dans les couvents? L'enseignement du « spirituel » dispose avec lui d'un moyen dont il aurait grand tort de se priver.

J'assistais naguère au Saulchoir, dans ce cloître que j'aime, à la représentation d'un mystère sur saint Albert le Grand, composé par un jeune Père qui n'est pas sans ressemblance avec le dramaturge Claude Just, lequel fit ses débuts de comédien aux Compagnons de Notre-Dame. Comme interprètes, des novices. Comme auditoire, la communauté. Pas de costumés, pas de décors : quelques accessoires significatifs sur les murs blancs et sur les robes blanches : simplification excellente qui concentre tout l'intérêt sur le « jeu ». Le « jeu », ici, était sans feinte puisqu'il ne demandait à ces futurs prêcheurs que d'incarner un moment leur Ordre et leurs maîtres : saint Thomas, saint Albert : leurs disciples et leurs émules. Quant à l'atmosphère, on peut dire qu'elle n'avait pas changé depuis plus de six siècles. Quant à l'esprit, il datait de Notre-Seigneur. De sorte que la fiction était comme une réalité perpétuée.

(1) *Le Père des Prêcheurs ou la Pitié des hommes*, par Claude Just (Desclée de Brouwer).

Mon émotion fut profonde. Ce qui importe davantage, c'est la surprise heureuse et l'ébranlement de tout l'auditoire, sevré longtemps des plaisirs du théâtre et y reconnaissant son bien, puisant une force nouvelle dans les images qu'on lui présentait. La présence et l'approbation du maître général sanctionnèrent l'essai, l'effort et lui assurèrent une suite. Au même lieu, du même auteur, et devant le même public on donnait cette année *le Père des Prêcheurs* à la gloire de saint Dominique.

Je n'eus pas le bonheur d'y assister : mais j'ai pu lire la brochure qui vient de paraître dans la « Collection Dominicaine » de « La Vie Spirituelle », chez Desclée de Brouwer. Il ne s'agissait pas de concurrencer les historiens anciens et nouveaux du fondateur de l'ordre ; mais de ramasser en quelques tableaux, chargés de sens, parfaitement lisibles, animés de ce rythme qui est comme la pulsation naturelle et nécessaire de tout drame, les traits principaux de sa vie, de sa personne, de son œuvre, de sa prière. L'espace étant très limité, il était particulièrement délicat de fixer son choix. Claude Just décida d'éliminer tout le pittoresque inutile — et la vie de saint Dominique en est pleine, il méritait des *Fioretti* — pour ne retenir que l'essentiel, que le substantiel : la vocation, l'apostolat, l'oraison, enfin le miracle, autrement dit la réponse de Dieu, progression logique qui soulève la pièce des tâtonnements de la terre aux accomplissements du ciel.

L'auteur s'efface ; pas d'explications ; on voit tout ; c'est-à-dire que chaque parole soutient une attitude ou déclanche un geste ; l'attitude et le geste valent exactement ici ce que vaut la parole qui est simple, dense et précise. Dans un dialogue un peu claudélien mais ébranché, saint Pierre et saint Paul suscitent l'apôtre ; celui-ci prend contact avec la misère des hommes et la médiocrité des « pasteurs » ; et il brûle ses livres pour assurer leur pain aux hommes ; et il se collette furieusement, de toute sa fureur d'amour, avec l'hérésie : sa voie est tracée : *Vérité* : mais vérité dans la compassion. Tel est le premier acte. Deuxième acte : la controverse au cœur du pays albigeois, l'échec apparent du prêcheur, mais sa foi plus forte ; le petit nid de Prouille où prient des moniales déjà, la vie du Père menacée, ses assassins rendus et la prédication familière de Noël, qui amorce la dévotion du Rosaire, une page exquise. Confirmé dans sa vocation par saint Pierre et saint

Paul, Dominique reprend son bâton. Le troisième acte, tout intérieur, contraste avec le précédent ; c'est la prière secrète au couvent de Saint-Sixte ; on ne la décrit pas. Une simple objection de technicien peut-être : trop d'entrées et de sorties successives du personnage principal... Enfin quatrième acte : le Repas des Anges. Un véritable petit drame plein d'humour, de mystère et d'émotion, calqué sur le récit de la *chronique de sainte Cécile* et s'épanouissant soudain dans la distribution des restes du pain miraculeux à la foule affamée et dans la dispersion des Frères à travers le monde, sans pain, sans sac, sans rien, comme les premiers disciples du Seigneur.

C'est en somme, rendue visible, la mise en mouvement de l'apostolat de science, de prière, de charité, parti du cœur de Dominique et communiqué à ses frères. Et le mérite de l'auteur est grand qui, même à la lecture, nous en impose l'évidence, l'émotion et la leçon, en se servant des moyens les plus simples. L'analyse enrichit, mais la synthèse exalte ; c'est par sa force synthétique, appuyée sur une science certaine des faits, que cet ouvrage vaut. Il nous porte hardiment non pas seulement à la connaissance, mais à l'expérience, à l'imitation intime de l'épopée spirituelle qu'il ne craint pas d'évoquer devant nous. S'il met en jeu notre affectivité, notre intelligence aussi a son compte. Il touche le point juste où la pensée s'incarne et prend de la chaleur sans perdre rien de sa sécurité.

L'auteur nous dit dans sa préface que sa pièce fut jouée à l'occasion du jubilé du plus vénérable historien des Prêcheurs, le R. P. Mandonnet. « Rarement sans doute, ajoute-t-il, un auteur dramatique verra se réaliser aussi parfaitement son idéal : des spectateurs en communion, par le tout de leurs vies, avec des acteurs incarnant des rôles auxquels les a préparés la vocation divine elle-même, l'appel nominatif et l'enfantement de leurs âmes par leur très doux Père saint Dominique... » Et il dit vrai. Les conditions essentielles de l'art dramatique étaient remplies en cette circonstance. Le théâtre est né dans l'église, a fleuri même dans les cloîtres ; songez à la moniale Hrosvita : il peut y reprendre racine pour notre plus grand bien spirituel.

HENRI GHÉON.

ÉCRITS SPIRITUELS (1)

IV. — *Le Sacré-Cœur*

19. *La grande Amitié*, du R. P. Lebacqz (2).
20. *A la source de la Lumière*, de M. Félix Anizan (3).
21. *Dilexit..., diliges*, de M. l'abbé A. David (4).

La grande amitié, c'est celle du Christ Jésus. Le R. P. Lebacqz la présente avec raison comme la synthèse de tout le christianisme, merveilleusement adaptée à notre psychologie d'hommes. L'amitié humaine ne nous suffit pas; eh bien! Jésus-Christ, Verbe Incarné, nous offre son amitié; y répondre est possible, par la grâce; et ce sera pour nous une source féconde de vie et d'action apostolique. Beau livre, de lecture facile et bienfaisante.

M. Anizan nous adresse au cœur vivant du Christ comme *A la source de la lumière*, dans une suite de hautes exhortations — un peu tendues — mises sur les lèvres du Christ même.

M. l'abbé David donne en volume le mois du Sacré-Cœur d'après le Bienheureux de Montfort, qu'il a prêché à Saint-Brieuc en 1930. « Les six parties qui le composent corres-

(1) Cette chronique fait suite à celle de septembre dernier. Cf. *La Vie Spirituelle*, sept. 1934, pp. 214 et suivantes.

(2) Museum Lessianum, section ascétique et mystique, n° 38 : *La Grande Amitié*, par G. Lebacqz, S. J., préface du R. P. François-Xavier Jansen, S. J., Louvain, Museum Lessianum, 1934. 1 vol. in-12 de 312 pp. Prix : 16 fr.

(3) Félix Anizan, prêtre, *A la source de la Lumière*. Paris, Desclée de Brouwer et Cie, 1933. 1 vol. in-16 de 154 pp. Prix : 10 fr.

(4) Abbé Alphonse David, docteur en théologie, « *Dilexit..., diliges* », toute la dévotion au Sacré-Cœur avec le Bienheureux de Montfort, 30 cantiques — 30 méditations — 30 prières — 30 lectures. Paris, Beauchesne, 1934. 1 vol. (12×19) de XIV-395 pp.

pondent aux six cantiques du poète missionnaire et reprennent tout l'essentiel de la dévotion au Sacré-Cœur, de son dogme à sa pratique. » Suivant l'usage, chaque méditation « s'achève en prière et une histoire ou une lecture en illustre le thème ». Souscrivons à l'appréciation de Mgr Crépin : « Leur inspiration est du meilleur aloi, d'une piété solide et vraie, sans enflure et sans sentimentalisme. »

V. — *L'Église*

22. *Le Miracle de l'Église*, du R. P. Sertillanges, O. P. (1).
23. *El Misterio de la Iglesia*, par H. Clérissac, O. P. (2).

Aux esprits attentifs au fait catholique et désireux de le mieux comprendre, le P. Sertillanges présente et explique le *Miracle* permanent *de l'Église*, cet « étendard levé sur les Nations », dit le Concile du Vatican. Il en raconte donc la préparation avant le Christ, la naissance, la croissance, les conquêtes; il montre son rôle à l'égard des civilisations, des Césars, enfin ce qu'elle est en face du temps présent; « organisme social humano-divin, menant une vie humano-divine » dont le caractère divin se manifeste dans sa perpétuité et sa supériorité : indépendance, action conquérante, sainteté... : « L'Église, c'est l'Éternité dans le Temps. » Conclusion : « le dogme de l'Église explique seul le fait de l'Église ».

Nous laissons au lecteur la joie de goûter sans commentaire la richesse de ces pages éloquentes et ferventes. Il nous a semblé que l'abondance et la force du discours éclatent particulièrement quand l'auteur veut montrer, dans l'histoire de l'Église, l'aspect de développement vital et son pouvoir assimilateur : L'Église est un vivant immense, dont le

(1) A.-D. Sertillanges, membre de l'Institut, *Le Miracle de l'Église*, l'Éternité dans le Temps. Éditions Spes, 17, rue Soufflot, Paris, 1933. 1 vol. in-8° couronne de 252 pp. Prix : 7 fr. 50.

(2) *El Misterio de la Iglesia*, par Humbert Clérissac, O. P., traduccion de Antonio Vallejo. Buenos Aires, Edicion de los Cursos de Cultura Catolica, 1933. 1 vol. (12×19) de 154 pp.

mouvement procède du dedans, de l'Esprit qui l'anime. Cette vue est, pour le P. Sertillanges, un centre de lumière, d'ailleurs bien faite pour séduire les esprits gagnés à l'image bergsonienne du monde. L'apologète sait ainsi se faire entendre de son auditoire, laissant au théologien de chercher au besoin une idée plus éprouvée pour énoncer et pénétrer le mystère.

Tel lecteur observera peut-être qu'il y a beaucoup de *divin* au neutre, dans cette présentation de l'Église; et encore, que la gratuité inouïe de cette communication surnaturelle de Dieu aux hommes paraît peu marquée. Mais on tiendra compte du point de vue apologétique de l'auteur, qui a voulu faire reconnaître le *miracle*, et non pas récrire le livre du P. Clérissac.

C'est à ce dernier, en effet, qu'il faut revenir pour contempler *le Mystère de l'Église*, l'Église dans la pensée de Dieu. Nos lecteurs de langue espagnole en trouveront une traduction qui ne manque ni d'élégance ni de force — m'assure un Castillan — dans la collection des « Cours de culture catholique » de Buenos-Aires.

VI. — *La Très Sainte Vierge*

24. *L'Immaculée Vierge Mère de Dieu* (1).
25. *Mois de Marie de Terre Sainte*, de M. l'abbé A. Guillaume (2).
26. *Les Fruits du Rosaire*, du R. P. L. Mélizan (3).

(1) *L'Immaculée Vierge Mère de Dieu*, l'histoire et la doctrine empruntées aux meilleurs auteurs spirituels. Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris-8e, 1933. 1 vol. (14×22) de 223 pp.

(2) Abbé A. Guillaume, missionnaire, *Mois de Marie de Terre Sainte* prêché à N.-D. de Paris (mai 1925), N.-D. des Victoires (mai 1933). Desclée de Brouwer et Cie, Paris-7e, 1934. 1 vol. in-16 de 150 pp. Prix : 8 fr.

(3) L. Mélizan, O. P., *Les Fruits du Rosaire*. Éditions de la Revue du Rosaire, Saint-Maximin (Var), 1934. 1 vol. (10×15) de 200 pp. et 15 hors-texte. Prix : 6 fr. 50.

27. *Par le Rosaire*, de M. l'abbé G. Vidal (1).
28. *Le Fidèle Serviteur*, du R. P. de la Chevasnerie (2).

Le premier de ces ouvrages est un recueil de beaux textes du P. Faber, du P. d'Argentan, de Bossuet, de saint François de Sales, etc., constituant un exposé assez complet des privilèges et des mystères de Marie.

M. l'abbé Guillaume nous offre un *Mois de Marie* original et captivant, où l'on parcourt toute la suite des mystères de Notre-Dame en pèlerinant à travers la Terre Sainte : la vie de la Très Sainte Vierge s'y trouve présentée au vif, d'ailleurs éclairée d'une doctrine ferme, avec l'esquisse des leçons pratiques qu'elle peut nous inspirer.

Les Fruits du Rosaire, ce sont les vertus que la méditation des mystères forme et développe dans les cœurs.

Le livre de M. l'abbé Vidal est un excellent manuel du Rosaire : histoire, pratique, indulgences et confréries y sont exposées et décrites avec clarté et ferveur.

Joignons à cette modeste littérature mariale le commentaire délicat des litanies de saint Joseph, *Le Fidèle Serviteur* : « Après la Très Sainte Vierge Marie, l'humble *Servante du Seigneur*, nul n'a *servi* comme saint Joseph. » Pages de belle tenue et de lecture agréable.

VII. — *Méditations*

29. *Dans le mystère... l'Espérance*, du R. P. Desbuquois (3).

1) Abbé G. Vidal, curé-doyen d'Orléansville (Alger), *Par le Rosaire*, préface de Mgr Leynaud, archevêque d'Alger. Établissements Benziger et Cie, S. A., Strasbourg, 29, place de la Cathédrale. 1 vol. (12×19) de 204 pp.

(2) R. de la Chevasnerie, S. J., *Le Fidèle Serviteur*, mois de saint Joseph. J.-M. Peigues, 56, rue N.-D. des Champs, Paris-6e, et Librairie Saint-Yves, 1, rue Cassini, Nantes, 1933. 1 vol. in-12 de 300 pp., 1 gravure. Prix : 10 fr.

(3) G. Desbuquois, S. J., Directeur de l'Action Populaire, *Dans le*

30. *Méditations sur divers sujets*, de saint Jean Eudes (1).
31. *Dans le mystère de Jésus*, du R. P. Libert (2).
32. *Mes Délices en Dieu*, de A. Guillaume (3).
33. *Veritas : la Vie chrétienne raisonnée et méditée*. V : *Face à l'Éternité*, du R. P. R.-G. Gérest, O. P. (4).
34. *L'Année dorée*, de Max Dudle (5).
35. *La Divine Oraison*, de Dynam-V. Fumet (6).
36. *Mon Navire*, du P. A. Petit (7).
37. *Ma Sœur la Souffrance*, du R. P. H. Perroy, S. J. (8).
38. *Maximes chrétiennes*, du R. P. J. Crasset, S. J. (9).

mystère... l'Espérance. Éditions Spes, 17, rue Soufflot, Paris, 1934. 1 vol. in-8° couronne de 256 pp. Prix : 7 fr. 50.

(1) Œuvres choisies de saint Jean Eudes, II, *Méditations sur divers sujets*. P. Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris-6e, 1932. 1 vol. (11×17) de 630 pp.

(2) P. A.-M. Libert, O. P., *Dans le Mystère de Jésus*, Pensées et Contemplations. Éditions Rex, Desclée de Brouwer et Cie, Paris. 2 vol. (12×19) de 200 pp. environ. Prix : 20 fr.

(3) A. Guillaume, missionnaire, Matinées chrétiennes, *Mes Délices en Dieu*. Desclée de Brouwer et Cie, Paris, 1933, 1 vol. in-16 carré de 124 pp. Prix : 4 fr.

(4) R. P. Régis-G. Gérest, O. P., prédicateur général, « *Veritas* », *La Vie chrétienne raisonnée et méditée*, V : Face à l'Éternité. Paris-6e, P. Lethielleux, 1933. 1 vol. in-8 couronne de 494 pp.

(5) *L'Année dorée* dans la compagnie quotidienne du Christ et de ses Saints, par Max Dudle, Secrétaire du Comité suisse des pèlerinages en Terre Sainte, traduit de l'allemand par l'abbé M. Gautier. Éditions Salvator, Mulhouse, 1933. 1 vol. (14×23) de 380 pp. Prix : 20 fr.

(6) Cahiers de la Quinzaine, Deuxième Cahier de la vingt-troisième série, Dynam-V. Fumet, *La Divine Oraison*. 76 *bis*, rue des Saints-Pères, Paris-7e, 1933. 1 vol. (16×19) de 57 pp. Prix : 6 fr.

(7) P. Adolphe Petit, S. J., *Mon Navire*, Souvenir de mes retraites. Desclée de Brouwer et Cie, Paris, 1933. 1 vol. (13×19) de 206 pp.

(8) P. Henry Perroy, *Ma Sœur la Souffrance* (simples pensées à méditer). Emmanuel Vitte, Lyon-Paris, 1934. 1 vol. in-16 de 92 pp. et un hors-texte. Prix : 3 fr. 50.

(9) Collection « Maîtres spirituels ». J. Crasset, S. J., *Maximes chrétiennes* pour tous les jours du mois, publiées par le R. P. Roupain, S. J.; 2e partie. Éditions de l'Apostolat de la Prière, Toulouse, 1933. 1 vol. (10×16) de 300 pp.

39. *Le Sens divin des Heures*, de M. l'abbé H. Pradel (1).
40. *Pensée pour chaque jour*, de Ruysbroeck l'Admirable (2).

« Ce livre est dédié, écrit le R. P. Desbuquois, à ceux qui croient en Dieu et qui l'aiment, à ceux qui aspirent... à Le trouver et à L'aimer... à tous pour que, *Dans le Mystère* des événements, la vie de leur âme s'anime d'*Espérance*. »

Ce sont dix-sept entretiens de Dieu avec l'âme. — L'âme inquiète a besoin, en effet, d'entendre la douce et forte parole de son Seigneur, plus que de Lui parler. Le Seigneur donc « s'adresse aux âmes contemporaines qui vivent la vie d'effort, de combat et de souffrances », et leur rappelle ses promesses, ses dons et toutes leurs raisons d'espérer. Chaque entretien propose d'abord, dans leur radieuse vigueur, tout un choix de paroles de Dieu tirées de l'Écriture; il s'achève de même par quelques citations de sainte Thérèse de Lisieux, la messagère de l'Espérance.

Beau livre, qui projette sur nos vies fiévreuses la douce lumière des promesses de Dieu, de sa Bonté, de ses dons.

Les *Méditations sur divers sujets* forment un volume assez important où le R. P. Lebrun a réuni les méditations éparses dans les ouvrages de saint Jean Eudes. Méditations ordinairement brèves, simples, directes, tournées de préférence vers les mystères du Verbe Incarné. Signalons les belles Méditations sur le Cœur de Marie et celles sur le Divin Cœur de Jésus, qui occupent une place importante dans ce recueil. Une introduction « met en lumière les vues du Saint sur l'oraison et spécialement sur l'oraison mentale ». Certes, c'est toujours une grâce d'apprendre à prier à l'école d'un saint; mais ici nous sommes à la naissance du culte des SS. Cœurs de Jésus et de Marie : on goûtera la solidité, la

(1) Abbé Henri Pradel, Directeur de l'École Massillon, *Le Sens divin des Heures*, la Journée chrétienne. Desclée de Brouwer, Paris, 1933. 1 vol. in-32 de 152 pp. Prix : 5 fr.

(2) *Une pensée pour chaque jour* extraite des œuvres complètes de Ruysbroeck l'Admirable par une moniale de Our Lady's Priory Hayward's Heath, préface par le R. P. Deschaepdryver, S. J. Desclée de Brouwer et Cie. 1 vol. (9×13) de 190 pp.

profondeur et la fraîcheur de piété qui s'épanche dans les quatre octaves ou neuvaines que le Saint leur a consacrées.

« L'objet de la foi est surtout dans le *Mystère de Jésus*, dit le R. P. Libert... L'Église ne cesse d'en chanter les beautés dans tout le cours du cycle liturgique »; ces cinquante-deux *Pensées et Contemplations* essayent « d'interpréter quelques strophes de ce poème, en cherchant à leur faire rendre son plein ou à mettre en relief quelque leçon essentielle (p. 9). »

M. l'abbé Guillaume nous offre trente petites méditations sur Dieu, son existence, ses perfections. La doctrine est solide; l'exposé clair et chaleureux, non sans quelque abondance d'images et une nuance d'éloquence convenue. Chaque sujet, présenté en trois points, se termine par des affections et résolutions simples. Peut initier à la « méditation ».

Face à l'Éternité considère le « soir de la vie, le dernier sommeil et les suprêmes sentences ». Ainsi s'achève la synthèse de la Vie chrétienne tentée par le R. P. Gérest.

Dans *L'Année dorée*, on trouvera, pour chaque jour de l'an, une page de méditation brève, sans apprêts, très proche de la vie liturgique, avec le rappel du saint du jour et un texte de l'*Imitation*.

Le *Pater* est bien la plus limpide des prières; sa profondeur cachée a pourtant inspiré à M. Dynam-V. Fumet un commentaire puissant, parfois fulgurant, mais souvent abscons et terriblement éloquent.

A l'extrême opposé, voici toute une retraite sur l'âme — *Mon navire* — et son voyage du temps à l'éternité, exposée de la manière la plus paisible et la plus humble, presque enfantine, sous une allégorie facile (1).

Enfin, pour nourrir la prière ou la réflexion des âmes à qui il suffit de quelques lignes, signalons l'exquise brochure du R. P. Perroy, qui fera aimer chrétiennement « *Ma Sœur*

(1) La cause de béatification du vénérable auteur, le P. Petit († 1914), a été récemment introduite.

la Souffrance »; les *Maximes chrétiennes* du P. Crasset, qui tissent une méditation comme une litanie de brèves sentences de foi; les réflexions de cinq minutes de M. Pradel, qui veut apprendre aux jeunes *Le Sens divin des Heures*; et, pour chaque jour de l'année, une simple pensée de Ruysbroeck — dont on sait la vigueur et la profondeur (1).

VIII. — *Féminisme*

41. *Pour mieux aimer*, de Mme Christiane de Talhers (2).
42. *Vers les hauteurs*, de Ch. Lhoir (3).
43. *Jeune fille... Toi d'aujourd'hui*, du R. P. M.-A. Bellouard, O. P. (4).

Quelques lectures qui s'adressent spécialement aux femmes.

Mme Christiane de Talhers sait bien que, « pour être heureuse, la femme surtout a besoin d'aimer ». En des pages gracieuses et aisées, elle lui insinue la façon chrétienne d'aimer la nature, son devoir, la souffrance... et Jésus.

Les remarques de M. Lhoir sur la psychologie féminine sont surtout des rappels heureux de hauts exemples de vertu,

(1) A propos de ce joli petit livre, faisons nos compliments aux éditeurs Desclée de Brouwer et Cie, pour la tenue et la qualité des ouvrages de piété sortant de leurs presses. Ils ont multiplié leur production, varié et rajeuni les formats et la présentation, abaissé les prix; et dans cette abondante littérature — je ne parle que de mon rayon — on ne lit rien de médiocre!

(2) Christiane de Talhers, *Pour mieux aimer*. La Pensée catholique, 38, quai Mativa, Liége; Librairie Labergerie, 11, rue Cujas, Paris, 1933. 1 vol. (12×18) de 242 pp.

(3) Ch. Lhoir, *Vers les hauteurs*, Quelques mots de psychologie féminine. Préface de S. Ém. Mgr Sagot du Vauroux, évêque d'Agen. Casterman, Paris-Tournai, 1933. 1 vol. (12×19) de 168 pp.

(4) M.-A. Bellouard, O. P., *Jeune Fille... Toi d'aujourd'hui*. Revue de la Vie Chrétienne, 104, rue Bugeaud, Lyon. 1 vol. (13×18) de 263 pp. Prix : 10 fr.

capables de suggérer aux féministes d'aujourd'hui une belle idée de la mission providentielle de la femme au foyer, dans la société, dans le cloître.

« Jeune fille d'aujourd'hui, dit le R. P. Bellouard, cherche ton âme dans ces pages. Essaie de te reconnaître. Tu peux être généreuse ou lâche, inquiétante ou rassurante, malfaisante ou utile, nulle ou splendide, victorieuse ou vaincue. Il faut vouloir être utile, belle et bonne... Ces pages t'y aideront. » L'auteur ajoute : « Le nom de Jésus-Christ paraît peu en ces lignes. Son idéal les remplit toutes. » Les lecteurs de la « Revue de la Vie chrétienne » pourraient en témoigner.

IX. — *Autres ouvrages* parvenus à la Rédaction :

44. *En suivant Jésus*, du Rév. Victor-P. Baron, préface du R. P. Lalande, S. J. Desclée de Brouwer, Paris, 1933. 1 vol. in-12 de 122 pp. Prix : 7 fr. — Entretiens à des religieuses sur la perfection.

45. *Je suis la Voie*, de M. l'abbé Raimond, aumônier de la Légion d'honneur. Méditations théologiques (Notre vie divine d'après le Rosaire). Préface de S. Exc. Mgr Roland-Gosselin, évêque de Versailles. Pierre Téqui, Paris, 1934. 1 vol. (12 × 19) de 310 pp. Prix : 10 fr.

46. *Mon idéal, Jésus Fils de Marie*, d'après l'esprit du P. Chaminade, par E. Neubert, marianiste. Éditions Publiroc, Marseille, 1933. 1 vol. (145 × 95) de 150 pp. Prix : 8 fr. 50.

47. *Le Bréviaire*, du R. P. G. Hoornaert, S. J. Desclée de Brouwer, Paris, 1932. 1 vol. (11 × 16) de 87 pp. — Histoire, composition, récitation du bréviaire.

fr. Hyacinthe Dondaine, O. P.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XLI

OCTOBRE 1934-DÉCEMBRE 1934

Les Principes et la Pratique

A. Gardeil. — Le progrès spirituel 24
R. Garrigou-Lagrange. — Le Christ Chef mystique de l'Église. 113
— Les vertus morales dans la vie intérieure 225
Ét. Hugueny. — La joie chrétienne dans la vie intérieure. . 5
E. Mura. — La communion des saints 123
Mgr A. Saudreau. — Le détachement imparfait. 37
— Pensées sur le Purgatoire 139, 237

Les Maîtres et les Modèles

A. Cabassut. — La Bienheureuse Gemma Galgani. 263
P. Cras. — La Bienheureuse Jeanne de France. 47
— La Bienheureuse Jeanne de France, fondatrice de l'Annonciade 158
Ét. Hugueny. — Le IIIe Centenaire de la Vénérable Mère Agnès de Langeac. 175
A. Léman. — Saint Clément-Marie Hofbauer. 58

Textes anciens

P. Festugière. — Le martyre de saint Conon de Nazareth . . 184
Jérôme Gratien de la Mère de Dieu. — Les six fins de l'esprit. 287
Prière à la très sainte Mère de Dieu . . . 68

Les Idées et les Œuvres

P. Catrice. — Apostolat missionnaire 191
M. Fargues. — Quelques périodiques pour aider à la formation des petits 204
— La pré-formation des catéchistes auxiliaires . 84

R. Garrigou-Lagrange. — Le culte perpétuel des messes pour la pacification du monde . . . 73
H. Ghéon. — Un saint Dominique en images 322
Ét. Lajeunie. — Le mystérieux pouvoir du Christ-Roi . . . 296
H. Maréchal. — Les Scouts au service de Dieu. 306
A. Richard. — La journée des jeunes catholiques. 318

Pour la lecture spirituelle

F.-M. Braun. — Aux sources de l'Écriture 104
H. Dondaine. — Écrits spirituels. 325
J. Malègue. — Considération de la mort 213
A. Obein — Biographies. 218

Bibliographie

P. Abries et P. Gilbrun. — La prière des jeunes 105
F. Amiot. — Lumière et paix de l'Évangile 105
F. Anizan. — A la source de la lumière 325
M. Baumes. — Histoire populaire de Jésus de Nazareth. . . 104
H. Belloc. — Jeanne d'Arc 218
M.-A. Bellouard. — Jeune fille .. Toi d'aujourd'hui 332
L. Bohler. — Sœur Marie-Agnès, franciscaine de N.-D. du Temple. 223
L. Bordet. — Les quatre Évangiles en un seul 105
R. de la Chevasnerie. — Le Fidèle Serviteur 328
H. Clérissac. — El Misterio de la Iglesia 326
J. Grasset. — Maximes chrétiennes 329
L. Cristiani. — Jésus-Christ Fils de Dieu, Sauveur 109
A. David. — Dilexit..., diliges 325
G. Desbuquois. — Dans le mystère... l'Espérance 328
M. Dudle. — L'année dorée. 329
J. Duperray. — L'Évangile au cercle d'études 105
S. Jean Eudes. — Méditations sur divers sujets 329
N. Faivre. — Jésus, lumière, amour 105
D.-V. Fumet. — La divine oraison 329
P. Gaëtan du Saint Nom de Marie. — Saint Paul de la Croix, apôtre et missionnaire. 218
R.-G. Gérest. — Veritas : La vie chrétienne raisonnée et méditée. V : Face à l'éternité 329
H. Ghéon. — Le Curé d'Ars. 218
A. Guillaume. — Mois de Marie de Terre Sainte 327
— Mes délices en Dieu 329
Jos. Jolinon. — Imagerie du Curé d'Ars 218

F. Klein. — La vie humaine et divine de Jésus-Christ Notre-Seigneur 109
H.-D. Lacordaire. — Qui est Jésus-Christ? 109
B. Latzarus. — Saint Gabriel, passioniste 218
G. Lebacqz. — La grande amitié 325
J. Ledroit. — Quand Jésus passait 104
H. Le Gouvello. — Armelle Nicolas 223
M. Lepin. — L'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ. . . 104
Ch. Lhoir. — Vers les hauteurs 332
A.-M. Libert. — Dans le mystère de Jésus 329
L. Mélizan. — Les fruits du Rosaire. 327
L. Misermont. — Les grâces extraordinaires de la Bienheureuse Catherine Labouré 223
A. Moulard — La vie apostolique de la Vénérable Marie Rivier. 220
N. — Commentaire ascétique du « Magnificat ». 104
N. — Mère Thérèse-Emmanuel 220
N. — Sœur Denyse de Jésus 222
N. — L'Immaculée Vierge Mère de Dieu 327
M. Odin. — En lisant les livres saints 105
H. Perroy. — Ma sœur la souffrance 329
A. Petit. — Mon navire 329
H. Pradel. — Le sens divin des heures. 330
H. Riondel. — La Mère Jacoulet 220
Ruysbroeck l'Admirable. — Pensée pour chaque jour. . . 330
A.-D. Sertillanges. — Le miracle de l'Église. 326
L. Soubigou. — L'enseignement de saint Paul dans les épîtres de l'année liturgique 111
P. Stanislas de Sainte-Thérèse. — Sainte Thérèse-Marguerite du Sacré-Cœur de Jésus . 222
Ch. de Talhers. — Pour mieux aimer. 332
S. Thomas d'Aquin. — Commentaire de l'épître aux Colossiens 111
P. Tonna-Barthet. — L'Évangile commenté 104
G. Vidal. — Par le Rosaire 328